44

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

VICTOR HUGO RACONTÉ

PAR UN TÉMOIN DE SA VIE

1818-1821

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Yhu

VICTOR HUGO

VICTOR HUGO RACONTÉ

PAR UN TÉMOIN DE SA VIE

1818-1821

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE



PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT-BENOIT, 7

PQ
2293
H8
18--
t.2

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

SATIRE

LE TÉLÉGRAPHE

Ici des *machines* qui parlent, là des bêtes qu'on adore*.

VOLTAIRE, *l'Ingénu.*

Tandis qu'en mon grenier, rongeant ma plume oisive,
Je poursuis en pestant la rime fugitive,
Que vingt pamphlets nouveaux, provoquant mon courroux,
Loin d'échauffer ma veine, excitent mes dégoûts,
Que tour à tour j'accuse, en ma rage inutile,
Et ce siècle fécond et mon cerveau stérile;
Ce maudit télégraphe enfin va-t-il cesser
D'importuner mes yeux qu'il commence à lasser?
Là, devant ma lucarne! il est bien ridicule
Qu'on place un télégraphe auprès de ma cellule!
Il s'élève, il s'abaisse; et mon esprit distrait,
Dans ces vains mouvements cherche quelque secret.
J'aimerais mieux, je crois, qu'on me forçât de lire
Ce nébuleux *Courrier,* dont au moins je peux rire.

* ERRATUM. — Dans cette phrase de Voltaire, le copiste a substitué le mot *machines* au mot *bêtes;* nous nous empressons de rendre aux bêtes ce qui leur appartient; nous ne nions pas qu'elles ne parlent, car nous connaissons des gens prêts à nous prouver qu'elles écrivent.

Flottant de doute en doute et d'espoir en espoir,
Parfois j'ai découvert ce que j'osais prévoir.
Bon! me dis-je, à la France il annonce peut-être
Des ministres du roi qui serviront leur maître;
Sans doute on voit déjà les haines s'endormir,
Et le trône des lys commence à s'affermir;
Ou veut-on reléguer, malgré leur fureur vaine,
Colard à Charenton, Guizot à Sainte-Hélène?
Est-il vrai qu'un festin où Decaze a trempé
Renverse du fauteuil le chef du canapé?
Verrait-on la Doctrine immolée au Système?
L'abbé, qui change tout, est-il changé lui-même?
Va-t-il, dans Albion pour grossir le trésor,
Conseiller au Régent de démolir Windsor?
Un bon roi tôt ou tard chasse un mauvais ministre.
Hélas! pour repousser tout augure sinistre,
Que faut-il à la France, objet de tant de soins?
Rien qu'un Bourbon de plus et quelques sots de moins.

Et me voilà soudain rêvant, sans me contraindre,
Ce bonheur idéal auquel je pense atteindre.
Je pourrai donc, malgré *la Minerve* en fureur,
Fêter l'heureux juillet sans fêter la Terreur;
Le soldat de Condé ne sera plus un traître,
Le vendéen mourant aura servi son maître;
Il perdit tout pour lui, mais du moins en retour
Sa veuve obtiendra bien plus de deux sous par jour,
Et maint *votant* ira, dans sa misère errante,
Végéter en mangeant cent mille écus de rente.
Ainsi l'espoir m'abuse, et mon esprit poursuit
Ces songes d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Moins sûr dans ces calculs qu'un moment vit éclore,
Qu'un ministre n'est sûr de l'être une heure encore.

Toi qui seul de nos jours peux, toujours agissant,
Servir tous les forfaits et rester innocent,
Discret avant-coureur de l'indiscrète histoire,
Télégraphe, où sont-ils les beaux jours de ta gloire?
Sais-tu qu'il fut des temps où, du nord au midi,
Tu suivais l'heureux camp d'un despote hardi,
Quand, sur ton front muet posant ses pieds agiles,
La renommée errait sur tes tours immobiles,
Et disait, dans un jour, au monde épouvanté,
Ou le Kremlin en flamme ou le Tage dompté?
Mais aussi lorsqu'enfin la victoire inconstante
Du conquérant farouche eut déserté la tente,
Quand Dieu, plaignant l'exil où languissaient nos lys,
Eut repris son tonnerre à l'aigle d'Austerlitz,
Tu fus l'appui du corse, et, mentant pour sa gloire.
D'un revers en courant tu fis une victoire.
Tandis que, par le froid, par le nombre accablés,
Nos braves, en cent lieux, mouraient inconsolés,
Que ces nobles guerriers, d'une clameur funèbre
Frappaient les bords du Don et les rives de l'Èbre,
Grâce à toi, bien souvent, dans ce brillant Paris,
Un pompeux *Te Deum* fut l'écho de leurs cris.
Bien souvent... mais pourquoi rappeler tes mensonges?
Le temps a d'Attila dissipé les vains songes;
Les sceptres qu'il conquit en sa main sont brisés,
Et, comme ses honneurs, tes honneurs sont passés.

Tu ne vois plus la foule à ta flèche mouvante
Fixer de longs regards d'espoir ou d'épouvante,
Et maint nouvel Œdipe essayer de prévoir
Le sort du lendemain dans tes signaux du soir.
Aujourd'hui le bourgeois, qu'un vague ennui promène,
Te jette un œil distrait qui t'interroge à peine;

Car nos grands roitelets et leurs petits débats,
S'ils l'excèdent souvent, ne l'intéressent pas.

Si trois cents villageois, pour chômer une fête,
S'assemblent par milliers, l'arme au bras, l'aigle en tête,
Et, du sanglant bonnet se parant sans dessein,
S'en vont danser sous l'orme en sonnant le tocsin,
Tu portes aux ultras, sans frein dans leur colère,
Les ordres modérés de ce bon ministère.
D'autres fois tu répands chez vingt peuples surpris
Qu'une sombre terreur agite nos esprits,
Qu'il existe un complot, que les guerres civiles
Vont ravager nos champs et désoler nos villes,
Et qu'un témoin trop sûr a vu près du château
Trois généraux ultras causer au bord de l'eau.
Parfois encor, tu dis à l'Europe en alarme
Que la France est en deuil et Paris dans les larmes;
Car monseigneur, trottant sur un coursier trop prompt,
S'est, en tombant de peur, fait une bosse au front.

Pourtant, quoique déchu, tes rapides nouvelles
Font encor de nos jours tourner bien des cervelles.
Que de Serre, un matin, perde tout à la fois
Le sens qu'il eut un jour, les sceaux qu'il eut neuf mois,
Que l'abbé se retire, et qu'enfin, sans mystère,
Le trône ait trouvé grâce auprès du ministère,
Combien ces bruits, au loin portés par ton secours,
Vont changer de projets, de serments, de discours!
Varius, qui toujours déserta les églises,
Ce soir même au sermon mènera trois marquises;
A ce vieil émigré qu'il rencontre en chemin,
Il promet aujourd'hui, pour demander demain;
Voyez comme il surprend par son nouveau langage,
Le pauvre homme, moins fait au respect qu'à l'outrage :

« — Votre parti me plaît; pour partager mon sort,
En tout temps j'ai brûlé de le voir le plus fort,
Et, quand sur nos ventrus il lançait l'anathème,
J'ai pu dire autrement; mais je pensais de même.
Souvent j'ai ri tout bas quand l'abbé, confondu,
Cachait un déficit sous un malentendu,
Assiégeait la tribune, et, fier du parallèle,
Répondait en causant à l'éloquent Villèle.
Je m'indignais de voir se glisser au bureau
Le beau-père attentif qui comptait son troupeau,
Ou le centre affamé, désertant la séance,
Payer cent mille écus le rôt d'une excellence,
Ou Bar**te éludant un orateur chagrin,
Vivre en prince aux dépens de vingt commis sans pain.
J'admirais avec vous tous ces nobles courages
Par qui le trône enfin survit à tant d'orages;
Et lorsqu'un pair voulut, pour la France alarmé,
Voir le sénat du peuple aux factieux fermé,
Je blâmais cette loi qu'osait flétrir son zèle
Et je parlais pour lui, tout en votant pour elle... »

Ce n'est pas tout; Monsieur proteste, avec chaleur,
Qu'il a des vrais français respecté le malheur.
Les *privés,* suivant lui, sont une race infâme;
Monsieur aima toujours le roi du fond de l'âme;
Et, quoiqu'un sot journal en ait dit par erreur,
Monsieur chez lui souvent a ri de *la Terreur.*
On se quitte, et notre homme, en l'ardeur qui l'enivre,
Contre les libéraux déjà rêve un gros livre.

Télégraphe! ô quel coup pour son cœur affligé!
Hélas! le lendemain son langage est changé :
« Le trône est sans appui; la charte électorale
Répand dans vingt cités le trouble et le scandale;

Nos préfets sont les seuls qu'attirent leurs repas,
Et l'agitation marche encore à grands pas;
Grâce aux ultras, que perd leur haine irréfléchie,
Les ministres du roi vont suivre l'anarchie;
Car, redoublant partout ses efforts triomphants,
L'anarchie au sénat vomit tous ses enfants. »

Que fera Varius? Pensez-vous qu'il balance?
Varius, haletant, court chez son excellence;
Il sort tout radieux, et, sans perdre un instant,
Va courtiser Étienne et saluer Constant.
Il fuit ces émigrés à face féodale;
Leur nombre est un fléau, leur luxe est un scandale.
La *Renommée,* enfant qui languit nouveau-né,
Doit à sa jeune ardeur un centième abonné;
Il lit jusqu'à Tissot, souscrit pour Sainneville,
Et pare son salon d'un plan du champ d'asile.
Villèle est, à l'entendre, un fanatique ardent,
De Pradt sait le français, Fiévée est un pédant;
Les nobles, le clergé sont faits pour nos insultes,
Il faut un protestant pour ministre des cultes!...
En un mot, monseigneur, qu'il vit hier au bain,
Veut qu'on soit libéral; il s'est fait jacobin.
Rien ne l'arrête; il ose, et sans art et sans honte,
Flatter l'abbé-baron, excuser l'abbé-comte;
Devant leurs valets même il met bas son chapeau;
Car enfin un boucher peut devenir bourreau.

Moi qui, dans tout excès, cherche un juste équilibre,
Loin des indépendants je prétends vivre libre;
Heureux si, par l'effroi de mes hardis pinceaux,
Je fais rugir le crime et grimacer les sots.
Je veux, en flétrissant leur audace impunie,
Adorer la vertu, rendre hommage au génie;

Car le temps d'Azaïs a vu naître Bonald,
Et s'il fût plus d'un Brune, il est un Macdonald.
Vengeur des vendéens, je t'admire et je t'aime;
Mais le talent m'est cher dans un libéral même.
Étienne me fait rire, et parfois j'applaudis
Dans l'*Ermite* déchu l'esprit qu'il eut jadis.
Aussi, gaîment je siffle, affrontant leur colère,
Royer à la tribune et Bayoux dans sa chaire;
Au cou de Rodilard j'attache le grelot,
Et du bonnet d'Hébert je coiffe Montar***.
Quand Grégoire au sénat vient remplir un banc vide,
Je le hais libéral, je le plains régicide,
Et s'il pleurait son crime, au lieu de s'estimer,
S'il s'exécrait lui-même, oui, je pourrais l'aimer.
Ainsi, jeune et brûlant d'un courroux qui m'honore,
Je fronde un siècle impur, censeur sans tache encore,
Qui ne saurai jamais, peu fait pour parvenir,
Dans l'esclave en faveur voir le maître à venir.

Toi, cependant, aux lois de ta langue inconnue
Courbe ton front bizarre, élancé dans la nue,
Poursuis, cher télégraphe, agite tes grands bras;
Semblable à ce baron, fameux par son fatras,
Qui, grattant son cerveau, l'œil en pleurs, le teint blême,
Annonce un grand secret, qu'il ne sait pas lui-même.

L'ENROLEUR POLITIQUE

Et la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

L'ADEPTE.

Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti.
Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti?
N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires
Préfèrent des pamphlets à mes œuvres légères?
Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris
Proscrive ces beaux-arts dont mon cœur est épris,
Et que le Pinde, grâce au nom de république,
Voie en ses verts bosquets régner la politique?
Faut-il passer partout pour esprit de travers,
Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers?
Et pour rester français, titre qu'on me refuse,
Sous le joug libéral dois-je courber ma muse?
Ah! je veux être un sot, et, loin de vos drapeaux,
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos;
Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire,
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire;
Vivre, ignoré du monde, avec mes vieux auteurs,
Qui devaient craindre peu d'être un jour sans lecteurs,

Et, fuyant ces salons où la nullité règne,
Consoler de l'oubli les arts qu'on y dédaigne.

L'ENRÔLEUR.

Tout beau! (ces jeunes gens ont grand besoin d'avis!)
Tu connais donc bien peu l'heureux siècle où tu vis!
L'on dédaigne les arts?... Et cent routes nouvelles
S'ouvrent aux vrais talents pour fuir les vieux modèles!
Voyons, quel est ton genre? Écoute, et tu vas voir
Qu'en travaillant un peu l'or sur toi va pleuvoir.
Es-tu peintre? Transmets à la lithographie
Nos modernes exploits que Clio te confie.
Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux,
Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux.
Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles,
Près de nos fédérés auraient dormi tranquilles?
Et que ce général qui battit du tambour
Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg?
Réponds! Mais, je le vois, peu sensible à la gloire,
Tu ne peux t'élever aux grands travaux d'histoire;
Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré
Peins-nous le noble front de rayons entouré;
Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule
Ces vieux sujets du roi dont la France pullule,
Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter
De gothiques vertus qu'ils surent imiter.
Crois-moi, suis mes conseils, dans peu de temps sans doute
Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute,
Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet,
Deviendra quelque jour fameux chez Martinet.
Es-tu littérateur? Une plus vaste arène
Semble encore appeler ta muse citoyenne.
Tu peux des esprits forts fabriquer les anas,
Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs;

Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes,
Nous voyons les guerriers succéder aux légumes;
La botanique, hier, fut à l'ordre du jour,
Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour.
Vois ce livre, heureux fruit d'un siècle de lumière;
Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière;
Fais-m'en donc un pareil; mêle, choisis en gros
Le cri d'un soldat ivre ou le mot d'un héros;
Et donne au bon Henri quelque place modeste
Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste.
Surtout, si tu décris nos revers, nos succès,
Songe qu'un vendéen ne peut être français.
Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire,
Louis, n'a jamais su ce que c'est que la gloire;
Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter,
Sont loin de maint héros que tu pourrais citer.
Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille?
Qu'est-ce que Catinat? Brûla-t-il une ville?
Une fois, il est vrai, surpassant Catinat,
Turenne mit en feu tout le Palatinat.
Mais tout cela n'est rien; qu'on songe à la Vendée,
Et d'un bel incendie on aura quelque idée;
Vois Moscou, vois Berlin, et du sud jusqu'au nord
De cent vastes cités les murs fumants encor...
Qu'en dis-tu?... Prouve aussi que, bien qu'il fût despote,
Ce Louis, après tout, n'était pas patriote.
A-t-il, pour mériter qu'on lui fût si soumis,
Construit une colonne en canons ennemis?
A cet enseignement dont notre âge raffole
Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école?...
Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter
Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester.
Ne crains pas les brouillards, car toujours *la Minerve*
Tiendra pour te défendre une lance en réserve;
Et, si tu sais venger d'une odieuse loi
Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi;

Si tu sais, du parti digne et généreux membre,
En citoyen zélé chérir l'heureux septembre,
On te verra dans peu de tes mâles écrits
A la face du monde enrichir *l'Homme gris;*
Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes,
Saper les vieux abus dans les *Lettres normandes.*
Est-ce assez?

L'ADEPTE.

Il suffit; pour rester en repos,
Je vais, par un fait seul, vous répondre à propos.
Hier, manquant d'argent, vint s'asseoir à ma table
Macer, cet ami sûr, ce parfait pauvre diable.
« Ah! mon cher, me dit-il, je n'ai plus d'avenir.
Un jeune homme en nos jours ne saurait parvenir.
Tu sais que, préférant l'or à la renommée,
De nos indépendants j'ai dû grossir l'armée.
Cherchant donc à paraître, en un pamphlet du jour
Je voulus, l'autre mois, me produire à mon tour.
D'abord, pillant partout des phrases rajeunies,
Je m'étais fait un fonds de quelques calomnies;
Puis je citais sans crainte, en termes absolus,
Et Voltaire et Rousseau, que je n'ai jamais lus.
J'invoquais nos grands mots, la vertu, la victoire;
Et je crois même aussi que je parlais d'histoire.
Ajoute à ce mélange un morceau fort adroit,
Où je prouvais que Dieu n'a sur nous aucun droit,
Où même, pour montrer mon âme libre et fière,
Je jetais loin de moi le joug de la grammaire.
Croirais-tu qu'un discours si fort et si rusé
Pour le susdit pamphlet fut trouvé trop usé?
Que je perdis mon temps, mes frais, mon éloquence?
Et que, de m'enrichir m'ôtant toute espérance,
Le grossier rédacteur m'envoya sans façon
A ce journal sans sel où l'on singe Adisson? »

Macer a répondu. Pour moi, je dois me taire,
Sans savoir le citer, je sais lire Voltaire;
Je hais la calomnie; enfin mon esprit lourd
Ne saurait s'élever à la hauteur du jour.

L'ENRÔLEUR.

Jeune homme, tu te perds. Écoute-moi, de grâce.
Si d'un vrai citoyen ton cœur n'a pas l'audace,
Tu peux, quittant le fouet et prenant l'encensoir,
Sans renoncer à nous, ramper sous le pouvoir.
Le ministre, crois-moi, saura payer le zèle
D'un auteur qui pour lui veut bien faire un libelle.
On voit dans les honneurs plus d'un homme prudent
Que le premier revers peut rendre indépendant;
La girouette reste au haut de l'édifice.
Je pourrais te citer...

L'ADEPTE.

Non, rendez-moi justice.
Je n'imiterai point ces vils caméléons
Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons,
Et qui, du plus puissant servant toujours la cause,
Se font aujourd'hui plats, pour être quelque chose.
J'aimais la gloire, hélas! mais dans ce siècle impur,
Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur.
Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime,
Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même.
Racine! est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité
A blasphémer ces temps où ta muse a chanté?
Vandales! quelle est donc leur aveugle furie?
Ils proscrivent ton siècle, et parlent de patrie!
O Molière! ô Boileau! pourquoi, nobles esprits,
Nous léguer des lauriers que nous avons flétris?

Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage.
Du moins, tâchons encor d'en retrouver l'image.
Si jamais, je le crains, des orages nouveaux
Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux,
Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle,
Chateaubriand, je veux imiter votre zèle;
Je veux puiser en vous, citoyens généreux,
L'espoir de voir un jour les français plus heureux.

L'ENRÔLEUR.

Cet homme est un ultra!

L'ADEPTE.

Je suis un homme.

L'ENRÔLEUR.

A d'autres
Ces royalistes-là font tous les bons apôtres.
Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti? fort bien!
Tu ne te trompais pas; que sont tes pareils? Rien.
Ce n'est plus un parti.

L'ADEPTE.

Non, c'est la France entière.

L'ENRÔLEUR.

Fait que nos électeurs prouvent à leur manière,
Et que voulaient sans doute attester certains cris
Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

L'ADEPTE.

Il est vrai, l'anarchie aux têtes renaissantes
S'éveille, et rouvre encor ses gueules menaçantes;
Le trône, sous ses coups, commence à chanceler;
Mais pour le soutenir on nous verra voler.

Nous saurons oublier, dans ces moments d'épreuve,
Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve.
Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi,
Dans l'exil, s'il le faut, j'irai suivre mon roi;
Dussé-je, pour avoir servi la dynastie,
Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie.
Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné,
Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné,
Sous le harnais guerrier si ma tête blanchie
D'un indigne soupçon n'était point affranchie;
Si j'étais accusé, sans même être entendu,
D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu;
Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines,
Et ce reste de sang, déjà froid dans mes veines,
J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser :
« Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser. »

LES *VOUS* ET LES *TU*

ÉPITRE A BRUTUS

Quien haga aplicationes
Con su pan se lo coma.

(YRIARTE.)

Brutus, te souvient-il, dis-moi,
Du temps où, las de ta livrée,
Tu vins, en veste déchirée,
Te joindre à ce bon peuple-roi
Fier de sa majesté sacrée
Et formé de gueux comme toi?
Dans ce beau temps de république,
Boire et jurer fut ton emploi;
Ton bonnet, ton jargon cynique,
Ton air sombre inspiraient l'effroi;
Et, plein d'un feu patriotique,
Pour gagner le laurier civique,
Tous nos hameaux t'ont vu, je croi,
Fraterniser à coups de pique
Et piller au nom de la loi.

Las! l'autre jour, monsieur le prince,
Pour vous parler des intérêts
D'un vieil ami de ma province,
J'entrai dans votre beau palais.
D'abord, je fis, de mon air mince,
Rire un régiment de valets;
Votre suisse, à ma révérence,
Répondit par un fier souris
En quatre mots dont l'insolence
Fut bien tout ce que j'en compris.
Tout le long d'une cour immense,
J'essuyai l'orgueilleux mépris
Des jockeys de votre excellence;
Enfin pour attendre audience,
Je pénétrai sous vos lambris.
Là, je vis un vieux solitaire
Qui, redemandant ses drapeaux,
Allait recevoir pour salaire
Et l'indigence et le repos.
Plus loin, c'était un doctrinaire
S'obstinant sans cesse à se taire
Pour ne pas perdre son pathos,
Qu'il vend fort cher au ministère.
Une perruque à trois marteaux
Cachait assez mal la figure
D'un ancien brûleur de châteaux
Qui voulait une préfecture.
Pour moi, j'étais à la torture;
Méprisé de ces grands esprits,
Il fallut souffrir, sans murmure,
Que l'un de vos chiens favoris
Laissât en passant son ordure
Sur l'habit qui fait ma parure,
Et dont je dois encor le prix.

Enfin mon tour vient; je m'élance,
Et l'huissier de votre grandeur
Me fait traverser en silence
Quatre salons dont l'élégance
Égalait seule la splendeur.
Bientôt, monseigneur, plein de joie,
Je vois sur des carreaux de soie
Votre altesse en son cabinet,
Portant sur son sein, avec gloire,
Un beau cordon, brillant de moire,
De la couleur de ton bonnet.
« Eh bien, cher Brutus!... » Mais je pense
Que tu ne me reconnus pas,
Car, à ces mots, votre excellence,
Vers la porte faisant trois pas,
Y mit sa vieille connaissance.

Ah! monseigneur, sur votre seuil
Ne craignez plus qu'on se hasarde;
J'aime mieux mon humble mansarde
Qu'un hôtel qu'habite l'orgueil.
Moi, je m'estime, et je regarde
Les sots et les fous du même œil.
Je ris, courbé sur mon pupitre,
Quand, troublant mon pauvre séjour,
Ce char, qui fait trembler ma vitre,
Porte votre altesse à la cour
Du roi, qui dut, à si bon titre,
Te faire pendre à ton retour.

Dès que la bise de décembre
Souffle la neige sur mes toits,
Je vais, pour ménager mon bois.
M'installer gaîment à la Chambre.

Là, monseigneur, je ris tout bas
Lorsqu'en de pénibles débats,
Craignant quelque langue importune,
Votre excellence, avec fracas,
Court pérorer à la tribune.
Las! en termes moins arrondis,
Brutus, je t'entendis jadis
Déraisonner à la Commune.

Je ris encor, quand un badaud
Vante vos discours, votre style;
Trop souvent sans peine un lourdaud
Passe ainsi partout pour habile.
Or il convient qu'en son haut rang
Votre altesse ait un secrétaire;
Car ton père, rustre ignorant,
Ne t'a point appris la grammaire.

Monsieur le prince, toutefois,
Votre savoir passe en proverbe;
Vos festins sont dignes des rois,
Vos cadeaux sont d'un goût superbe;
Homme d'état, votre talent
Éclate en vos moindres saillies,
Et si vous dites des folies,
Vous les dites d'un ton galant.
Quant à moi, je ris en silence;
Car puisqu'aujourd'hui l'opulence
Donne tout, grâce, esprit, vertus,
Les bons mots de votre excellence
Étaient les jurons de Brutus.

Mais je vois à votre colère,

Qu'en répétant ce nom bourgeois,
Dont vous étiez fier autrefois,
J'ai le malheur de vous déplaire.
Vous n'entendrez donc plus ma voix;
Adieu, monseigneur, sans rancune.
Briguez les sourires des rois
Et les faveurs de la fortune ;
Pour moi, je n'en attends aucune.
Ma bourse, vide tous les mois,
Me force à changer de retraites ;
Vous, dans un poste hasardeux,
Tâchez de rester où vous êtes,
Et puissions-nous vivre tous deux,
Vous sans remords, et moi sans dettes!
Excusez si, parfois encor,
J'ose rire de la bassesse
De ces seigneurs tout brillants d'or,
Dont la foule à grands flots vous presse,
Lorsqu'entrant, d'un air de noblesse,
Dans les salons éblouissants
Du pouvoir et de la richesse,
L'illustre pied de votre altesse
Vient salir ces parquets glissants
Que tu frottais dans ta jeunesse.

ARISTIDE.

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

INEZ DE CASTRO

MÉLODRAME EN TROIS ACTES

AVEC DEUX INTERMÈDES

PERSONNAGES

ALPHONSE LE JUSTICIER, roi de Portugal.

DON PEDRO, infant de Portugal.

LA REINE.

INEZ DE CASTRO, fille d'honneur de la reine.

LES DEUX ENFANTS D'INEZ.

L'ALCADE D'ALPUNAR.

ROMERO, paysan.

ALIX, fille de ROMERO.

GOMEZ, amoureux d'ALIX.

ALBARACIN, chef des maures.

LE CHANCELIER DE PORTUGAL.

LE PRÉSIDENT DU HAUT CONSEIL.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

JUGES, GARDES, EXÉCUTEURS. UN GREFFIER, GEOLIER.

VILLAGEOIS, PIQUEURS, VENEURS.

GRANDS, DAMES, OFFICIERS.

GUERRIERS MAURES, JEUNES FILLES MAURES.

La scène est à Lisbonne et aux environs.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une forêt. A droite est une chaumière.

SCÈNE PREMIÈRE

UN MENDIANT, L'ALCADE D'ALPUÑAR.
Ils arrivent ensemble de l'intérieur de la forêt.

LE MENDIANT, attirant à lui l'alcade, lui montre d'un air mystérieux la chaumière.

C'est ici!

L'ALCADE, du même ton.

Cette chaumière renferme les enfants du prince de Portugal?

LE MENDIANT.

Les enfants de don Pedro et d'Inez.

L'ALCADE.

Et quel gage de certitude me donneras-tu?

LE MENDIANT.

Alcade d'Alpuñar, est-ce à toi de douter de mes paroles? Les deux enfants nés de l'union secrète de don Pedro et

d'Inez sont cachés dans cette chaumière. Entre, et tu les verras, si tu refuses de me croire.

L'ALCADE.

Je te crois. C'est toi qui m'as dit tout ce que je sais sur cette ténébreuse histoire. L'infant don Pedro retarde son union avec la nièce de la reine; l'invasion des maures rend, dit-il, sa présence nécessaire à l'armée. C'est toi qui m'as fait connaître et m'as mis à même d'apprendre à la reine le véritable motif de ses retards; tu m'as révélé son mariage secret avec doña Inez de Castro. Il me fallait des preuves de cette alliance; aujourd'hui tu me découvres l'asile où sont cachés les deux enfants, fruits de ces amours clandestines. Écoute, tu n'es pas un mendiant, toi qui connais les secrets des rois; dis-moi qui tu es. Mes bienfaits et ceux de la reine récompenseront ton zèle pourvu que ta discrétion l'égale.

LE MENDIANT.

Alcade d'Alpuñar, tu parlais tout à l'heure de l'invasion des maures?...

L'ALCADE.

Oui, mais ton nom? c'est ton nom que je te demande. Compte sur ma reconnaissance.

LE MENDIANT.

Alcade, je suis Albaracin, le chef des maures.

L'ALCADE.

Qu'entends-je? Vous, ce chef redouté!

ALBARACIN.

La seule présence de l'infant don Pedro au camp portugais m'empêche de pénétrer jusqu'à Lisbonne; des soldats commandés par lui sont invincibles. J'ai dû chercher un moyen de me délivrer de cet ennemi formidable; je l'ai

trouvé. Mes émissaires ont découvert le mariage caché de l'héritier du trône avec une fille d'honneur de la reine. Alors, sous ce déguisement, je suis venu à toi, alcade, à toi, le confident des secrets de cette reine. — Je n'en ai point rougi. Le roi Boabdil venait ainsi souvent s'asseoir sous la tente de l'ennemi. — Je t'ai appris le mariage clandestin de l'infant, je te livre ses deux enfants. Maintenant c'est aux fureurs de cette reine à me servir. Les périls de tout ce qu'il a de cher au monde rappelleront don Pèdre à Lisbonne. Je ne tarderai pas à l'y suivre; car je ne crains pas l'armée, mais seulement le général.

L'ALCADE.

Je ne puis revenir de mon étonnement, de mon effroi.

ALBARACIN.

Alcade, nous avons chacun notre profit dans cette aventure. Que ta reine déploie toute sa vengeance sur Inez et ses deux enfants; plus leurs jours seront menacés, plus ma victoire sera certaine.

L'ALCADE.

Seigneur...

ALBARACIN.

Eh bien! quoi! tu livres ton pays à l'invasion étrangère? qu'importe! Alcade d'Alpuñar, tu seras corrégidor de Lisbonne.

L'ALCADE.

Croyez, seigneur, que je ne veux servir que les intérêts de la reine.

ALBARACIN.

Alcade, je viens de te dire mon secret; cela te prouve assez combien je te méprise. Adieu. (Il sort.)

L'ALCADE.

Oh! que n'ai-je avec moi quatre alguazils! tu ne reverrais

jamais ton camp de pirates et de corsaires, audacieux Abaracin! Et pour moi, quelle bonne fortune : mettre à la fois la main sur le général maure et sur les enfants d'Inez! — Allons, il faut se contenter de cette dernière capture. — (La porte de la chaumière s'ouvre.) Eh, mais les voilà justement qui sortent, éloignons-nous. (Il se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE II

L'ALCADE, au fond du théâtre, ROMERO, LES DEUX ENFANTS.

ROMERO. Pendant que les enfants jouent sur la scène, il se promène rêveur sans voir l'alcade.

Pauvres enfants! si je comprends rien à leur sort, je veux avoir volé les reliques de Notre-Dame-da-Monte. — Oui, voilà deux mois qu'ils sont dans ma chaumière, qu'on a choisie sans doute à cause de son isolement; mais quels sont leurs parents? Je crois que Dieu le sait mieux que moi. — A moins que leur mère ne soit cette belle dame qui vient de temps en temps les voir comme en cachette, et qui pleure. — Vraiment, à chaque visite, elle laisse une bourse d'or qui contient plus de dollars que le malin diable n'en offrit à saint Antoine dans la tentation. Elle appartient à la cour sans doute. — Mais qu'importe tout cela? Je lui dois ma fortune, elle peut compter sur mon dévouement. Car me voilà riche, et ce pauvre Gomez peut maintenant chercher une autre femme que ma fille Alix. — Comme ils jouent, ces chers petits enfants! — Que signifie encore cette recommandation qu'on me fait de changer leurs noms de baptême?... Qu'importe qu'on s'appelle Hilarion ou Andreo, si l'on est fils d'une femme qui n'est point mariée!... Mais chut! ces innocents paient peut-être quelque grand crime

ou quelque insigne folie... (Il aperçoit l'alcade.) Qui vois-je venir là? C'est l'alcade d'Alpuñar. Peste soit!... Rentrez, enfants.

L'ALCADE.

Dieu vous garde, père Romero! Vous avez là deux jolis enfants. Ne les renvoyez donc pas.

ROMERO, à part.

Que ta langue t'étrangle! (Haut.) Mille grâces, seigneur alcade... Des enfants peuvent gêner... (Aux enfants, vite et baissant la voix.) Rentrez donc, rentrez.

L'ALCADE.

Non, qu'ils restent, ils sont charmants. Mais il me semblait, père Romero, que vous n'aviez qu'une fille.

ROMERO.

En effet, seigneur alcade; mais ce sont les enfants de mon neveu Perez... qui me les a envoyés au moment où il a été requis de se joindre à la milice qui garde les côtes de l'invasion des pirates maures.

LE PETIT GARÇON.

Cela n'est pas vrai.

L'ALCADE.

Hum! que dit-il donc là? (A part.) Bon!

ROMERO, bas à l'enfant.

Te tairas-tu? Ose dire encore un mot. (Haut.) Il parle à sa sœur, sans doute.

L'ALCADE.

Oui... — On dit qu'une grande dame vient les voir quelquefois.

LE PETIT GARÇON.

C'est...

ROMERO, bas à l'enfant.

Tais-toi donc! (Haut.) C'est leur marraine qui leur apporte quelques présents de leur âge.

L'ALCADE.

Quelle est leur marraine, père Romero?

ROMERO.

La... la duchesse de — de Rivas...

LE PETIT GARÇON.

Non.

ROMERO, avec colère.

Cesseras-tu, Gil, de parler avec ta sœur?

LE PETIT GARÇON, fièrement.

Je ne m'appelle point Gil, je m'appelle don Pèdre.

L'ALCADE, à part.

Don Pèdre! bien, c'est cela.

ROMERO, à l'alcade.

Si vous vouliez entrer dans ma cabane pour vous rafraîchir?

L'ALCADE.

Mille grâces, mon cher Romero, ces enfants m'intéressent!

ROMERO, à part.

Le maudit homme! les damnés enfants!

L'ALCADE, à la petite fille.

Et vous, ma chère fille, comment vous appelle-t-on?

LA PETITE FILLE, après une révérence.

Francisca. On m'appelait auparavant Inezilla.

L'ALCADE, à part.

Don Pèdre! Inez! à merveille!

LE PETIT GARÇON.

Oui, doña Inezilla. C'était votre nom quand nous demeurions dans le vieux château, et que le beau prince nous nommait ses enfants.

ROMERO.

Songez au moins, seigneur alcade, qu'il ne sait ce qu'il dit. (A part.) Miséricorde!

L'ALCADE, à part.

La chose est sûre, le nid est trouvé. Allons tout dire à la reine. (Haut.) Salut, père Romero, que la sainte vierge vous assiste!

ROMERO.

Adieu, seigneur alcade! (A part.) Que les démons l'enlèvent!

SCÈNE III

ROMERO.

Cet infernal alcade! De quoi vient-il se mêler là? Allons, enfants, rentrez; et toi, Gil, ne t'avise plus de me démentir une autre fois. (Les enfants rentrent dans la cabane.) Voyons, qu'est-ce? Voici Alix et ce Gomez! Que me veulent-ils avec leur mine effarée?

SCÈNE IV

ROMERO, ALIX, GOMEZ.

Pendant cette scène, on entend plusieurs fois le bruit du cor dans le bois.

ALIX.

Comment! est-ce bien vrai, mon père?

ROMERO.

Quoi?

GOMEZ.

Seigneur Romero, mon père m'a dit...

ALIX.

Que vous ne vouliez plus me marier avec Gomez.

ROMERO.

Votre père vous a dit vrai, Gomez.

ALIX.

O ciel! et pourquoi donc, mon père?

ROMERO.

Par notre mère de Atocha, les jeunes filles interrogent maintenant leur père comme la très sainte inquisition interroge les hérétiques.

GOMEZ.

Souffrez au moins que je vous demande, seigneur Romero, si vous avez quelque reproche à me faire.

ROMERO.

Aucun.

GOMEZ.

Eh bien! alors, pourquoi donc me refuser mon Alix après me l'avoir tant promise?

ROMERO.

Je ne saurais vous dire, mon cher Gomez, mais cela ne se peut plus.

ALIX.

Mon père!

GOMEZ.

Moi qui menais tous les jours votre jument blanche à l'abreuvoir de Horcarral...

ROMERO.

Cela est vrai.

GOMEZ.

Moi qui ai contraint le nécroman Zulco de lever le sort qu'il avait jeté sur vos moutons...

ROMERO.

Je ne le conteste pas.

GOMEZ.

Moi qui vous ai cédé ce morceau des saints vêtements du bienheureux Jean-Baptiste que m'avait légué ma grand'-mère...

ROMERO, avec impatience.

Fort bien, fort bien, Gomez! Épargnez-vous des paroles inutiles. Je ne puis vous donner Alix. J'en suis fâché, que voulez-vous? Les affaires ont changé.

GOMEZ.

Quoi! auriez-vous éprouvé quelque malheur, quelque

perte? Dites, seigneur Romero, et sur-le-champ ma cabane, mes filets, mon bateau, tout est vendu pour vous.

ROMERO, *à part.*

Bon jeune homme! il m'afflige; mais, dans le fait, ma fille est devenue riche, et les doublons de la belle dame l'élèvent au-dessus d'un pêcheur.

ALIX.

Eh bien! mon père?

ROMERO.

Bien désolé, ma chère fille; mais j'ai réfléchi; la naissance de Gomez...

GOMEZ.

Seigneur Romero, je suis le fils d'un honnête pêcheur.

ROMERO.

Il n'y en a pas de plus honnête sur toute la côte, d'Ortiz à Pilavera; mais savez-vous, mon cher Gomez, que l'un de mes ancêtres a été greffier de l'alcade d'Alpuñar?

GOMEZ.

J'ignorais...

ALIX.

Mon père, est-ce une raison pareille qui vous fera décider le malheur de votre fille? Je vous en supplie.

ROMERO.

Allons, jeune fille, il y a du chanvre à filer chez votre mère, et les heures qu'on donne aux larmes sont perdues pour le travail.

ALIX.

Non! vous m'écouterez, mon père. Je vous fléchirai. Hélas! Gomez est toute mon espérance et toute ma joie.

Viens, Gomez, aide-moi à l'attendrir ; dis-lui que tu m'aimes, que tu me rendras heureuse... Mon père, ayez pitié de moi, de mes larmes, ô Dieu ! (Elle tombe à ses pieds.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, L'ALCADE, LE ROI, LA REINE, INEZ, DAMES ET OFFICIERS ; VALET DE PIED, PIQUEURS, VILLAGEOIS, ETC.

Toute la cour en habit de chasse.

L'ALCADE.

Notre seigneur le roi !

ALIX et GOMEZ.

Le roi !

ROMERO.

Le roi ! (Bas à Alix.) Relevez-vous, ma fille.

LE ROI.

Qu'est-ce donc? D'où vient que cette belle jeune fille est aux pieds de ce vieillard?

ROMERO.

Seigneur... Votre majesté... Ce n'est rien... c'est...

LE ROI.

Comment ! je veux savoir cela. Parlez, jeune fille, qu'avez-vous? Ne craignez rien.

ALIX, essuyant ses larmes.

Seigneur... je suppliais mon père de me marier à mon fiancé.

LE ROI.

Et qui empêche donc que votre père ne vous marie à votre fiancé?

ROMERO.

Seigneur, c'est que...

LE ROI.

Paix! laissez-la parler.

ALIX.

C'est que .. Gomez n'est que le fils d'un pêcheur, tandis que mon père descend du... de l'alcade d'un greffier...

ROMERO.

Du greffier d'un alcade!

LE ROI.

Bien, bien! peu importe! Vous l'aimez donc, votre Gomez?

ALIX.

Dieu! tenez, le voilà! (Elle montre Gomez.)

LE ROI, à Romero.

Allons, croyez-moi, vieillard, ils s'aiment, mariez-les; il ne faut pas tenir à ces préjugés de la naissance.

ROMERO.

Mais, votre majesté, un pêcheur!

LE ROI, riant.

Allons! allons! ne serait-il pas possible de combler avec des doublons la distance qui sépare un pêcheur d'un greffier d'alcade? Je m'en charge, moi; Gomez touchera sur mon trésor royal une rente de cent doublons d'or.

ROMERO unit les mains d'Alix et de Gomez et s'écrie :

Tombez aux pieds du roi, mes enfants! Vive le roi!

ALIX, GOMEZ, TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive, vive le roi! notre bon roi!

LE ROI, à Romero.

Vous, mon brave homme, n'attachez plus désormais autant d'importance aux avantages de votre naissance. Ce sont des préjugés, voyez-vous. (Romero, Alix et Gomez s'inclinent profondément et se retirent sur l'un des côtés de la scène.)

L'ALCADE, mystérieusement à la reine.

Madame, votre majesté m'a chargé de diriger la chasse. C'est ici la maison où sont les enfants soupçonnés de don Pèdre.

LA REINE, à l'alcade.

Silence! (Elle s'avance vers le roi, tous les assistants se retirent dans le fond.) Si vous visitez cette maison, seigneur, un serviteur fidèle m'assure que vous y trouverez les fruits de cette intrigue clandestine.

LE ROI.

C'est encore de cette histoire que vous m'occupez! Ne croyez rien de tout ce qu'on vous a rapporté, madame. Don Pèdre ne pense qu'à son épée. Mon fils épousera votre nièce Constance quand je le lui ordonnerai.

LA REINE.

Mais, seigneur, depuis que le traité qui a conclu notre union a décidé également ce mariage entre votre fils et ma nièce, avez-vous remarqué la sombre préoccupation d'Inez, les regards inquiets que lui lance don Pèdre?

LE ROI.

Observations sans fondement que tout cela! Et vous voulez encore qu'un hasard m'amène en chassant précisément devant la maison...

LA REINE.

Mais que votre majesté daigne seulement la visiter.

LE ROI.

Non, sans doute; je n'irai pas troubler la paix de ces pauvres gens par des perquisitions inquiétantes pour eux. Allons, piqueurs, veneurs!

SCÈNE VI

Les Mêmes, LES DEUX ENFANTS.

LE PETIT GARÇON entr'ouvre la porte de la maison et appelle sa sœur.

Oh! ma sœur, ma sœur, viens voir! des hommes, des chevaux! c'est le roi! viens voir le roi!

LA PETITE FILLE, se pressant contre son frère.

Oh!

LE ROI.

Quels sont ces enfants?

LA REINE, montrant Inez au roi.

Seigneur, voyez pâlir Inez. (En ce moment le regard du petit garçon s'arrête sur Inez, et il accourt vers elle en criant :) Ma mère! ma mère!

LA PETITE FILLE.

Ma mère!

INEZ.

Grand Dieu! malheureux enfants! (Étonnement général; Inez reçoit ses enfants dans ses bras et tombe anéantie sur un banc.)

LE ROI.

Leur mère! Qu'entends-je?

LA REINE.

Vous le voyez...

LE ROI.

Que tout le monde se retire. Qu'on me laisse ici seul avec cette femme et ces enfants.

SCÈNE VII

LE ROI, LA REINE, INEZ, LES ENFANTS.

LA REINE.

Seigneur, pour éclaircir vos doutes, interrogez ma fille d'honneur.

LE ROI.

Doña Inez de Castro, est-il vrai que vous soyez la mère de ces enfants?

INEZ, *pressant dans ses bras ses enfants effrayés.*

Vous le voyez, seigneur.

LE ROI.

Doña Inez de Castro, est-il vrai que don Pèdre de Portugal soit le père de ces enfants?

INEZ.

Demandez-le-lui, seigneur.

LE ROI.

Répondez.

INEZ.

Je ne puis répondre à cette question. Que votre majesté prenne ma vie.

LA REINE.

Seigneur, que voulez-vous de plus? Toutes ces réticences ne sont-elles pas des aveux?

LE ROI.

Ainsi, doña Inez, vous avez souillé à la fois le noble sang de vos pères et l'auguste sang de vos rois!

LA REINE.

Oui, seigneur, elle a séduit l'infant, et les fruits de ces impures amours sont devant vos yeux.

INEZ.

Arrêtez, madame. Don Pèdre est mon époux légitime. Ces enfants sont les siens (au roi), et les vôtres, seigneur.

LA REINE.

Vous l'entendez.

LE ROI.

Quoi! vous êtes mariés! Vous avez pu tous deux oublier à ce point votre naissance!

INEZ.

Seigneur, nous nous aimions; les caveaux funèbres de Castro ont été le temple de notre mariage, et mes aïeux ont reçu nos serments.

LE ROI.

C'est à eux que vous en rendrez compte. — Holà! gardes, que l'on conduise doña Inez à la forteresse de Lisbonne. Le comte de Mayo m'en répond sur sa tête. (Les deux enfants s'attachent en pleurant à Inez que les gardes emmènent.)

INEZ.

Mes enfants, chers enfants, adieu!

PREMIER INTERMÈDE

Le théâtre représente le camp des maures, assis au bord de la mer, sur laquelle on aperçoit les mâts de leurs galères. Les tentes sont ornées de flammes et de banderoles. Des soldats sont épars parmi des trophées et des faisceaux d'armes. Un chœur de jeunes filles maures et de chevaliers arabes s'avance en chantant au son des harpes, des tambours, des guitares et des clairons.

SCÈNE I

UN GUERRIER.

Albaracin est absent. Avec lui la guerre a quitté son camp pour y faire place aux fêtes.

(On entend une symphonie.)

UNE JEUNE FILLE.

Guerriers, mêlez-vous à nos danses.
Mes sœurs, variez les cadences,
Nos maîtres vont suivre nos lois.
Qu'en nos jeux le tambour résonne,
Et que le fier clairon s'étonne
D'accompagner nos douces voix.

(On danse.)

UN GUERRIER.

Que le jour des combats se lève,
Soldats, dans les fêtes nourris,
Nous aimerons les jeux du glaive
Comme la danse des houris.

(Les danses recommencent.)

CHŒUR.

Guerriers, mêlez-vous, etc.

UN AUTRE GUERRIER.

En vain le trépas nous menace ;
Rions et tendons-nous la main.
Le plaisir enfante l'audace.
Dansons, nous combattrons demain.

(Les danses continuent).

CHŒUR.

Guerriers, mêlez-vous, etc.

UN GUERRIER.

Voici le chef, notre chef, le grand Albaracin!

TOUS.

Albaracin! Allah! Gloire à Albaracin! (Ils se prosternent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ALBARACIN. Il est richement vêtu d'étoffes de soie et d'or, et porte à sa ceinture un poignard recourbé.

ALBARACIN.

Compagnons, levez-vous, il faut combattre. (Tous se lèvent.) C'est en sortant d'une fête qu'on vole plus volontiers sur le champ de bataille. La main qui vient de toucher la guitare n'en sait que mieux manier le cimeterre. Amis, vous vaincrez ; mes soins ont tout préparé pour la victoire. Le prince de Portugal, le redoutable don Pèdre, a quitté son camp. Vous allez attaquer une armée sans général, et vous allez vaincre! Venez! Nous arborerons le croissant jusque

sur les murs de Lisbonne. Venez! don Pèdre a laissé ses soldats sans défense, pour porter secours à une femme. Aux armes, braves amis! aux armes!

TOUS.

Allah! Allah! aux armes!

(Les clairons et les cymbales exécutent une marche militaire et les maures sortent en ordre de bataille.)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une vaste salle tendue de draperies noires semées de têtes de mort et de larmes blanches, éclairée par des cierges et des pots à feu. Au fond, est un tribunal également tendu de noir; à droite, un trône pour le roi ; à gauche, un échafaud noir surmonté d'un catafalque et sur lequel on voit briller une hache. Le devant de la scène est occupé par des gardes vêtus de noir et de rouge et par les bourreaux couverts de robes de pénitents noirs et portant des torches. Deux gardes se tiennent debout au pied du trône et au pied de l'échafaud. Devant le tribunal est la table du greffier.

SCÈNE PREMIÈRE

UN GARDE, à un autre garde.

Fabricio, savez-vous pourquoi le conseil s'assemble et qui l'on va juger?

LE SECOND GARDE.

Je n'en sais rien.

LE PREMIER GARDE.

On dit que c'est une femme.

LE SECOND GARDE.

Que m'importe?

LE PREMIER GARDE.

Pauvre malheureuse! si elle entre dans cette salle, elle n'en sortira pas.

LE SECOND GARDE.

Cela ne me regarde point. Adressez-vous à Melchior l'exécuteur, il pourra sans doute répondre à vos questions.

LE PREMIER GARDE.

Vous avez raison. (Il s'adresse à l'un des exécuteurs debout au pied de l'échafaud.) Hé, Melchior, savez-vous quelle est cette femme que le conseil va juger?

L'EXÉCUTEUR.

Non.

LE GARDE.

Car c'est une femme, n'est-ce pas?

L'EXÉCUTEUR.

Je l'ignore. D'ailleurs, cela n'est pas mon affaire ; je ne connais les gens que lorsqu'ils sont condamnés.

LE GARDE, à part.

Je plains l'accusé, quel qu'il soit. S'il s'assied sur ce banc, c'est fait de lui.

UN OFFICIER, entrant.

Silence! les juges vont entrer.

(Les gardes se rangent. Entrent neuf grands de Portugal, vêtus de noir, qui prennent place au tribunal.)

SCÈNE II

LES JUGES, au tribunal. LE GREFFIER, à sa table. Puis, LE ROI, et le HÉRAUT DE JUSTICE.

LE PRÉSIDENT.

Seigneurs, levez-vous. Voici le roi.

Entre le roi, précédé du héraut de justice. Il s'assied sur son trône qu'entourent ses gardes.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Moi, héraut de la justice du roi notre seigneur, voici ce que je dis : sa majesté don Alphonse, notre légitime roi, assemble le haut conseil de la très noble grandesse de ce royaume béni de Portugal et des Algarves.

LE PRÉSIDENT.

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu.

(Tous se lèvent.)

LE ROI.

Nous vous avons convoqués en ce palais, afin que vos très excellentes seigneuries décident de la haute accusation portée contre doña Inez, comtesse de Castro, d'avoir séduit et épousé secrètement notre fils bien-aimé don Pèdre, infant de Portugal.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Loi : Tout sujet qui aura osé s'unir par le mariage à un membre de la famille royale de Bragance sera puni de mort.

LES GARDES ET LES EXÉCUTEURS.

Mort ! (Les juges s'inclinent.)

LE PRÉSIDENT.

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu. Le noble conseil va juger avec l'aide du saint-esprit.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Le roi sort. (Tous se lèvent. Sortie du roi.)

LE GREFFIER, aux gardes.

Amenez l'accusée.

SCÈNE III

LES MÊMES, excepté le roi, INEZ, vêtue de blanc, enchaînée, et entourée de gardes.

LE PRÉSIDENT.

Au nom de la très miséricordieuse trinité, je vous demande: Qui êtes-vous?

INEZ.

Inez, comtesse de Castro.

LE GREFFIER.

Inez, comtesse de Castro, est accusée d'avoir épousé secrètement son altesse royale don Pèdre, infant de Portugal.

LE PRÉSIDENT.

Est-elle accusée de ce crime?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Qui le prouvera?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Moi, avec l'aide de Dieu.

LE PRÉSIDENT.

Parlez; le Christ vous entend. Songez que la vérité est mère de la justice.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Par-devant nous, héraut de la justice du roi notre sei-

gneur, a comparu le frère très révérend Urbano Velasquez, religieux de Saint-François, chapelain du château de Castro, lequel a déposé avoir, il y aura six ans à la Sainte-Marie, donné la bénédiction nuptiale, dans les caveaux funèbres de Castro, à doña Inez et à un inconnu qui s'est nommé don Pèdre de Portugal. Cela est la vérité.

LE PRÉSIDENT, aux juges.

Seigneurs, le crime est-il prouvé?

UN JUGE.

Avec la permission de sa seigneurie, est-il sûr que cet inconnu fût l'infant?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Le religieux l'affirme.

LE JUGE.

Ce religieux connaissait-il son altesse royale?

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Nous devons dire qu'il ne la connaît pas.

LE JUGE.

Sa déclaration est dès lors insuffisante pour prononcer l'arrêt de mort de l'accusée.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Elle suffit, noble seigneur, puisque l'accusée avoue son crime.

LE PRÉSIDENT.

Les paroles d'un accusé ne peuvent rien, ni pour ni contre lui. Seigneurs juges, le crime est-il prouvé?

LE MÊME JUGE.

Non.

UN SECOND JUGE.

Pour lever tout obstacle, je demande que l'infant soit cité devant le haut tribunal.

UN TROISIÈME JUGE.

Son altesse est absente de Lisbonne; elle est au camp de Billegas.

LE SECOND JUGE.

Qu'on envoie un messager. Son altesse peut être ici demain.

LE PREMIER JUGE.

Votre seigneurie prendra garde qu'un prince du sang royal ne peut comparaître devant un tribunal sans la permission expresse du roi.

LE SECOND JUGE, s'adressant au premier.

Seigneur, quand il s'agit d'un crime d'état, le très haut conseil peut tout pour s'éclairer, et ses membres devraient dépouiller toutes les préventions de l'amitié ou de la compassion.

UN QUATRIÈME JUGE.

Noble président, que votre seigneurie cite son altesse royale.

LE PREMIER GRAND.

Je demande à vos seigneuries si cela se peut sans la permission royale.

LES JUGES.

Oui. — Non.

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal va juger de cette difficulté et se rendre d'abord à la chapelle, afin d'éclairer sa délibération par la prière. — Faites sortir l'accusée. (Tous sortent.)

SCÈNE IV

La décoration change et représente l'intérieur d'une prison.

L'ALCADE, seul.

Ces divisions qui ont éclaté dans le conseil inquiètent la reine. L'infant est puissant, les grands l'aiment ou le craignent, le peuple l'adore. On dit que, pendant que le tribunal se disputait, la foule commençait à murmurer. Bref, la reine, que l'existence d'Inez blesse dans ses plus chers intérêts, a cru prudent de décider de son sort, quelle que soit l'issue du procès. Je lui ai proposé un moyen, elle m'a chargé de l'exécution, et je viens... (Entre un geôlier.)

SCÈNE V

L'ALCADE, UN GEOLIER.

L'ALCADE, mystérieusement.

Eh bien?

LE GEOLIER.

Elle a fait ce que vous désiriez.

L'ALCADE.

Sans refus, sans hésitation? Que lui avez-vous dit?

LE GEOLIER.

Ce que vous m'aviez ordonné: que le médecin de la forteresse la priait de boire cette potion calmante.

L'ALCADE, à part.

Calmante... pour la reine. — Courage! La prédiction du chef maure s'accomplira. Me voilà, de cette affaire, au moins corrégidor de Lisbonne.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LE GEOLIER, seul.

Comme il est joyeux, ce seigneur! Il faut qu'il s'intéresse bien à la prisonnière. Il est vrai de dire que la pauvre doña m'attendrit moi-même, moi qui ne me croyais pas plus tendre que les taureaux de pierre laissés par les maures dans la vallée de Roconcel. — (Une porte du fond s'ouvre.) Hé! qui va là?

SCÈNE VII

LE GEOLIER, DON PÈDRE, caché par un large manteau et un chapeau rabattu. LES DEUX ENFANTS, ROMERO.

DON PÈDRE.

Au nom de sa majesté le roi, lisez. (Il remet un parchemin au geôlier.)

LE GEOLIER, lisant.

« Sa majesté permet à doña Inez de voir ses enfants. Le « comte de Mayo ordonne au concierge et au geôlier de « laisser libre passage à l'officier et au guide desdits enfants « auxquels on amènera leur mère... » C'est bien en effet la

signature du seigneur comte de Mayo. — Seigneurs, attendez-moi, je vais chercher la prisonnière.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, excepté le geôlier.

ROMERO, à don Pèdre.

Seigneur, je ne vous connais pas, mais je crois voir des larmes briller dans vos yeux. Hélas! si vous vouliez, si vous daigniez m'aider, il nous serait facile de sauver la prisonnière. Ah! je vous en aurais une reconnaissance éternelle; et l'infant don Pèdre n'oublierait pas ce service.

DON PÈDRE, surpris.

Comment?...

ROMERO.

J'expose ma tête peut-être, seigneur, mais je vais tout vous dire. C'est à moi que doña Inez avait confié ses enfants, ces malheureux enfants qui l'ont perdue. Ses bienfaits m'ont tiré de l'indigence; mon dévouement la tirera du péril, ou je succomberai. C'est dans ce dessein que je me suis aujourd'hui introduit dans cette prison comme guide de ces enfants, et ne prévoyant pas qu'on me ferait garder par un officier. Maintenant, noble seigneur, vous pouvez la sauver avec moi ou me perdre avec elle.

DON PÈDRE. Il serre vivement la main de Romero.

Tu es un brave et digne vieillard.

ROMERO.

Seigneur, voici doña Inez. Silence! (Inez entre accompagnée de gardes, et enchaînée.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, INEZ, GARDES, GEOLIERS.

DON PÈDRE.

Geôliers, gardes, retirez vous. (Les gardes se retirent.)

INEZ.

Mes enfants! mes enfants! (Ils se jettent dans ses bras.) Votre présence m'apporte bien de la joie, mais, hélas! elle m'annonce mon arrêt de mort sans doute; on me permet un moment de bonheur avant le supplice. Le supplice, ô ciel! Mourir sans avoir vu don Pèdre, sans lui avoir dit un dernier adieu! Il n'aura pu me protéger, je n'aurai pu le consoler. Mes enfants, embrassez-moi, vous n'embrasserez plus peut-être votre père, ni votre mère. — O don Pèdre, don Pèdre, ou êtes-vous?

DON PÈDRE. Il jette son manteau et découvre son visage.

Inez! mon Inez bien-aimée! le voici!

INEZ, se jetant dans ses bras.

Dieu sauveur!

ROMERO, tombant à genoux.

Quoi! c'était son altesse royale!

DON PÈDRE, pressant Inez sur son cœur et tendant la main à Romero.

O ma noble épouse! — Oui, brave homme, c'est moi-même à qui vous avez dévoilé votre dévouement, et, comme vous le disiez, l'infant don Pèdre n'oubliera pas ce service. Vous me seconderez pour sauver votre bienfaitrice.

ROMERO.

Ah! seigneur, mon sang, ma vie, tout est à vous.

LE PETIT GARÇON, à Romero.

Vous voyez que je ne suis pas Gil, mais don Pèdre.

DON PÈDRE.

Que vois-je, Inez? Dieu! des chaînes, d'infâmes chaînes sur tes mains adorées! Oh! laisse-moi briser ces fers... (Il brise violemment les chaînes.) Les misérables! Qu'ils sentiront un jour cruellement ma vengeance! Mais viens, viens maintenant, le temps presse.

LES DEUX ENFANTS.

Ma mère, oh! venez.

INEZ.

Prince, que voulez-vous?

DON PÈDRE.

Que tu me suives! Couvre-toi de ce manteau.

INEZ.

Oh! non: si nous étions surpris, j'exposerais vos jours...

DON PÈDRE.

Qu'importe, lorsqu'il s'agit des tiens!

INEZ.

O Dieu! déjà peut-être votre vie est menacée. Comment avez-vous pu vous introduire ici?

DON PÈDRE.

Écoute. J'étais au camp, près de la côte de Billegas; un messager secret m'avertit de tes périls, j'accours. Le haut tribunal était assemblé; en une séance il allait décider ta mort; un des juges, mon ami dévoué, suscite un incident

pour retarder la délibération. Le comte de Mayo, qui me sert aussi, me facilite secrètement l'entrée de cette prison. Le peuple est prêt à se soulever, les soldats murmurent. Fuyons, tout nous favorise. J'ai un château fort dans les Algarves, j'y soutiendrai, s'il le faut, une guerre contre le roi; mon absence permettra aux maures de débarquer.

INEZ.

Y pensez-vous, seigneur? La révolte, la guerre civile!

DON PÈDRE.

Tout pour te sauver!

INEZ.

Ah! plutôt mille fois mourir!

DON PÈDRE.

O Inez, n'es-tu pas mon épouse? n'est-ce pas mon premier devoir que de t'immoler tout, père, trône, patrie?... Eh bien, point de révolte, point de guerre! viens, mon Inez, je ne combattrai pas. Je ferai plus pour toi, je me cacherai. Oh ! laisse-toi fléchir, tu sais que je mourrai si tu meurs, ne fais pas deux orphelins de ces enfants auxquels tu dois ta vie puisqu'ils ne t'ont point demandé la leur.

LES ENFANTS.

Oh! venez! venez! Ma mère, ne pleurez plus !

INEZ.

Mes enfants, prince, cher prince, laissez-moi, je n'ai point de force dans le cœur. — Laissez-moi, de grâce.

ROMERO, à genoux.

Madame, au nom du ciel!... (En ce moment la porte du fond s'ouvre. Une foule de gardes et de geôliers entrent avec des torches. Le héraut de justice les précède. Les enfants effrayés se jettent dans les bras d'Inez et de don Pèdre.)

SCÈNE X

Les Précédents, LE ROI, LE HÉRAUT DE JUSTICE, GARDES, GEOLIERS.

LE HÉRAUT DE JUSTICE.

Notre seigneur le roi! (Étonnement et terreur.)

LE ROI, à don Pèdre.

Vous ici, prince!

DON PÈDRE.

Seigneur, c'est de ne m'y voir pas que vous auriez pu vous étonner.

LE ROI.

Avez-vous osé oublier le devoir?

DON PÈDRE.

Mon devoir! je ne l'oublie pas, il est de défendre mon épouse légitime menacée.

LE ROI.

Fils téméraire! sujet rebelle! Savez-vous que la loi du royaume punit du dernier supplice celui qui brave son père et son roi?

DON PÈDRE.

La loi du ciel défend de plus haut d'abandonner son épouse.

LE ROI.

Est-ce la rébellion que vous invoquez?

DON PÈDRE.

Non, mon père, non, seigneur; voici mon épée. (Il remet

son épée.) Sans elle, sans Inez, peut-être aurais-je écouté de séditieuses tentations et usé de ma gloire pour protéger mon amour. Mais maintenant je n'aspire qu'à partager son sort, quel qu'il soit. C'est à cet ange que vous persécutez que votre majesté doit l'innocence de son fils et le salut de son trône.

LE ROI.

Qu'entends-je, Inez?

INEZ.

Seigneur, il s'accuse, ne le croyez pas.

DON PÈDRE.

Laissez-moi tout dire, Inez. Oui, seigneur, j'avais pénétré dans cette prison pour en arracher ma femme, fuir avec elle, et la défendre avec l'épée contre votre majesté même... — C'était mon dessein, seigneur. La généreuse résistance d'Inez a tout changé.

LE ROI.

Tant de noblesse eût mérité un meilleur sort.

DON PÈDRE.

Oui, mon père, et c'est celle que vous refusez pour fille qui vous a conservé votre fils!

LE ROI.

Inez!.. Pourquoi faut-il qu'un crime d'état pèse sur sa tête?

DON PÈDRE.

Un crime! Si c'en est un, c'est moi qui suis coupable. Ah! vous ne savez pas, mon père, que de soins, que de séductions funestes j'ai dû employer pour lui faire partager mon amour! Et quand elle m'aima, que de larmes, que de vaines prières pour obtenir d'elle une secrète union! Ma mort seule... il fallut l'en menacer, pour qu'elle consentît

à mon bonheur. Si elle m'a épousé, ce n'était que pour sauver ma vie. Ah! sauvez-la à son tour, mon père! Punissez-moi, condamnez-moi, que votre majesté ordonne mon supplice. Tout le crime doit retomber sur moi qui ai entraîné cette noble Inez dans l'abîme.

LE ROI.

Mon fils!...

INEZ.

Ah! seigneur, ne l'écoutez pas. C'est moi qui ai été faible et coupable. Les jours de l'infant vous doivent être précieux pour vos sujets et contre vos ennemis. Moi, ma vie n'est rien, prenez-la, seigneur; qu'importe dans le royaume que je vive! Il faut un héritier au trône, seigneur; il faut un père à ces enfants qui bientôt n'auront plus de mère. (Elle se jette aux pieds du roi.) Seigneur, promettez-moi que don Pèdre vivra, qu'il vivra pour vous, pour votre peuple, hélas! et pour mes tristes enfants qui ne seront bientôt plus que les siens. (Les enfants embrassent le roi, il détourne la tête comme pour cacher des larmes d'attendrissement.)

LE PETIT GARÇON, au roi, montrant don Pèdre.

Il est mon père, et vous êtes mon père aussi! — N'est-il pas vrai que vous ne tuerez pas ma mère?

LE ROI.

Grand Dieu! je ne sais où je suis...

ROMERO, à genoux.

Seigneur, que votre majesté se souvienne de ce qu'elle m'a dit quand je me refusais au mariage de mes enfants.

LE ROI.

Mon fils! ma fille Inez!... Oui, don Pèdre, elle est à toi, elle est noble et grande comme une reine. Laissez-moi embrasser vos enfants, ils sont les miens. — Qu'on aver-

tisse la reine et les grands! Que le haut tribunal se sépare: qu'on sache qu'Inez est ma fille et que j'approuve son union avec l'infant.

DON PÈDRE, INEZ, LES ENFANTS, aux pieds du roi.

Ah! seigneur! O mon père!

DON PÈDRE, serrant Inez dans ses bras.

Qui eût espéré ce bonheur? Oh! quelles longues années de félicité devant nous, mon Inez! — Vous pâlissez, qu'avez-vous?

INEZ.

Je ne sais, prince, cette révolution soudaine peut-être... On ne passe pas, sans émotion, du désespoir à la joie...

DON PÈDRE.

Juste Dieu! vos yeux s'éteignent, votre sein se gonfle!

INEZ.

Ah! je brûle! un feu sourd et violent dévore mes entrailles! je brûle. O ciel! tous mes membres se roidissent... (Effroi général.)

DON PÈDRE.

Mon Inez! ma bien-aimée Inez! dis-moi, qu'as-tu?

INEZ.

Soutenez-moi dans vos bras, cher prince, je me sens défaillir... Donnez-moi mes enfants. (Elle tombe dans les bras du prince.)

LE ROI.

Mon malheureux fils!

DON PÈDRE.

O Dieu! va-t-elle mourir?... Qu'ai-je fait pour qu'un tel malheur renverse toute ma vie?

INEZ.

Oui, je me meurs... Ce breuvage cruel...

DON PÈDRE.

Le poison!

LE ROI.

Qu'entends-je?

DON PÈDRE.

Je reconnais tes ennemis implacables! Inez, tu seras vengée!

INEZ.

Oh non!... J'aurais vécu bien heureuse, mais je meurs satisfaite, car je meurs votre épouse et innocente devant mon roi.

DON PÈDRE.

Tu meurs donc!... Dis-moi, mon Inez adorée, il est donc vrai que tu meurs?...

INEZ.

Prince!... bien cher époux!... Hélas! mes enfants, embrassez-moi, consolez votre père...

LES ENFANTS.

Ma mère, oh! ne mourez pas, ma mère!

INEZ, au roi.

Seigneur, mon père, pardonnez-moi.

LE ROI.

O malheur! mon cher fils!

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, au roi.

Seigneur, les maures sont sous les murs de Lisbonne. Albaracin a profité de l'absence du prince pour combattre. L'armée, vaincue et découragée, attend votre présence.

LE ROI.

Grand Dieu! tous les malheurs à la fois!

INEZ.

C'est moi qui cause ce nouveau désastre. (A Don Pèdre.) Prince, sortez de votre abattement. Adieu. Allez combattre. Je meurs. (Elle expire.)

DON PÈDRE.

O douleur! (Il se réveille avec égarement.) Aux armes! à la mort! à la vengeance!

SECOND INTERMÈDE

On voit un champ de bataille sous les murs de Lisbonne. Combat. D'un côté, Albaracin et les maures; de l'autre, le roi, don Pèdre, et les portugais. Don Pèdre, entraîné par la chaleur de l'action, disparaît. Combat du roi et d'Albaracin. Le roi tombe. Les grands accourent et l'environnent. On entend en même temps des cris de triomphe.

UN OFFICIER.

Victoire! victoire! Les maures sont repoussés.

UN AUTRE.

Le roi est mort!

UN AUTRE.

Le salut de notre patrie nous coûte la perte de notre roi.

SOLDATS ET OFFICIERS.

Le roi Alphonse est mort! Vive le roi don Pèdre!

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le péristyle d'un palais.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, en habits de deuil, L'ALCADE D'ALPUÑAR, revêtu de la toge de corrégidor, GRANDS DE PORTUGAL, GARDES. L'alcade, maintenant corrégidor, et la reine sont sur le devant de la scène. Dans le fond, les grands paraissent s'entretenir avec inquiétude.

LA REINE, à voix basse.

Quoi! c'est vraiment aujourd'hui qu'il veut être couronné!

LE CORRÉGIDOR, de même.

Oui, madame.

LA REINE.

Le lendemain de la mort de son père! Voilà bien la preuve de sa folie.

LE CORRÉGIDOR.

Il l'exige, il l'ordonne, madame; et, par suite de cette démence, il veut que la cathédrale soit, pour son couronnement, tendue de draperies funèbres.

LA REINE.

Mais il comprend pourtant qu'il est roi?

LE CORRÉGIDOR.

Oui, madame; on a vu s'éclaircir un moment cette sombre mélancolie qui, depuis la perte encore si récente d'Inez (Ici la reine tressaille), égare l'esprit de don Pèdre et que n'avait même pu dissiper la mort inattendue du roi son père dans le combat contre les maures.

LA REINE, à part.

Puisse cette triste folie durer longtemps! Ma puissance durera avec elle. (Haut.) Eh bien, mon cher corrégidor, qu'a dit le roi don Pèdre?

LE CORRÉGIDOR.

Rompant ce silence farouche qu'il garde depuis que doña Inez...

LA REINE, bas au corrégidor.

Encore! Alcade d'Alpuñar, est-ce sans effort que votre mémoire revient sur cet événement?

LE CORRÉGIDOR, bas.

Puis-je me repentir de vous avoir servie, madame? (Haut)... Sa majesté a ordonné que tout fût prêt aujourd'hui pour son couronnement; puis, comme occupée de quelque dessein secret, elle a demandé si le tombeau de doña Inez n'était pas déjà placé dans la cathédrale.

LA REINE.

Vraiment! Quel peut être son projet? Mais je crois que voici le roi lui-même. (Les grands se rangent à gauche et à droite.)

SCÈNE II

Les Précédents, DON PÈDRE, précédé de ses gardes et vêtu de deuil; LES DEUX ENFANTS, également en deuil; PEUPLE, SUITE; ROMERO, GOMEZ, ALIX parmi le peuple.

UN OFFICIER DES GARDES.

Notre seigneur le roi! (Tous se découvrent. Don Pèdre s'avance, sombre, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée.)

LE CORRÉGIDOR, un genou en terre.

Seigneur, le peuple de Lisbonne attend avec impatience le couronnement de votre majesté.

DON PÈDRE.

Oui, cela est vrai. — C'est moi qui suis le roi, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR, troublé, à part.

Alcade d'Alpuñar! Juste ciel! saurait-il? .. (Haut.) Tout est prêt pour cette heureuse fête.

DON PÈDRE.

Ah!... Vous avez eu soin aussi de faire construire un échafaud devant la prison d'état?

LE CORRÉGIDOR.

Un échafaud! Votre majesté! j'ignorais... Et pour qui?

DON PÈDRE.

Pour vous, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR.

Dieu tout-puissant! moi! Je suis innocent! Grâce, seigneur! Votre miséricordieuse majesté!...

DON PÈDRE.

Silence! La peur vous fait perdre la mémoire. — Alcade d'Alpuñar, qui a remis le poison au geôlier?

LE CORRÉGIDOR, *aux pieds du roi.*

Au nom du ciel, au nom du Dieu clément par qui vous régnez, prenez pitié de moi, seigneur!

DON PÈDRE.

Pitié! tu demandes ce que tu n'as pas eu, misérable!

LE CORRÉGIDOR.

J'ai tout fait, seigneur, par ordre de la reine.

DON PÈDRE.

Je le sais, lâche! Qu'on l'entraîne et qu'il meure. Le jour de vengeance est venu.

(*Des gardes entraînent le corrégidor.*)

LA REINE.

Seigneur, vous ne croyez pas...

DON PÈDRE, *avec égarement.*

Qui me parle? C'est elle, ce me semble, cette femme qui a causé tout mon malheur. O Inez! Inez! ta meurtrière est devant mes yeux... — (*A la reine.*) N'est-il pas vrai, madame?

LA REINE.

Votre majesté...

DON PÈDRE.

Je vous présente les enfants que vous avez rendus orphelins.

LA REINE.

Seigneur, ces soupçons...

DON PÈDRE.

Madame, vous êtes veuve; moi aussi je suis veuf; mais

nous reverrons peut-être bientôt tous deux les êtres qui partageaient notre vie. Réjouissez-vous avec moi.

LA REINE, tremblante.

Oserez-vous?...

DON PÈDRE.

Si vous craignez que j'attente à une tête royale, fuyez, retournez en Castille, près de votre frère, ou demain je vous envoie dans la tombe, près de votre époux.

LA REINE.

Qu'entends-je! un exil!

DON PÈDRE, avec fureur.

Reine, femme, ôtez-vous de la portée de mes yeux et de mon épée!

LA REINE.

Eh bien! guerre à vous, roi insensé!

(Elle sort.)

DON PÈDRE.

O Inez! les cruels m'ont rendu cruel. O mon Inez! (Aux grands.) L'archevêque ne m'attend-il pas à la cathédrale?

ALIX, GOMEZ, LE PEUPLE.

Vive le roi! Hommage au roi don Pèdro!

ROMERO.

Vive à jamais notre roi don Pèdre!

DON PÈDRE.

Quelle est cette voix?... Elle a retenti en moi comme une voix fidèle. (Il se tourne vers Romero.) Ah! c'est toi, digne vieillard! Approche, je te reconnais. C'est le jour de récompenser autant que de punir; tu assisteras à la cérémonie de mon couronnement comme corrégidor de Lisbonne.

LES GRANDS, à part.

Corrégidor de Lisbonne, un simple paysan! Il est vraiment en délire!

ROMERO.

Ah! seigneur, je suis indigne...

DON PÈDRE.

Tu en es digne, puisque tu t'en dis indigne. (Aux grands.) Seigneurs, reconnaissez le nouveau corrégidor.

LE PEUPLE.

Vive notre roi bien-aimé don Pèdre! qu'il vive à jamais!

DON PÈDRE, à part.

Ah! peuple, si tu m'aimes, demande au ciel ma mort et non ma vie. (Il sort avec sa suite.)

SCÈNE III

Le théâtre représente l'intérieur d'un caveau sépulcral.

LE ROI, LE CHANCELIER,
LE CORRÉGIDOR, LES ENFANTS, SEIGNEURS,
GARDES, PRÊTRES, ETC.

UN SEIGNEUR.

Quoi! c'est devant ce tombeau que votre majesté place son trône?

DON PÈDRE.

Oui, c'est ici. Seigneurs, c'est ici que je veux être couronné. (Étonnement.)

LE CHANCELIER.

Hommage, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur!

TOUS, s'agenouillant.

Hommage!

LE CHANCELIER.

Fidélité, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur!

TOUS.

Fidélité!

LE CHANCELIER.

Que le ciel répande les bénédictions sur son règne et les félicités sur sa vie!

DON PÈDRE, comme réveillé par ces paroles.

Mon règne! ma vie!.. félicités!..

LE CHANCELIER, au roi.

Seigneur, au milieu de l'ivresse qu'inspire cette auguste et heureuse cérémonie, que votre majesté daigne un moment s'arracher à la douleur dont l'accable la mort glorieuse du roi son auguste père.

DON PÈDRE. Il se lève de son trône.

Oui, il est mort, mon père! Mon veuvage m'avait fait oublier que je suis orphelin. Mon père est mort!.. O Dieu! elle aussi est morte! elle, mon Inez, celle qui était tout pour moi!

LE CHANCELIER.

Roi de Portugal, suspendez votre douleur. Voici l'instant solennel; la couronne va être placée sur votre front sacré.

DON PÈDRE.

Oui, il faut que vous me couronniez. Mais attendez donc,

seigneur chancelier, il faut en même temps couronner votre reine.

TOUS.

Notre reine?

DON PÈDRE.

Eh oui, seigneurs! — Dites, n'est-elle pas couchée, là, dans ce caveau funèbre? — Oui, ce cercueil est sa couche royale. Allons! qu'on aille la chercher, elle attend. — C'est votre reine. Plusieurs d'entre vous, seigneurs, l'ont persécutée; mais, soyez tranquilles, elle ne s'éveillera pas pour vous nommer à son vengeur. (On apporte sous un drap noir le cercueil qui contient les restes d'Inez.) La voilà! — Qui la reconnaîtra? Hélas! (Il jette son manteau royal sur le cercueil.) les tigres ne m'ont laissé d'elle que cela. Et ce manteau royal ne peut me cacher le linceul.

LE CHANCELIER.

Seigneur, voici la couronne et l'épée.

DON PÈDRE.

La couronne, l'épée, c'est tout ce que j'attends. (Il prend la couronne et la pose sur le cercueil.) O Inez, reçois la couronne, je vais prendre l'épée; partage mes honneurs sur la terre, je vais partager les tiens dans le ciel. (Il prend l'épée, embrasse ses enfants et lève le bras pour se frapper.)

LES ENFANTS.

O mon père!

TOUS.

Grand Dieu! (En ce moment une lumière miraculeuse remplit la scène; une musique douce et lointaine se fait entendre. L'ombre d'Inez apparaît radieuse et environnée d'anges au-dessus du tombeau.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, L'OMBRE D'INEZ.

TOUS.

Quel prodige! (Ils tombent prosternés.)

L'OMBRE.

Arrêtez, don Pèdre! Un crime allait nous séparer pour jamais. Si vous voulez que l'éternité nous unisse, vivez pour vos enfants, vivez pour votre peuple. La vie est courte, et bien des hommes qui vivent ont besoin de vous sur la terre. Il m'a été permis, cher époux, de venir du séjour des âmes pour vous dire ceci de la part du Seigneur : « Vivez et souffrez, le bonheur des peuples a quelquefois besoin du malheur des rois. »

DON PÈDRE.

C'est bien vous, ô mon Inez! je vous revois, je vous obéirai; mais, ange du ciel, daignez rester près de moi, ne m'échappez pas.

LES ENFANTS, tendant les bras.

Restez, restez, ma mère, nous sommes heureux!

L'OMBRE.

O mes enfants! ô mon époux bien-aimé! il faut que je vous quitte, mais vous me reverrez toute l'éternité. Vivez! adieu! (L'ombre s'évanouit.)

DON PÈDRE.

O Dieu! quel est donc le devoir des rois, puisqu'il me faut lui sacrifier jusqu'au bonheur de mourir?

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

CRITIQUE

LALLA-ROUKH

POËME DE THOMAS MOORE

La doctrine de l'athée, si elle ne peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination ; toutes les religions, au contraire, sont essentiellement poétiques. Seulement, sous ce rapport comme sous tous les autres, le christianisme l'emporte de beaucoup sur les divers cultes de la terre, et nous sommes loin d'établir le moindre parallèle entre la religion éternelle et les idolâtries éphémères qui passent tour à tour sur la face du monde; nous parlons généralement. On peut remarquer aussi que le caractère de la poésie varie chez les peuples avec le génie des religions, comme le génie des religions humaines change avec les climats. Odin a créé des scaldes, Jupiter inspirait Homère; on trouve la trace d'une croyance dans les stances voluptueuses d'Horace et d'Anacréon de même que dans les maximes cadencées d'Hafiz et de Saadi; et le caraïbe qui danse autour de sa sanglante idole lui adresse un hymne barbare, comme la vierge indienne élève un cantique d'amour vers son charmant Camadeva.

C'est surtout dans l'orient que cette influence du climat sur la religion et de la religion sur la poésie se fait sentir. Voilà, si nous ne nous trompons, ce qui donne à la litté-

rature orientale cette couleur originale que les occidentaux ont si souvent tenté vainement d'imiter. De nos jours, un homme qui a traduit Anacréon et composé des ballades irlandaises, non content de ce double triomphe *classique* et *romantique*, semble encore avoir voulu prendre rang parmi les poëtes orientaux. Nous ne sommes pas assez versés dans l'étude des auteurs arabes, persans et indiens, pour décider si l'ouvrage de M. Thomas Moore peut être comparé aux leurs; mais nous pensons que *Lalla-Roukh*, malgré de nombreux défauts, renferme assez de beautés pour assurer à cet écrivain une place distinguée dans les lettres européennes.

La fable de *Lalla-Roukh* est d'une simplicité bien orientale. Lalla-Roukh, fille d'Aurengzeb, fiancée au roi de Bucharie, vers lequel on la conduit, devient amoureuse, en route, d'un certain Feramorz, poëte envoyé par son futur époux pour charmer les ennuis du voyage, et qui se trouve à la fin être le jeune roi lui-même. Les poëmes de Feramorz, comme les contes de Scheherazade dans *les Mille et une Nuits*, constituent réellement le fond de l'ouvrage; ses propres aventures ne servent que de cadre aux différents tableaux qu'il met tour à tour sous les yeux de la princesse. *Lalla-Roukh* n'est donc qu'une série d'épisodes, rattachés à un fil commun sans être liés à une action principale. Il faut avouer que, si les poëmes de Feramorz offraient moins d'intérêt, la contexture de cet ouvrage ne donnerait pas une haute idée du génie inventif de Thomas Moore. Cependant une grande fraîcheur d'imagination et une science profonde des passions ont mérité à cet auteur un succès contre lequel nous aurons garde de protester, admirateurs que nous sommes nous-mêmes de ces précieuses qualités.

Des cinq histoires que raconte Feramorz, si celle de la *Péri* est la plus ingénieuse, celle des *Guèbres* et du *Prophète voilé* sont les plus intéressantes. Le livre étant entre les mains de tout le monde, nous nous dispenserons

d'analyser ces beaux poëmes. Nous croyons toutefois que l'on ne sera pas fâché de trouver ici, sur le mystérieux imposteur de Khorassan, quelques détails que l'histoire n'a point encore recueillis, et qu'il n'aurait peut-être pas été inutile de rappeler en quelques mots dans l'ouvrage même. Ils auraient pu éclaircir certains passages obscurs, et dissiper le vague que répand sur le récit de Feramorz l'ignorance où l'on est assez généralement de cette partie curieuse de l'histoire d'Asie.

L'homme qui se fit si longtemps passer pour dieu dans la province de Khorassan avait d'abord été greffier de la chancellerie d'Abou Moslem, gouverneur de Khorassan sous le calife Almanzor ; d'après l'auteur du *Lobbtarikh*, il se nommait Hakem ben Hassem. Sous le règne du calife Mahadi, troisième Abbasside (vers l'an 160 de l'hégire), il se fit soldat, puis devint capitaine et chef de secte. La cicatrice d'un fer de flèche ayant rendu son visage hideux, il prit un voile et fut surnommé Burcâi (voilé). Ses adorateurs étaient convaincus que ce voile ne servait qu'à leur cacher la splendeur foudroyante de son visage. Khoudemir, qui s'accorde avec ben Schahnah pour le nommer Hakem ben Atha, lui donne le titre de Mocannâ (*masqué*, en arabe), et prétend qu'il portait un masque d'or. Observons, en passant, que Thomas Moore, en adoptant, pour son prophète, cette dénomination de Mocannâ, a changé le masque d'or en un voile d'argent. Nous trouvons dans Abou Giafar Al Thabari, un exposé de sa doctrine que nous ne rapporterons pas, parce qu'elle se trouve développée dans l'ouvrage de Moore.

Cependant, la rébellion de cet imposteur devenant de plus en plus inquiétante, Mahadi envoya à sa rencontre l'émir Abusâid qui défit le prophète voilé, le chassa de Mérou et le força à se renfermer dans Nekhscheb, où il était né et où il devait mourir. L'imposteur, assiégé, ranima le courage de son armée fanatique par des miracles qui semblent encore incroyables; il faisait sortir, toutes

les nuits, du fond d'un puits, un globe lumineux qui, suivant Khoudemir, jetait sa clarté à plusieurs milles à la ronde; ce qui le fit surnommer Sazendeh Mah, le faiseur de lune. Enfin, réduit au désespoir, il empoisonna le reste de ses séides dans un banquet, et, afin qu'on le crût remonté au ciel, il s'engloutit lui-même dans une cuve remplie de matières corrosives. Ben Schahnah assure que ses cheveux surnagèrent et ne furent pas consumés. Il ajoute qu'une de ses femmes, qui s'était cachée pour se dérober au poison, survécut à cette destruction générale et ouvrit les portes de Nekhscheb à Abusâid. On a pu voir que Thomas Moore a tiré un grand parti de cette dernière circonstance qu'il paraît avoir connue. Le prophète masqué, que d'ignorants chroniqueurs ont confondu avec le Vieux de la Montagne, avait choisi pour ses drapeaux la couleur blanche, en haine des Abbassides dont l'étendard était noir; au reste, cette secte subsista longtemps après lui, et, par un capricieux hasard, il y eut, parmi les turcomans, une distinction de *Blancs* et de *Noirs,* à la même époque où les *Bianchi* et les *Néri* divisaient l'Italie en deux grandes factions.

Le style est, dans *Lalla-Roukh,* ce qui prête le plus à l'éloge et à la critique. On y peut blâmer, avec raison, l'abus des métaphores, le vague de l'expression et la profusion des formules interrogatives et exclamatives. D'un autre côté, ces défauts sont bien rachetés par la variété des figures, l'éclat du coloris, la grâce ou l'énergie des peintures, et cette vérité de teinte locale qui répand sur les imperfections mêmes une sorte de charme magique.

Le morceau suivant, qui termine le *Prophète voilé,* donnera une idée de la manière de Moore. Après la mort de Mocannâ, la triste et coupable Zélica, demeurée seule dans Nekhscheb, se couvre du voile d'argent et tombe sous les coups de son Azim, qui l'avait prise pour le faux prophète. Elle appuie son front sur le bras tremblant d'Azim et lit avec joie dans les yeux du jeune homme une douleur bien

au-dessus des souffrances de sa blessure. Il est difficile de rien lire de plus touchant que ses dernières paroles :

« — Je ne pensais pas, murmure-t-elle d'une voix éteinte, je n'espérais pas qu'il te serait réservé de me donner la mort ; mais tu ne voudrais point me priver du bonheur de l'avoir reçue de ta main, si tu savais combien j'ai prié le ciel de me faire mourir ainsi. En me cachant sous ce voile abhorré, je croyais ne tomber que sous le fer de tes soldats. Mon Azim, la blessure que tu m'as faite m'est bien plus douce. Oh ! je ne changerais pas, crois-moi, cette triste, mais tendre caresse, cette mort entre tes bras, pour tout le bonheur de la vie. L'avenir, sombre et terrible pour mon âme égarée, s'éclaircit devant moi. Tes regards d'amour brillent sur ma tête coupable comme la première aurore de la miséricorde éternelle, et, si ta bouche daigne dire que je suis pardonnée, les anges répéteront ces consolantes paroles. Reste dans la vie, ô mon Azim, nom adoré! songe céleste! je puis donc, une fois encore, t'appeler mon Azim, — vis, si tu m'as jamais aimée. S'il doit t'être doux un jour de me retrouver dans le ciel, reste sur la terre pour implorer ma grâce, pour fléchir le genou, matin et soir, devant ce Dieu que ne supplie jamais vainement un cœur pur comme le tien. Qu'il jette un regard de pitié sur l'âme de Zélica, et qu'il daigne nous unir dans l'éternité. Retourne, Azim, vers ces bords fortunés où nos cœurs se sont ouverts à l'amour; le zéphir, en t'apportant le parfum des fleurs que nous aimions, te rappellera les jours de notre innocence. Tu pourras m'aimer encore comme tu m'aimais alors. Pareilles à la rosée que les chastes rayons de l'aube font monter en encens vers le ciel, tes prières, brûlantes comme nos premières amours, s'élèveront vers le trône d'Alla. Et si enfin... — Je me sens défaillante... — si enfin tu es exaucé, si, du séjour des félicités, les âmes pardonnées peuvent descendre ici-bas raconter leur triomphe à ceux qu'elles ont aimés, alors je t'apparaîtrai... Je me meurs. Adieu. —

« Des années s'écoulèrent. Peu de témoins restaient de ce jour de deuil, où chacun avait pleuré sur la mort de la jeune fille et le désespoir du héros. — Auprès d'un mausolée modeste, élevé non loin des claires ondes de l'Amou, un homme, qui avait blanchi sur cette tombe isolée, priant les nuits et les jours, s'agenouilla, pour la dernière fois, sur la pierre glacée. Entouré des ombres de la mort, un éclair de joie rayonnait dans ses yeux, comme cette dernière lueur qui dore les bornes de l'horizon quand déjà la nuit a jeté son voile ténébreux sur tout ce qui nous environne. L'âme de ce solitaire avait eu une vision pendant son sommeil. Celle pour qui il avait pleuré et prié durant tant d'années lui était apparue,

radieuse du sourire des anges. Le vieillard rendit grâces à la clémence éternelle et mourut. — C'était Azim. »

Ce passage est d'une véritable beauté. La fiction charmante de la *Péri* présente un morceau du même genre, que nous croyons devoir encore citer. Un jeune homme, attaqué de la peste, va mourir, abandonné de tous. Sa jeune fiancée, brillante de santé, accourt vers lui ; pour la première fois elle veut embrasser son amant qui la repousse.

« — Ah ! permets seulement à ta fiancée de respirer l'air que tu respires ; qu'il lui donne la mort, il sera doux pour elle. Oui, que tes lèvres recueillent mes larmes! Ah ! si mon sang pouvait être le baume qui donne la vie ! tu sais bien que je le répandrais tout entier pour calmer un instant tes douleurs. Dis-moi, pourquoi détournes-tu les yeux? Ne suis-je pas à toi, ta bien-aimée, ta fiancée? Ma place, dans la vie et dans la mort, n'est-elle pas à ton côté? Moi, qui n'ai voulu d'autre guide que toi dans ce monde de ténèbres, comment supporterais-je la solitude et la nuit où je serais plongée quand tu ne seras plus? Puis-je vivre, et te laisser partir seul, toi qui es ma vie même ? Non, tu ne le crois pas ; la feuille se flétrit quand la tige meurt. Mon bien-aimé, regarde-moi, je brûle et je meurs près de toi. Attache tes lèvres aux miennes, et partage le dernier souffle pur qu'elles exhalent encore. —

« Elle s'affaiblit, elle succombe; les funestes soupirs du jeune amant ternissent la lumière virginale de ses yeux. — Elle s'éteint comme une lampe dans la vapeur humide d'un tombeau. »

Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point est fondée la comparaison que l'on a voulu établir entre Thomas Moore et Walter Scott, que nous croyons bien supérieur au poëte irlandais. Si la poésie de Thomas Moore choque le goût de quelques champions du *classique*, elle échappera du moins par ses formes vagues à leur critique ; semblable à ces hôtes fantastiques de l'Élysée payen, qui frappaient la vue, mais se dérobaient à la main qui voulait les saisir.

SAÜL

TRAGÉDIE D'ALEXANDRE SOUMET

LETTRE AU RÉDACTEUR DU *MONITEUR*

Dans un moment où l'attention publique est si vivement excitée par le triomphe éclatant de M. Alexandre Soumet, me permettrez-vous de vous entretenir de celle de ses deux belles tragédies qui a été le plus diversement jugée, de cette pièce de *Saül* sur laquelle vous avez publié un article plein de sagesse et de mesure. Cette lettre sera principalement consacrée à relever une erreur grave et étrange dans laquelle sont tombés, ce me semble, presque tous les critiques qui ont rendu compte de ce grand ouvrage; erreur que vous avez déjà signalée en partie, et que je vais essayer de combattre entièrement. Je garderai ici le silence sur toutes les attaques malveillantes qu'ont prodiguées à M. Soumet les grands et petits journaux d'une faction qui est anti-poétique parce qu'elle est anti-religieuse et anti-sociale. C'est aux hommes de bonne foi et de conscience que je m'adresse avec conscience et bonne foi, sans consulter d'autre intérêt que celui des lettres et de la vérité, et bien moins dans l'intention d'éclairer que dans l'espérance d'être éclairé.

Frappé de la nouveauté et de la grandeur de ce drame de *Saül,* j'en ai longtemps médité, autant qu'il est en moi, toutes les parties, et j'avoue que je ne puis me ranger de l'avis de critiques qui, tout en admirant la pureté constamment irréprochable du style de M. Soumet, ont trouvé que la conception et la conduite de son ouvrage en étaient le côté faible. Certes, nul n'est plus disposé que moi à rendre justice à la poésie de *Saül,* à ce style qui s'empreint de toutes les nuances de la pensée comme de toutes les couleurs de la bible; qui se plie aux blasphèmes infernaux de la Pythonisse et de Saül, comme aux angéliques prières de David et de Michol; en un mot, qui semble magique parce qu'il est vrai. Mais je ne crains pas d'avancer que c'est surtout par la conception et la conduite que le drame de M. Alexandre Soumet me semble digne d'être hautement et profondément étudié.

Et d'abord c'est à mon sens une nécessité de toute production de l'esprit humain, depuis la chanson jusqu'à l'épopée, que de reposer sur une idée mère primitive, unique, comme un édifice sur sa base. Que si l'ouvrage est destiné à raconter un fait, il faut, pour qu'il y ait unité dans la composition, que le développement de la pensée fondamentale s'appuie dans toutes ses parties sur le développement du fait. Je n'ai point la prétention de donner ceci comme règle, c'est simplement le résultat d'une étude sévère de tout ce qu'il y a de vraiment beau dans les œuvres de l'espèce humaine. Je sais que bien des ouvrages, admirés sur parole, ne résistent pas à l'application de cette loi intime que découvrent et que suivent naturellement tous les vrais génies; mais cela ne prouve rien, sinon qu'il ne faut pas admirer sur parole, même (si l'on peut s'exprimer ainsi) sur la parole des siècles.

C'est en soumettant cette belle tragédie de *Saül* à cette épreuve que j'ai vu quelle haute idée en avait dominé la conception, que j'ai admiré la hardiesse du poëte créateur, qui a su transporter sur notre étroite scène toute l'im-

mense épopée de Milton. L'idée première de ce drame n'est, en effet, autre chose que ce qu'il y a de plus vaste dans la création, la lutte perpétuelle du bien et du mal, de Dieu et de Satan. Et remarquez avec quel art la balance dramatique est rétablie dans ce combat entre l'être qui peut tout pour le bien et l'être qui ne peut rien que pour le mal. Voyez là la toute-puissance de l'un représentée par ce qu'il y a de plus faible parmi les hommes, un vieillard et un enfant; tandis que la faiblesse infernale de l'autre a pour agent tout ce qu'il y a de puissant sur la terre, un monarque conquérant, une magicienne qui fait pâlir les astres et réveille les morts. Observez encore les deux personnages de Jonathas et de Michol, unis par leur naissance à Saül, à David par leur vertu, placés comme un lien entre les deux principes opposés, et secondant, souvent à leur insu, l'esprit du mal de tout le pouvoir de leur caractère presque angélique. J'ignore si toutes ces combinaisons dramatiques sont le résultat de longues méditations ou l'effet d'une inspiration soudaine; mais il me paraît difficile de pousser plus loin le talent, et je ne comprends pas comment on a pu critiquer une création aussi vaste, une conception aussi éminemment originale.

Maintenant, si j'ai prouvé que l'invention de cette tragédie est aussi grande qu'elle est neuve, il me sera aisé de répondre aux attaques dont la marche de l'action a été l'objet.

C'est après avoir effrayé nos imaginations des imprécations de la Pythonisse et des erreurs de tout un peuple, que le poëte fait apparaître à nos yeux un prêtre aveugle et un enfant inconnu, comme les sauveurs d'une nation punie et d'un roi réprouvé. Le prêtre rassure Israël contre l'enfer; l'enfant le défend contre le géant philistin. Tout jusqu'ici est plein de Saül; cependant il n'a pas encore paru. Nous le voyons au second acte, et l'épouvante entre sur la scène avec ses fureurs; c'est la seconde victoire de David. Il délivre le roi du démon; et Saül (ce qui est tout

à fait dans les mœurs hébraïques) lui promet sa fille pour prix de deux si grands services, et d'un autre plus grand encore dont le mystère jette l'inquiétude dans l'âme du spectateur.

Au troisième acte, l'action se noue d'une manière terrible et pathétique. Saül cherche quel est le roi caché à qui Samuel a donné sa couronne. Il n'a pu l'apprendre de David, cet élu du ciel qui l'avait presque ramené à Dieu; il l'apprend de la Pythonisse, l'agent de l'enfer auquel il allait échapper. Ce rival redoutable et mystérieux, c'est David! Il y a au théâtre peu de scènes aussi belles que celle où le malheureux roi se débat sous le poids de cette révélation qui renverse tout ce qu'il espérait. Il frémit, il doute des paroles de la Pythonisse, il veut interroger lui-même l'ombre de Samuel. Ce vœu impie n'est que trop écouté, et l'on frissonne quand on le voit se précipiter avec elle dans le tombeau du prophète.

Cependant l'union de David et de Michol s'est préparée, et à cette scène terrible succèdent les douces et saintes cérémonies; on n'attend plus que Saül, les deux jeunes époux le demandent. C'est en ce moment que s'ouvre, au bruit du tonnerre, la porte du tombeau formidable, et que le sacrilége Saül est jeté par la Pythonisse au milieu de la fête. La royauté de David lui a été confirmée, il la dévoile; et, après le développement de ces belles et neuves situations, les apprêts du mariage s'interrompent par ceux d'un supplice.

Mais Achimélech, le prêtre, en y marchant, a dit à Saül que David ne pouvait mourir. Tandis que le réprouvé endurci résistait aux prières de ses enfants qui voulaient le fléchir pour ses victimes et pour lui-même, la main de Dieu se manifestait sur ses protégés; les philistins avaient attaqué les hébreux, et, au milieu du désordre, David et Achimélech avaient été délivrés.

Tout marche jusqu'ici, ce me semble, avec grandeur et simplicité, aucun élément hétérogène n'a été introduit dans

l'action. Seulement les moyens sont imposants, en même temps que naturels, parce que Dieu s'y mêle.

Le cinquième acte s'ouvre par une scène de l'Écriture, bien belle et bien touchante. Pendant que Saül combat, Jonathas et David, qui se sont reconnus dans la mêlée, échangent fraternellement leurs armes. Le dénouement, qui est terrible, ne pouvait être mieux amené; l'aveugle Saül, trompé par l'armure, frappe son fils croyant frapper David, et vient abdiquer et mourir devant son vainqueur, après avoir vu expirer le généreux Jonathas, qui n'avait donné ses armes à David qu'afin de lui donner son sceptre. Ainsi, le châtiment de l'impie couronne cette majestueuse composition dont chaque acte renferme un des tableaux de l'action, loi trop souvent méconnue ou violée sur notre scène, même par les grands maîtres.

J'ignore, si, dans cette analyse beaucoup trop restreinte, je suis parvenu à faire ressortir le haut talent dramatique que décèle le plan de *Saül*. Bien des choses m'ont sans doute échappé, j'aime mieux que ce soient les imperfections que les beautés; si je me suis trompé, j'aime mieux m'être trompé dans la louange que dans le blâme.

LES VÊPRES SICILIENNES

TRAGÉDIE DE M. CASIMIR DELAVIGNE

LOUIS IX

TRAGÉDIE DE M. ANCELOT

C'est une chose étrange, et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre comme il assiége les tribunes des chambres. La scène littéraire a acquis presque autant d'importance que la scène politique. Le public, aveugle ou malin, prête aux paroles des acteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent; il semble ne voir dans nos comédiens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX*, non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur, mais son *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle saint Louis, et le marchand électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent *les Vêpres siciliennes*, non parce que cette tragédie renferme des beautés, mais en raison des mouvements d'éloquence qu'elle peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches; les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs, car on sait que durant les beaux jours de 93 toutes

les cloches étaient changées en gros sous. Quoi qu'il en soit, c'est à cette déplorable manie de tout soumettre au niveau des *niveleurs* qu'est due la décadence des lettres; on ne s'informe plus aujourd'hui si un poëte est de la bonne école, mais s'il est du bon parti; et les plébéiens de la nouvelle Athènes sont encore tout prêts à bannir Aristide parce qu'il s'appelle le Juste.

Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et pour M. C. Delavigne a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes à l'égard de ces deux auteurs. Cependant nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement, qui place *Louis IX* au-dessous des *Vêpres siciliennes,* nous semble juste. Ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire reviendront sans doute sur leur décision, après avoir lu les deux tragédies. Dans cette affaire, les indépendants ont mieux vu qu'eux; ce qui rappelle cet âne de l'Écriture qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que celle de son maître.

S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes et aux menaces de quelques furieux; dans le second, on provoque la défiance des honnêtes gens. Pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts; car nous sentons que, plaidant momentanément la même cause que le parti menteur par excellence, nous avons besoin, comme dit Bossuet, « de preuves magnifiques, et plus claires que le soleil ».

Nous épargnerons au lecteur une nouvelle analyse des deux tragédies que nous allons comparer; elles ont été assez disséquées par les journaux quotidiens pour que la contexture en soit connue de tout le monde. Nous saisirons seulement les points de rapprochement qui nous serviront

à établir notre parallèle. Les deux actions se passent à des époques à peu près pareilles; une conspiration fait le sujet de l'une et de l'autre pièce; dans *les Vêpres,* elle est dirigée par Jean de Procida, noble sicilien, contre le gouvernement de Charles d'Anjou, frère de saint Louis; dans *Louis IX,* elle éclate par hasard. L'amour de la liberté, l'oppression de la Sicile, la tyrannie des Français, voilà les motifs de Procida; la fidélité à la foi jurée, les périls des chrétiens, le despotisme du soudan, tels sont les mobiles de Nouradin; tous deux parviennent à leur but : l'un massacre les français, l'autre détrône le soudan. Mais, si les sujets de ces tragédies ont quelques points de ressemblance, la différence des lieux et des caractères rend cette ressemblance imperceptible. Le farouche Procida est aussi loin du loyal Nouradin, que le généreux Montfort de l'inflexible Almodan. Les caractères de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus dramatiques que ceux de M. Ancelot, et il a su les opposer et les enchâsser d'une manière bien plus théâtrale.

Le vice radical de sa pièce est, selon nous, d'y avoir introduit l'amour. La passion, dont le développement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place. Il a pu fournir à M. Delavigne quelques inspirations heureuses; mais, s'il n'a pas nui au rôle de Procida, il a rendu presque nulle la peinture de l'amitié entre Lorédan et Montfort, et c'est précisément à cette amitié, tracée avec énergie et sensibilité, que M. Casimir Delavigne aurait pu devoir une belle tragédie. Dans la pièce telle qu'elle est, l'amitié de Lorédan pour Montfort, froissée par son amour pour Amélie et son obéissance envers son père, ne peut résister tant qu'elle n'a pour défense que le souvenir de la fraternité d'armes; aussi n'éclate-t-elle réellement que dans deux scènes fort belles et fort courtes; dans tout le reste de la tragédie, elle est plutôt racontée que peinte. Si, au

contraire, Lorédan et Montfort eussent été liés par de grands services mutuels, sans amour et sans jalousie; si l'ardent attachement de Procida pour son pays et l'inflexible fidélité de Montfort pour son roi eussent montré, dans le succès ou l'avortement de la conspiration, l'inévitable mort de l'un d'eux, croit-on que Lorédan, indécis entre le devoir et la reconnaissance, la patrie et l'honneur, contraint de trahir son père ou d'immoler son ami, épouvanté des périls qui les menacent, ne pouvant sauver l'un sans perdre l'autre et voulant les sauver tous deux, croit-on que Lorédan, dans cette situation terrible, n'aurait pas créé une péripétie vraie, saisissante et théâtrale, sans laquelle on peut faire de belles scènes, mais non une belle tragédie? Nous aurions eu, il est vrai, Amélie et quelques jolis vers de moins; mais Montfort aurait gagné en dignité, Lorédan en chaleur, et Procida n'aurait rien perdu, parce que nous ne croyons pas qu'il ait rien à gagner.

Ce caractère de Procida est, en effet, singulièrement bien tracé; on doit savoir gré à M. Casimir Delavigne d'une conception haute et sévère qui efface bien des défauts. Procida, sombre, ardent sans imprudence, fanatique sans enthousiasme, intrépide sans témérité, nous offre, à quelques taches près, le vrai conspirateur. La nature, l'amour, la reconnaissance sont à peine pour lui des sentiments; il n'a qu'une passion, la liberté; tout le reste n'est qu'accessoire. Il salue les murs de sa patrie, et son premier mot le révèle tout entier :

Vous serez affranchis du joug de l'étranger.

Son fils se plaint de Montfort :

— Il me traite en coupable...
— Il te traite en esclave.

Procida, trop farouche pour attirer la sympathie, nous frappe sans nous émouvoir; le malheur est que Montfort

ne s'adresse pas toujours à la partie du cœur dont Procida ne s'empare point. Si les deux rôles étaient de la même force, chacun dans leur genre, l'action ne languirait jamais ; s'il n'y avait pas d'amour, elle serait rapide et entraînante.

La tragédie de M. Casimir Delavigne est quelquefois froide; mais celle de M. Ancelot est souvent ennuyeuse :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

L'uniformité est, en effet, le défaut capital de *Louis IX*. Nous ne prétendons pas cependant que saint Louis ne puisse être mis sur la scène; un roi chevalier plaira toujours à des yeux français, et l'histoire nous montre quelquefois le caractère du pieux monarque aussi dramatique que celui de Henri IV ou de François Ier; le tout est de le mettre en situation. Saint Louis, héros à la Massoure, ne fut plus qu'un saint à Memphis, et au théâtre un saint est moins qu'un héros. Ces âmes célestes sont trop monotones pour nous; nous voulons voir partout des passions, parce que nous en avons. Mais cette uniformité dans le caractère de saint Louis n'est pas la seule qui répande un froid glacial sur la pièce de M. Ancelot; Joinville ressemble à son maître, Philippe ressemble à Nouradin, Châtillon ressemble à Raymond, et Almodan ne ressemble à rien. Ce dernier personnage, où la bassesse, la tyrannie, l'orgueil et la cruauté se trouvent réunis sans aucun mélange de grandeur, ne peut inspirer que le mépris, pour ne pas dire le dégoût ; et nous sommes surpris qu'on l'ait toléré sur la scène. La rébellion de Nouradin est fort indifférente au spectateur; il méprise Almodan contre qui l'on combat, et s'intéresse fort peu à Louis IX qui s'intéresse si peu à lui-même. En voilà certes bien assez pour justifier nos critiques; toutefois, la pièce a réussi, et en voilà beaucoup pour les démentir. Il est vrai que l'on a attribué au style la majeure partie de ce succès, et l'on

a prétendu que, sous ce rapport surtout, *Louis IX* l'emportait de beaucoup sur *les Vêpres siciliennes.*

Nous remarquerons d'abord que le style des deux auteurs manque en général de concision et de chaleur. Cependant ce reproche est moins mérité par M. Delavigne. *Les Vêpres siciliennes,* et surtout le rôle de Procida, renferment des passages écrits avec feu, des détails enlevés avec rapidité et des pensées exprimées avec énergie. M. Ancelot n'a eu ces qualités qu'une seule fois, dans une scène du quatrième acte. Sa versification a de l'harmonie, celle de M. Delavigne a de la noblesse ; il est fâcheux que l'harmonie du premier dégénère quelquefois en diffusion, et la noblesse du second en sécheresse. Enfin, si le style, dans *Louis IX,* a toujours de la clarté, dans *les Vêpres,* il a souvent de l'éclat. Nous ne connaissons dans *Louis IX* rien de comparable aux vers où Procida raconte à son fils et à la princesse la mort de Conradin de Souabe, lâchement sacrifié par Charles, comte d'Anjou.

Le hasard a voulu que le cinquième acte des deux tragédies commençât par un monologue placé dans la bouche des princesses (Marguerite et Amélie), qui, toutes deux assez insignifiantes par elles-mêmes, se trouvent dans une situation à peu près pareille de terreur et d'incertitude ; les deux conspirations viennent d'éclater, Marguerite craint pour son fils et son époux, Amélie tremble pour son amant.

Chez la Marguerite de M. Ancelot, au milieu du luxe de points d'exclamation et d'interrogation, d'apostrophes à Dieu, puis « au cher enfant », puis encore à Dieu, puis enfin à la France, il est difficile de trouver le langage d'une terreur vraie et maternelle. De ce que la douleur éclate en sons entrecoupés, on ne doit pas conclure qu'elle s'exprime en vers hachés et décousus. Le désordre des sentiments n'entraîne pas le vagabondage des idées ; et cette remarque, que M. Ancelot nous donne ici l'occasion de développer, nous a été déjà inspirée depuis longtemps par la plupart

des auteurs dramatiques du siècle, qui prennent l'extravagance du discours pour le délire des passions.

M. Casimir Delavigne a su mieux rendre l'anxiété d'Amélie épouvantée. Son monologue a sur celui de Marguerite un grand avantage, c'est d'être plus court. Depuis que nous avons lu, dans Théophile, les soliloques de Pyrame et de Thisbé, les longs monologues produisent sur nous l'effet que les longs ouvrages faisaient à Jean La Fontaine. Ensuite, M. Casimir Delavigne a mis au moins quelque suite dans les idées d'Amélie. Seule, cherchant Montfort, entendant les cloches fatales, ce qu'elle dit, il est naturel qu'elle le sente ; les quatre derniers vers seulement nous semblent moins pathétiques que déclamatoires ; c'est l'emphase d'un élève de rhétorique et non la terreur d'une jeune fille.

La manière de M. Delavigne l'emporte sur celle de M. Ancelot. La versification soignée de ce dernier ne décèle que du travail ; le style inégal du premier annonce de la verve. Il y a, dans *les Vêpres siciliennes,* de ces vers frappés, sous la forme desquels la pensée qu'ils expriment jaillit sans effort du cerveau du poëte, comme Minerve tout armée :

> Que sont dans leurs succès les peuples conquérants ?
> Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.
> . . . .
> On saura tôt ou tard vous créer des forfaits,
> Et, brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
> Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
> . . . .
> Ah ! quand on est heureux qu'on pardonne aisément !

En lisant attentivement les deux tragédies, on reconnaîtra sans peine que les qualités du style de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus éminemment poétiques que celles de la versification de M. Ancelot.

Nous ne relèverons pas la manière peu civile dont nos deux jeunes auteurs ont traité l'histoire des temps féodaux ; pourrions-nous blâmer quelque inexactitude dans

des poëtes tragiques lorsqu'il s'agit de siècles déjà reculés, nous qui voyons chaque jour applaudir et payer le mensonge dans des historiens qui racontent les événements de nos jours et les faits passés sous nos yeux? Nous demanderons toutefois à M. Ancelot pourquoi il a tronqué le nom d'Almodan. Almoadan, véritable nom du soudan d'Égypte, joignait à l'avantage d'être plus vrai celui d'être plus harmonieux. Ces hiatus dans les noms propres se rencontrent fréquemment chez ces grecs dont Horace a dit :

Graïs dedit ore rotundo
Musa loqui.

Résumons-nous. L'ouvrage de M. Casimir Delavigne est supérieur à celui de M. Ancelot, sous presque tous les rapports ; aussi a-t-il obtenu un succès de vogue, qui dure encore, tandis que *Louis IX* n'a eu qu'un succès de mode, qui est déjà oublié. Toutefois, soyons juste ; l'auteur du dernier acte d'*Abufar* promettait moins, l'auteur de la *Première Messénienne* promettait davantage.

1819.

MARIE STUART

TRAGÉDIE DE M. LEBRUN

Marie Stuart est renfermée dans le château de Fotheringay; sera-t-elle sauvée? ne le sera-t-elle pas? Voilà l'action. Et d'abord rappelons quelques principes.

On nomme action au théâtre la lutte de deux forces opposées; plus ces forces se contre-balancent, plus la lutte est incertaine; plus il y a alternative de crainte ou d'espérance, plus il y a intérêt. Et il ne faut pas confondre cet intérêt qui naît de l'action avec une autre sorte d'intérêt que doit inspirer le héros de toute tragédie, et qui n'est qu'un sentiment de terreur, d'admiration ou de pitié. Ainsi, il se pourrait très bien que le principal personnage d'une pièce excitât de l'intérêt, parce que son caractère est noble et sa situation touchante, et que la pièce manquât d'intérêt, parce qu'il n'y aurait point d'alternative de crainte et d'espérance. Si cela n'était pas, plus une situation terrible serait prolongée, plus elle serait belle; et le sublime de la tragédie serait le comte Ugolin enfermé dans une tour avec ses fils pour y mourir de faim ; atrocité monotone qui n'a pu réussir, même en Allemagne.

Marie est donc condamnée, elle va périr; tout à coup un homme se présente, il est à la tête d'une conjuration,

il veut la sauver; ainsi la balance théâtrale s'établit, et l'intérêt commence. Mais Marie aime Leicester, le favori d'Élisabeth; elle veut que les conjurés s'ouvrent à lui; voilà donc la conjuration entre les mains de Leicester. Si ce Leicester était un homme courageux, l'intérêt irait croissant, parce qu'il se réunirait une nouvelle chance de succès contre un péril certain; mais Leicester n'est qu'un lâche courtisan. Si l'amour fait naître dans son cœur une force d'opposition en faveur de Marie, son ambition en élève une contraire en faveur d'Élisabeth; donc le personnage est nul; donc il y a principe de nullité dans la conjuration, le spectateur perd cette confiance qu'il aime à placer dans le héros d'une tragédie; au lieu de croître, l'intérêt est détruit.

Ainsi, quand Leicester, apprenant la conjuration, s'écrie tout à coup: *Mon nom est compromis!* l'auteur croit sans doute que la terreur commence; eh! point du tout, c'est l'intérêt qui finit; il n'y a pas d'anxiété, seulement il n'y a plus d'espérance; la scène n'a point changé de face, l'action n'a pas marché, elle est revenue au point d'où elle était partie; il n'y a point eu de révolution théâtrale, il n'y a eu qu'un cercle vicieux.

A cela que fait l'auteur? En même temps que la défense diminue, il diminue la violence de l'attaque; dès que le spectateur s'aperçoit que Leicester pourra bien ne pas sauver Marie, il lui laisse entrevoir qu'Élisabeth pourra bien ne pas vouloir la faire périr. Ainsi l'incertitude ne naît plus que de l'incertitude des caractères; ce n'est plus la tragédie par force, mais la tragédie par faiblesse. C'est, si l'on veut, le spectacle de la vie humaine, les grands effets par les petites causes; ce sont des hommes, c'est la comédie peut-être; mais au drame il faut des anges ou des géants.

On croit défendre cette combinaison en disant que ces caractères sont dans la nature; mais de ce qu'une chose existe est-ce à dire pour cela qu'elle soit digne d'exciter la terreur, l'admiration ou la pitié?

De plus, il ne suffit pas d'inventer des moyens, il faut

encore que ces moyens soient attachants; or, qu'est-ce que cet amour de Leicester et de Marie? Dans Marie, il n'intéresse point, parce que Leicester en est indigne; et, dans Leicester, qu'est-ce qu'un amant qui vous dit *je l'aimais*, d'un ton diplomatique, qui craint de se compromettre lorsqu'il s'agit de sauver sa maîtresse, et qui la mène à la mort de peur de perdre sa place? L'amour au théâtre doit toujours marcher en première ligne, au-dessus de toutes les vaines considérations de crainte et d'intérêt; c'est la plus petite des choses de la terre, s'il n'en est la plus grande. On objectera que, dans cette hypothèse, le Cid ne devrait point combattre don Gormas. Eh! point du tout. Le Cid connaît Chimène; il aime mieux encourir sa colère que son mépris, parce que le mépris tue l'amour; l'amour, dans les grandes âmes, c'est une estime céleste.

Cependant Élisabeth a eu une entrevue avec Marie, et elle n'en sort que plus exaspérée; dans ce moment où le caractère d'Élisabeth se décide, il faudrait, pour qu'il y eût balance théâtrale, que le caractère de Leicester se prononçât, et qu'il se mît franchement à la tête de la conjuration; et si, au lieu de faire naître son hésitation précédente d'une vile circonspection, l'auteur l'avait attribuée à ce reste de respect d'un sujet fidèle, qui veut tenter tous les moyens de fléchir sa souveraine avant de se révolter contre ses injustices, il y aurait eu alors tragédie, et belle tragédie. Mais ce n'est point le compte de l'auteur; ce qu'il hait surtout, c'est l'action. Sa pièce n'est qu'une longue situation péniblement déguisée. Il n'y a pas de contre-poids réel à la puissance d'Élisabeth; toutes les fois que le spectateur, sentant le besoin d'un appui contre cette reine vindicative, jette les yeux sur Leicester, l'auteur, pour détourner ses regards, lui montre dans le lointain la conjuration de Mortimer, voulant ainsi cacher la faiblesse du principal personnage en faisant espérer qu'on n'en aura pas besoin; mais ensuite, lorsqu'il s'agit de faire mouvoir Mortimer, c'est cet ignoble Leicester, qu'on n'avait toléré

que comme inutile, qui s'en vient épargner des frais de génie en se jetant à la traverse. Ce moyen d'avoir une conjuration qui se paralyse d'elle-même, une opposition qui n'en est pas une, une action fictive, est assez ingénieux; il peut dérouter un moment la critique; mais au théâtre ce n'est pas l'esprit qui juge, c'est le cœur.

Nous le répétons, *Marie Stuart* manque d'intérêt, parce qu'elle manque d'action; et la preuve qu'elle manque d'action, c'est qu'il est impossible de citer une seule scène où les défenseurs de Marie, soit Mortimer, soit Leicester, se trouvent véritablement en opposition avec le pouvoir d'Élisabeth. Toute la pièce roule sur ce caractère pivotant de Leicester, qui veut une chose au premier acte, et qui, par faiblesse, fait tout le contraire au cinquième; on a dit que ce ressort était dramatique, on a voulu dire qu'il était commode pour le théâtre.

Continuons notre examen, et redoublons d'attention, car cette tragédie est ingénieusement embrouillée; il y a au moins autant d'art dans les défauts que dans les beautés.

La haine d'Élisabeth s'est prononcée; si Leicester ne se décide pas, l'impétueux Mortimer va vouloir agir par lui-même. Que fait l'auteur pour se débarrasser de ce conjuré qui le gêne? Il fait découvrir la conjuration par un moyen incidentel; remarquez que ces moyens incidentels ne sont jamais permis aux auteurs pour sortir d'embarras. Ils ne sont d'usage dans nos tragédies que quand ils amènent révolution théâtrale, comme, par exemple, la révélation de Vindex dans *Brutus;* mais ici ce n'est qu'un auteur embarrassé qui change ses batteries de position, c'est le coup sur le jeu des onchets, c'est un coup d'état dramatique.

Voilà donc la conjuration découverte. Mortimer propose à Leicester de prévenir la vengeance d'Élisabeth, de se mettre à la tête de leurs amis, de sauver Marie ou de périr; mais Leicester fait mieux, il fait arrêter lui-même Mortimer et ses complices, et se place ainsi, par une

combinaison hardie, à la tête des accusateurs et des conjurés. Dans un Manlius, cette conduite était un coup de génie.

Or, de deux choses l'une: ou Leicester a été inspiré par une courageuse prudence, ou il n'a été guidé que par la crainte d'un péril présent. Eh bien! qui le croirait? il n'a agi que par lâcheté.

En effet, Élisabeth, en apprenant la conspiration, ordonne la mort de Marie, et Leicester la mène lui-même au supplice.

Il est bien vrai qu'après l'avoir laissée entrer dans la salle d'exécution, il se met à se désespérer, mais en vérité on n'en voit pas la raison; le capitaine des gardes d'Élisabeth n'est pas venu lui demander son épée.

M. Lebrun, qui sent toute l'étrangeté d'un pareil dénouement, laisse entrevoir dans la dernière scène que Mortimer a été mis en liberté, et qu'il a vainement tenté de délivrer Marie; mais ou Leicester l'attendait, ou il ne l'attendait pas; or, s'il l'attendait, il ne devait pas laisser entrer Marie dans le lieu fatal, il devait tirer son épée, se mettre devant la porte; il serait mort comme un sot, mais cela valait encore mieux que de vivre comme un lâche.

Trois belles scènes soutiennent cette tragédie; celle entre les deux reines, celle où Élisabeth signe l'arrêt de mort, et enfin celle des adieux de Marie. Une autre chose empêche que la pièce ne tombe; le caractère de Leicester est si étrange que l'on en doute jusqu'au dernier instant; on ne le connaît qu'en voyant la porte fatale se refermer sur Marie; et, dans ce moment, Talma, qui s'est chargé de faire passer cette situation, étonne le spectateur par des cris si extraordinaires qu'on oublie le personnage pour ne plus s'occuper que de l'acteur.

M[me] de Staël a dit que le sujet de *Marie Stuart* écraserait la médiocrité; cela même prouve qu'il est défectueux. Le propre des sujets bien choisis est de porter leur auteur; *Bérénice* n'a pu faire tomber Racine, Lamotte n'a pu faire

tomber *Inès*. *Cui lecta potenter erit res*, a dit Horace; car dans les arts comme dans les sciences, quand on raisonne juste, on est toujours sûr de retomber sur un de ces axiomes reconnus de tous les temps, dont les sciences entières ne sont que les longues applications.

La différence qui existe entre la tragédie allemande et la tragédie française provient de ce que les auteurs allemands voulurent créer tout d'abord, tandis que les français se contentèrent de corriger les anciens. La plupart de nos chefs-d'œuvre ne sont parvenus au point où nous les voyons qu'après avoir passé par les mains des premiers hommes de plusieurs siècles; voilà pourquoi il est si injuste de s'en faire un titre pour écraser les productions originales.

La tragédie allemande n'est autre chose que la tragédie des grecs avec les modifications qu'a dû y apporter la différence des époques. Les grecs aussi avaient voulu faire concourir le faste de la scène aux jeux du théâtre; de là, ces masques, ces chœurs, ces cothurnes; mais comme chez eux les arts qui tiennent des sciences étaient dans le premier état d'enfance, ils furent bientôt ramenés à cette simplicité que nous admirons; voyez dans Servius ce qu'il fallait faire pour changer une décoration sur le théâtre des anciens.

Au contraire, les auteurs allemands, arrivant au milieu de toutes les inventions modernes, se servirent des moyens qui leur étaient présentés pour couvrir les défauts de leurs tragédies; lorsqu'ils ne pouvaient parler au cœur, ils parlèrent aux yeux. Voilà pourquoi la plupart des pièces allemandes qu'on transporte sur notre scène produisent moins d'effet que dans l'original; on leur laisse les défauts qui tiennent au plan et aux caractères, et on leur ôte cette pompe théâtrale qui en est la compensation. Il n'y avait que trois scènes à conserver dans *Marie Stuart;* il fallait refaire le reste, et nous ne pensons pas que M. Lebrun en eût été incapable.

M[me] de Staël attribue à une autre raison la prééminence

des auteurs français sur les auteurs allemands, et elle a observé juste. Les grands hommes français étaient réunis dans le même foyer de lumière; et les grands hommes allemands étaient disséminés comme dans des patries différentes. Il en est de deux hommes de génie comme des fluides sur la batterie; il faut les mettre en contact pour qu'ils vous donnent la foudre.

Pour en revenir à M. Lebrun, nous pensons que cet ouvrage lui fait honneur; il a fait bien, nous aurions désiré qu'il essayât de faire mieux. Il est une noble audace qui ne naît pas de la présomption, mais de la conscience de ses forces.

Nous n'avons pas la prétention de refaire une tragédie en quelques coups de plume, mais qu'il nous soit permis d'exposer ici quelques idées que nous a fait naître la lecture du drame de Schiller.

Tout roule sur ce caractère de Leicester qui veut une chose au premier acte, et qui fait le contraire au cinquième. Il le fait par faiblesse, il y aurait tragédie s'il le faisait par violence; il faudrait donc qu'il fût trompé. Or, quel moyen plus naturel pouviez-vous désirer que l'amour et les illusions de la jalousie?

Je suppose donc que vous nous eussiez montré la belle et repentante Marie, enfermée dans une prison, et sans autre espérance que la mort. Elle a fait un vœu : elle se consacrera au ciel et se retirera dans un monastère pour pleurer les fautes de sa vie, si jamais elle se voit délivrée. Depuis, elle a connu Leicester, elle l'aime, mais d'un amour pur et céleste, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti; elle combat cette passion, elle la cache à son amant de peur de lui donner des armes contre elle-même.

A ce caractère angélique, il fallait opposer le caractère de Leicester. C'est ici, monsieur Lebrun, que le sang devait vous bouillonner dans les veines; il ne fallait pas nous montrer le lâche, le courtisan Leicester, mais un homme hardi, énergique, impétueux, un de ces êtres nés

pour le malheur d'eux-mêmes et des autres, ayant les bras d'un géant et les entrailles d'un lion, un de ces êtres qui ont tout prévu dans leurs desseins, sauf un coup de tonnerre. Il aime Marie, mais il l'aime avec tout l'égoïsme d'une âme violente; il veut, il peut la sauver; mais, comme Roxane, il aimerait mieux la voir périr que de la sauver pour un autre.

Après avoir tracé ces caractères, il fallait élever la jalousie entre eux; c'est à quoi pouvaient servir les froideurs étudiées de Marie, l'âme soupçonneuse de Leicester, et surtout le personnage de Mortimer, ou tout autre moyen que vous auriez facilement imaginé; ce n'était là qu'affaire de patience. J'arrive au dénoûment.

Je suppose que vous nous ayez montré, au quatrième acte, le jaloux Leicester, se croyant trompé par Marie, croyant avoir des preuves de sa trahison, persuadé qu'il ne la sauve que pour Mortimer. Il se jette à ses genoux; d'une main il lui montre le trône et de l'autre l'échafaud. En vain Marie lui objecte son vœu, il n'y croit point, il veut qu'elle le rompe, et il le lui propose avec toute la liberté d'esprit d'un anglican. Marie hésite, combattue entre son amour, la crainte de la mort et la voix de la religion. Enfin son devoir l'emporte; désespérée, elle se résout à boire le calice; elle refuse. Alors elle voit Leicester, furieux de douleur et de jalousie, passer de ses genoux à ceux d'Élisabeth, et découvrir à son ennemie cette conspiration qui fait sa seule espérance. Il ne veut qu'une récompense : la conduire lui-même à la mort.

Au cinquième acte, vous nous montriez le coupable et malheureux Leicester. Il se croit sûr de son courage. Il a été trahi, il vient jouir de sa vengeance. Il est là, debout, dans le fond de la scène. Sur le devant paraît Marie, vêtue de blanc, prête à monter au ciel, entourée de ses femmes; elle les console, elle leur fait ses adieux, ses derniers regards se reportent vers sa patrie; enfin elle tombe aux genoux de son sujet, et elle reçoit la bénédiction du vieillard

Cette situation est belle dans Schiller; mais alors elle eût été terrible, parce que le spectateur l'eût sentie avec l'âme de Leicester.

Cependant l'heure sonne, les portes s'ouvrent. Leicester, dont l'âme est brisée, rappelle son courage, il présente la main à Marie, il la conduit silencieusement vers l'échafaud. Tout à coup, prête à entrer dans le lieu fatal, Marie s'arrête, elle se retourne, elle lui dit, comme dans Schiller: *Comte de Leicester, je vous aimais;* puis elle s'élance, et les portes se referment. Leicester pousse un cri, tire son épée, et veut la sauver. Les gardes d'Élisabeth paraissent, il est désarmé, il est enchaîné. Immobile au milieu de la scène, il entend le bruit des bourreaux dans la salle d'exécution; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une tête qui tombe. Ah! c'est alors qu'il n'y eût point eu assez de cris, assez de pleurs; c'est alors, Talma, que vous auriez été sublime.

Enfin, pour terminer cette scène, Mortimer, cet ami qu'il avait voulu faire périr, parvient jusqu'à lui, et lui rend le dernier service de lui prêter un poignard.

J'ai dit que cette tragédie aurait été sublime, et qu'était-ce, en effet? rien que quelques pages d'*Atala,* deux scènes d'*Andromaque* et le dénoûment de *Zaïre* et d'*Othello.*

En général, une chose nous a frappés dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres: ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes, ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils devraient consacrer à de courageuses méditations; ils réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes. Veillez! veillez, jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille. Les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes.

1819.

XXIX

PREMIÈRES RELATIONS AVEC L'ACADÉMIE

En 1817, le sujet proposé par l'académie pour le prix de poésie était : *le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

— Si je concourais? se dit Victor.

Cette idée ne lui fut pas plus tôt venue qu'il se mit à l'œuvre.

Les vers finis, la difficulté commençait; il fallait les porter. Victor n'avait confié son idée à personne, pas même à son frère, pas même à sa mère ; il voulait, s'il réussissait, éclater brusquement dans toute sa gloire, et, dans le cas plus probable d'un échec, s'en épargner l'humiliation ; mais comment remettre au secrétariat de l'Institut le poëme et la lettre cachetée qui doit contenir le nom de l'auteur? Le secrétariat n'est pas ouvert le dimanche, le seul jour où le pensionnaire pût sortir. De plus, les vers ne furent achevés qu'un lundi, et c'était le jeudi suivant que fermait le concours. Dans l'impossibilité de s'en tirer seul, Victor fut obligé de prendre un confident; il dit le grand secret à Biscarrat, qui fut stupéfait et ravi, et qui arrangea l'affaire.

Le jeudi, jour suprême, était jour de promenade, et c'était Biscarrat qui conduisait la pension. Il la fit passer devant l'Institut, et là fut pris d'une admiration subite pour le monument et pour les lions, devant lesquels il arrêta sa colonne. Pendant que les élèves étaient absorbés dans la contemplation des jets d'eau, il fila rapidement

avec Victor. Le portier vit entrer dans sa loge deux êtres effarés qui lui demandèrent où était le secrétariat de l'académie française et qui se précipitèrent vers l'escalier. Victor fut bien aise alors d'avoir eu besoin d'un confident, car il n'aurait jamais osé entrer seul; ce fut Biscarrat qui ouvrit la porte et qui entra le premier; Victor le suivit avec un grand battement de cœur, et aperçut, assis solennellement devant un bureau chargé de cartons, le gardien des archives sacrées, un personnage à cheveux blancs, majestueux et redoutable, qui était un bonhomme appelé Cardot.

Victor lui présenta en tremblant ses vers et sa lettre. Biscarrat, qui avait conservé un peu de sang-froid, balbutia quelques mots d'explication; le bonhomme terrible prit une plume et écrivit sur la lettre et sur le poëme le chiffre 15, et le maître et l'élève redescendirent, fiers de leur courage et se disant qu'avec de la résolution les hommes venaient à bout des entreprises les plus difficiles.

Comme ils quittaient l'escalier en se félicitant mutuellement, Victor se trouva face à face avec Abel qui traversait la cour.

— Tiens! dit Abel, d'où sors-tu donc?

Un violent coup de soleil empourpra tout le visage de Victor.

Biscarrat lui-même, pris en flagrant délit, ne sut pas mentir. Il avoua tout. Victor s'attendait à être grondé de l'énormité qu'il avait commise; mais Abel, qui n'avait plus quinze ans et qui n'était plus en pension, n'avait pas l'épouvante de l'académie et trouva la chose toute simple. Victor, un peu rassuré, lui recommanda cependant le secret le plus absolu.

— Sois tranquille, dit le grand frère, je vais le crier sur les toits!

Je n'ai pas besoin de raconter dans quelles émotions, dans quelles alternatives d'espérance et de crainte Victor et Biscarrat attendirent le jugement du docte corps qui tient entre ses mains souveraines la gloire des poëtes. Ce grave souci n'empêchait pas les récréations, où Victor oubliait l'académie française pour la balle élastique et pour le saute-mouton. Un jour qu'il était dans l'ardeur d'une partie de barres, il vit apparaître Abel accompagné

de deux amis. Cette entrée imposante lui inspira un vague soupçon.

— Viens ici, imbécile! lui cria son frère.

Il s'approcha un peu ému:

— Tu es un fier animal! reprit Abel. C'était bien la peine de mettre ces bêtises-là dans tes vers. Qui est-ce qui te demandait ton âge? L'académie a cru que tu voulais la mystifier. Sans cela tu avais le prix. Quel âne tu es! Tu as une mention.

C'est ainsi que M. Victor Hugo apprit son premier succès.

La bonne figure joyeuse d'Abel démentait la brusquerie de ses paroles. Il était très content. Le secrétaire perpétuel, M. Raynouard, avait lu, au grand applaudissement du public, et surtout du public féminin, le passage sur les amours de Didon. L'académie avait fait, en effet, cet honneur à l'auteur de douter de son âge. Le rapport disait :

« L'auteur dit dans son ouvrage qu'il est âgé seulement de quinze ans :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Si véritablement il n'a que cet âge, etc. »

Dans ce temps-là, une mention à l'académie était un événement. Les journaux s'occupèrent de Victor ; il fut presque célèbre. Sa royauté s'en accrut, son peuple fut fier de lui appartenir, la désertion se mit dans celui d'Eugène et bon nombre de veaux se métamorphosèrent en chiens. Quant à M. Cordier, le soleil se serait mis en pension chez lui qu'il n'aurait pas été plus ébloui.

Le farouche Decotte lui-même fut vaincu. Cela tombait dans un moment où le maître et l'élève étaient plus mal que jamais ensemble. Ils avaient eu une dispute violente dont la rancune durait encore; voici à quelle occasion.

Victor serrait tout ce qu'il écrivait dans le tiroir de sa table, qu'il avait toujours bien soin de fermer; un jour, en rentrant dans sa chambre, il trouva le tiroir ouvert et les papiers enlevés. Il n'hésita pas, il se dit à l'instant que le

violateur de son tiroir ne pouvait être que M. Decotte, et il se préparait à aller parler à ce voleur de papiers, quand on vint lui dire que M. Decotte le demandait. Il y alla, et trouva M. Decotte et M. Cordier sévèrement assis à une table sur laquelle s'étalaient tous ses cahiers.

Faire des vers en pension, c'est déjà un crime impardonnable, surtout après des défenses expresses et réitérées comme celles que M. Decotte avait faites à Victor. Mais ici les vers s'aggravaient d'un journal. Victor avait l'habitude d'écrire tous les soirs les incidents et les impressions de sa journée. Malheureusement ce manuscrit, dont l'encre a pâli, est devenu illisible par endroits; des pages ont été déchirées; je n'en puis donc donner que peu de chose :

« — Aussitôt qu'Eugène a eu fini son épître à Baour, il l'a donnée à maman, qui n'a pas prononcé entre la sienne et la mienne. »

Ceci avait trait à une épître de M. Baour-Lormian, dont les deux frères avaient parlé fort peu respectueusement devant leur mère; elle les avait défiés d'en faire autant; ils concoururent; mais, quand c'est la mère qui juge, les enfants ont tous le prix.

« — J'ai fait cette nuit en dormant ces quatre vers dont je ne puis qu'imparfaitement deviner le sens :

Si l'on quitte l'enfer, c'est pour monter aux cieux.
L'on ne sort pas des feux pour rentrer dans les feux.
Le saint office est donc très salutaire;
C'est déjà l'enfer sur la terre. »

Voici une note curieuse comme spécimen de la politique que lui enseignait sa mère :

« — On rentre de récréation à neuf heures. M. Cadot vient, nous prenons notre leçon de dessin jusqu'à dix. Maman vient sur les deux heures. Il fait un triste temps. Nous causons des affaires. On juge aujourd'hui vingt-cinq frères et amis dont le projet était de faire sauter les Tuileries, de massacrer la famille royale et d'égorger la

garde, pour rétablir le gâchis. Je voudrais que l'on exterminât de tels scélérats. Il paraît qu'il y a de grosses têtes que l'on ne connaît pas qui font mouvoir les ressorts de la conspiration. Maman dira à Abel de venir nous voir ; il nous rapportera les pièces de vers que nous lui avons données. Elle sort sur les trois heures. On n'ira pas promener aujourd'hui. On dîne. M. Decotte nous avertit de nous tenir prêts pour notre leçon de géométrie qu'il fera ce soir. Mais il vient du monde, ce sera pour un autre jour. Nous allons coucher sur les neuf heures. »

La note la plus remarquable est celle-ci, datée du 10 juillet 1816 (quatorze ans) :

« — Je veux être Chateaubriand ou rien. »

Cette dernière ligne aurait suffi à exaspérer M. Decotte; mais, en racontant sa journée, Victor racontait nécessairement ses rapports avec M. Decotte; si le maître n'aimait pas le pensionnaire, le pensionnaire aimait encore moins le maître; on sait quelles proportions les défauts des maîtres prennent pour les élèves; M. Decotte était, dans le journal, le résumé de toutes les difformités morales et physiques.

D'un geste froid et digne, le maître offensé montra les cahiers ouverts sur la table ; mais, ne voulant pas paraître obéir à un sentiment personnel, il ne parla pas du journal.

— Monsieur, dit-il d'un ton aussi grave que son geste, je vous avais défendu de faire des vers.

—Et moi, monsieur, répondit hardiment l'élève, je ne vous avais pas permis de crocheter mes tiroirs.

M. Decotte fut renversé. Il s'attendait à un coupable pris en faute et suppliant, et il se trouvait devant un accusateur. Il essaya de le foudroyer de son éloquence la plus magistrale, mais Victor ne baissa ni le front ni la voix et persista à dire que le mal n'était pas de faire des vers ni un journal, mais de forcer les serrures. Le maître, à bout d'arguments, termina le dialogue par cet arrêt :

— Puisque vous ajoutez l'insolence à la désobéissance, à

partir de ce moment vous cessez d'appartenir à l'institution.

— C'est ce que j'allais vous dire, riposta l'élève.

Mais ici M. Cordier intervint. Si Victor s'en allait, Eugène s'en irait évidemment aussi. Deux pensionnaires en chambre, c'était à considérer. M. Cordier n'avait pas, lui, les mêmes raisons que son associé pour sacrifier les intérêts de la bourse commune; les vers ne choquaient pas sa rivalité, et le journal, bienveillant pour sa personne, ne manquait de respect qu'à sa pelisse arménienne. Il raccommoda tant bien que mal la fracture de l'harmonie, et la paix fut faite, à l'avantage de Victor, qui remporta ses cahiers et qui eut désormais le droit tacite d'y écrire tout ce qu'il voudrait. Mais la paix n'était qu'à la surface, et depuis ce jour-là M. Decotte et Victor étaient dans une situation d'inimitié sourde; ils évitaient de se parler, ce qui n'était pas mal gênant pour tous deux, M. Decotte faisant lui-même les répétitions de mathématiques. Quand c'était le tour de Victor de faire les démonstrations, il allait au tableau sans attendre qu'on le lui dît; M. Decotte ne prononçait jamais son nom, et, vivant perpétuellement ensemble, ils avaient l'air de ne pas se connaître. Les mathématiques profitèrent de cette brouille; il en eût trop coûté à l'amour-propre du vainqueur de mériter une réprimande de son vaincu; il travaillait donc ses théorèmes et ses équations avec un acharnement hostile.

La mention changea tout cela. M. Decotte abdiqua toute jalousie devant ce triomphe; il sentit qu'il n'y avait pas à lutter contre un gaillard qui avait des mentions à l'académie, et il oublia la déroute de sa poésie pour jouir de l'honneur qui rejaillissait sur sa pension. Il pardonna le journal, qui n'avait été, d'ailleurs, que le moindre de ses griefs.

Victor voulut convaincre l'académie de ses quinze ans, et envoya à M. Raynouard son acte de naissance avec un mot de remercîment. Le secrétaire perpétuel de l'académie française répondit une lettre aimable qui finissait ainsi : Je *fairai* avec plaisir votre connaissance.

Victor montra cette lettre à M. Cordier, qui n'y vit qu'une chose, le lustre que cela faisait à sa pension d'avoir

un élève à qui les académiciens écrivaient; Victor fut libre de choisir son jour pour sa visite. En vertu de son secrétariat, M. Raynouard logeait à l'Institut; ce fut donc dans le temple même que le néophyte alla voir le grand prêtre. Pour comble de solennité, il tomba sur un jour de séance. On l'introduisit dans la bibliothèque, séparée par une porte vitrée de la salle où se tenaient les immortels. En attendant l'auteur des *Templiers*, Victor resta en tête à tête avec un vieil académicien, en habit d'uniforme et en calotte violette, qui était M. de Roquelaure, évêque de Senlis avant la révolution; ce vieillard, qui lisait à une table et qui ne fit nulle attention à lui, l'intimida beaucoup.

M. Raynouard vint enfin, de l'air affairé et maussade d'un homme qu'on dérange; il vit un gamin, et, après n'avoir pas cru assez à son enfance, il y crut trop, ne l'invita pas à s'asseoir, lui dit que l'incrédulité de l'académie le servirait, qu'il était bon pour lui de n'avoir pas eu le prix si jeune, qu'un tel succès à son âge l'aurait infatué et dégoûté du travail, et lui tourna le dos avec une simplicité qui fit dire à Victor qu'il savait la politesse comme l'orthographe.

Tous les académiciens ne furent pas aussi hargneux que M. Raynouard; au contraire, l'académie fut pleine de sourires pour l'adolescent. M. Campenon, dont il devait plus tard prononcer l'éloge comme directeur de l'académie, le complimenta en vers :

L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés;
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins d'âme et de grâce
Que Malfilâtre eût enviés.

Le doyen des académiciens, M. François de Neufchâteau, avait eu lui-même, à treize ans, un prix à une académie de province. Le glorieux incident, remis en lumière, fut comparé au triomphe nouveau, les quinze ans furent opposés aux treize, on fit le parallèle des deux prodiges, et l'on prédit à Victor qu'il serait un autre François de Neufchâteau.

Le vieux lauréat voulut connaître celui dont l'adolescence répétait les splendeurs de la sienne, d'autant plus qu'à

l'époque de son prix, Voltaire (car cela remontait à Louis XV) l'avait sacré poëte et adopté publiquement.

Il faut bien que l'on me succède
Et j'aime en vous mon héritier.

M. François de Neufchâteau, à qui l'on rappelait ces vers, fut charmé d'avoir à les dire à son tour et d'être le Voltaire de quelqu'un. Il exprima son désir devant un ami d'Abel, Victor y courut, et il s'ensuivit bientôt cet échange de rimes :

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU

Ce vieillard qui du goût nous montre le sentier,
Voltaire, chargé d'ans, mais imposant encore,
Des feux de son couchant embellit ton aurore;
Il te nomma son héritier,
Et c'est en toi qu'il revit tout entier.
Il te légua sa poétique audace,
Son génie et son enjouement;
Il te légua cet art charmant,
Cet art qu'il emprunta d'Horace,
D'unir le rire au sentiment,
De mêler la force à la grâce,
De traiter un rien gravement
Et de juger légèrement
Nos grands intérêts d'un moment.
Oui, Neufchâteau, sur le Parnasse,
Qui voit en toi son ornement,
Tu nous reproduis dignement
Le vieux dieu dont tu tiens la place.
Ah! joins l'indulgence aux talents,
Accueille une naissante muse
Qui vole à toi sans autre excuse
Que sa faiblesse et ses quinze ans;
Permets qu'elle ose, en ses rimes légères,
De la jeunesse et du printemps
Marier des fleurs passagères
A l'immortel laurier qui ceint tes cheveux blancs.
C'est peu; souffre encor qu'elle espère
En celui qui jadis fut l'espoir de Voltaire.
Dans ton jeune Apollon il vit le digne appui

De son nom et de sa vieillesse;
Vieux à ton tour, illustre comme lui,
O Neufchâteau, daigne aujourd'hui
Être l'appui de ma jeunesse.

RÉPONSE

D'un grand homme trop indulgent
Pourquoi me rappeler, avec coquetterie,
Que j'eus dans mon enfance un coup d'œil obligeant?
Si j'admets la cajolerie
Du compliment que je reçois,
Au fond, sans vanité, je sais ce que j'en crois;
J'en aime l'élégance et non la flatterie.
Il est vrai qu'à treize ans, sans avoir vu Paris,
J'osai, d'une province étrangère au Parnasse,
Et de l'enceinte d'une classe,
Envoyer à Ferney quelques faibles écrits.
Voltaire avec bonté sourit à mon audace;
A mes premiers essais il daigna faire grâce,
Mon âge en faisait tout le prix.

Ce n'est pas seulement votre âge
Qui de l'Académie a fixé les regards,
Lorsque jusqu'à deux fois elle a lu votre ouvrage;
Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts;
Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisants
De votre muse de quinze ans
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons, courage!

Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,
Venez, j'aime toujours les vers!
Je ne vous rendrai point louange pour louange,
Laissons ces encensoirs, l'un à l'autre pareils;
Dans un ordre meilleur ma vieillesse me range,
Et je puis acquitter, par un plus noble échange,
Vos éloges par mes conseils.

Dans les « quarante rivaux » de ce concours si brillant, il y avait M. Casimir Delavigne, qui n'avait rien obtenu,

ayant pris le sujet à rebours et démontré les *inconvénients* de l'étude dans toutes les situations de la vie. Il aboutissait à cette conclusion :

L'étude, après l'amour, est le meilleur des maux.

L'accessit avait été pour M. Charles Loyson, qui inspira ce vers :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Je ne sais plus qui avait eu le prix.

Un jour la pension Decotte fut couverte de gloire; M. François de Neufchâteau invita Victor à dîner. Il y avait quelqu'un que le vieil académicien admirait autant que Voltaire, c'était Parmentier, l'introducteur en France des *parmentières*, car M. François de Neufchâteau n'eût dit ni laissé dire des *pommes de terre* sous aucun prétexte. Il s'était fait l'avocat, le protecteur, le dévot du tubercule sacré. Son hôtel, qui affectait les prétentions du style faux grec, avait un vaste jardin dont, contrairement à la pompe de la bâtisse, il avait fait un potager entièrement livré à la culture, j'allais dire au culte de la parmentière. Pour prouver qu'on pouvait vivre rien que de parmentières, et en vivre bien, il ne voulait pas manger autre chose. Comme, avec cela, il était fort gourmet, il épuisait l'imagination de son cuisinier à inventer aux parmentières des assaisonnements et des aspects variés. La parmentière prenait toutes les formes, et chaque plat était une surprise. On vous servait une côtelette, c'étaient des pommes de terre; un poisson, c'étaient des pommes de terre; une croquette de riz, toujours des pommes de terre.

Quand on eut épuisé l'histoire et l'éloge de Parmentier, il fallut bien parler littérature. L'académicien s'occupait, dans ce moment, d'une nouvelle édition de *Gil Blas*, qu'allait publier M. Didot. Un point l'embarrassait. Un jésuite nommé Isla avait prétendu que le roman de Le Sage n'était qu'une copie de l'espagnol. L'ouvrage du jésuite n'ayant pas été traduit en France, il aurait fallu, pour le combattre, savoir l'espagnol, et M. de Neufchâteau ne le savait pas.

— Je le sais, moi, dit Victor.

— Oh ! bien, dit le vieillard, vous me rendriez un vrai service, si vous vouliez vous donner la peine de lire le livre et de me dire si le jésuite a raison.

Dès le lendemain, Victor alla à la bibliothèque Richelieu. Il n'eut pas même besoin de demander la permission de sortir; le portier avait ordre une fois pour toutes de ne jamais refuser la porte à ce convive des académiciens. Victor profita de cette liberté, un peu plus même qu'il n'aurait voulu, car, pour répondre à l'honorable confiance de l'héritier de Voltaire, il prit la peine de traduire toute la démonstration du jésuite, en l'éclairant et en la réfutant par des notes et des commentaires. Le résultat était que l'Espagne n'avait rien à revendiquer dans *Gil Blas*, et que Le Sage était bien l'auteur de son livre. Victor porta son travail à M. François de Neufchâteau. Le vénérable doyen de l'académie le trouva si bien fait qu'il le mit dans sa notice sans y changer un mot.

Victor ne voulut pas rester à l'académie sur une mention. Il concourut encore en 1819. Le sujet proposé était l'*Institution du Jury*. Il fit un dialogue entre Malesherbes, glorifiant les parlements, et Voltaire, préférant le jury. L'académie perfectionna le système de M. Raynouard, consistant à ménager aux trop jeunes gens l'excès de gloire; Victor n'eut pas même une mention.

Dans cette même année 1819, il y eut, outre le prix traditionnel, un prix extraordinaire, destiné à récompenser le meilleur discours en vers sur les *Avantages de l'enseignement mutuel*. Victor participa aussi à ce concours. Aucune des pièces admises à l'académie n'obtint le prix ; celle de Victor eut encore une mention.

Nous réunissons ici pour la première fois ces trois *essais* académiques.

Le premier, *le Bonheur que procure l'étude*, a été publié en une plaquette ayant pour titre ESSAIS POÉTIQUES, avec cette épigraphe *Ægri somnia*, et cette dédicace A. M. D. L. R. (A. M. de la Rivière) :

Maître chéri, daigne accepter
Le faible essai que mon cœur te présente ;

C'est toi, qui, le premier, à ma raison naissante,
Des leçons de l'étude appris à profiter.
C'est par toi seul que j'ai pu la chanter,
C'est pour toi seul que je la chante.

Le discours sur *les Avantages de l'enseignement mutuel* a été inséré dans le *Conservateur littéraire.*

La pièce sur l'*Institution du Jury* est entièrement inédite.

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

CONCOURS ACADÉMIQUES

BONHEUR QUE PROCURE L'ÉTUDE

DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE

Du 18 mars au 7 avril 1817.

Oui, c'est toi que je chante et c'est toi que j'implore.
Sage mère des arts, déité que j'adore,
Étude! viens, préside à mes faibles concerts!
De l'un de tes amants daigne inspirer les vers.

Toi seule es tout pour moi; ta paisible lumière
Éclaire mes travaux dans mon humble chaumière,
Ton doux calme remplit le vide de mon cœur,
Et, si je suis heureux, je te dois mon bonheur.

Loin du bruit, loin du trouble et loin de l'imposture,
Tu m'aides à sonder le sein de la nature,
Et ton flambeau sacré, pénétrant ses décrets,
A mes yeux étonnés dévoile ses secrets.
Quelquefois, déroulant les fastes de l'histoire,
Tu m'apprends à connaître, à mériter la gloire,
Tu m'apprends à haïr, malgré leurs vains lauriers,
Les conquérants cruels, les farouches guerriers.

Quand du monde pour moi la carrière commence,
L'étude des vieux temps me sert d'expérience;
Chaque siècle écoulé trace à mon souvenir
Le tableau des écueils de ma vie à venir,
Et, dans leur nuit obscure interrogeant les âges,
Je m'apprête à braver le sort et ses orages.

Ce sont là mes travaux; mais par quels doux plaisirs,
Ne sais-tu pas encore amuser mes loisirs?
Quand la fraîche rosée au retour de l'aurore
Tremble encor sur le sein du lys qui vient d'éclore;
Quand les oiseaux joyeux célèbrent par leurs chants
L'astre aux rayons dorés qui féconde nos champs;
Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres!
Que j'aime, en parcourant vos aimables détours,
A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours!
Là, mon âme tranquille et sans inquiétude,
S'ouvre avec plus d'ivresse aux charmes de l'étude,
Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
A des maux... que peut-être il doit un jour sentir!
Et si devant mes pas un trône de verdure
Étale de ses fleurs la brillante parure;
Si des lauriers épais, des myrtes odorants
Sur ma tête en berceaux courbent leurs bras errants;
Si pour mieux m'enchanter, une onde vive et pure
Au murmure des bois mêle son doux murmure;
Par un charme secret je me sens entraîné,
Dans ces lieux ravissants je m'arrête enchaîné.
Là, je rêve à ces vers qu'en un tendre délire
Tibulle fit jadis soupirer à sa lyre;
J'écoute, et, pénétré d'un douloureux transport,
O chantre de l'amour! je crois t'entendre encor...
Si le zéphir frémit sous la feuille qui plie,
Son doux frémissement, c'est le nom de Délie;

Si ce ruisseau gazouille à travers des roseaux,
C'est ce nom si chéri que murmurent ses eaux;
Je n'entends que Délie, et mon cœur semble même
Partager les amours du poëte qui l'aime.

Étude! que pour moi tes plaisirs ont d'appas!
Où sont-ils, ces mortels qui ne les goûtent pas?
Qu'ils viennent visiter mon humble solitude;
Ces lieux leur apprendront à jouir de l'étude.
Qu'ils viennent, ils sauront que la félicité
N'est pas toujours le fruit de la prospérité;
Que dis-je? ils connaîtront le bonheur, que peut-être
Les honneurs ni les biens ne leur ont fait connaître.

Mais, hélas! vain jouet d'un aveugle destin,
L'homme doit-il compter sur un bonheur certain?
Quand j'espère, éloigné des trames de l'envie,
Dans ce séjour riant voir s'écouler ma vie,
Le hasard ne peut-il m'arracher au repos
Et rattacher mes jours à la chaîne des maux?
Ah! quel mortel peut dire, en voyant la lumière:
C'est dans ces lieux chéris que sera ma poussière?
Qui peut dire au climat où l'a jeté le sort:
Vous vîtes ma naissance et vous verrez ma mort?

Si le ciel, me lançant sur le torrent du monde,
Livre mon frêle esquif à la merci de l'onde,
Moi, qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours,
Qui pourra me guider? Quelle main courageuse
Dirigera ma nef sur la mer orageuse?...
Étude, tes leçons y soutiendront mon cœur!
Grâce à toi, des écueils je sortirai vainqueur;

C'est toi qui, des pervers me peignant l'âme ingrate,
Me diras: dans les maux sache imiter Socrate,
Vers l'austère devoir suis les pas de Platon,
Et, s'il te faut mourir, mon fils, songe à Caton.
Ainsi, te rapprochant de la vertu suprême,
Tu te rendras heureux au sein du malheur même.

J'obéirai; pour moi, le sentier de l'honneur
Sera toujours le seul qui conduise au bonheur;
En vain, le front orné de l'éclat qui nous trompe,
Le méchant à mes yeux étalera sa pompe,
L'étude me montrant Zénon et sa vertu
Rendra son énergie à mon cœur abattu;
Et j'oserai, tout fier de suivre un tel modèle,
Flétrir du vice impur la gloire criminelle.

Si le sort, me comblant de ses tristes faveurs,
M'élève tout à coup au faîte des grandeurs,
Parmi mon fier palais cherchant ma solitude,
Je la retrouverai dans les bras de l'étude;
Pour elle, des honneurs rejetant le vain poids,
Loin des regards jaloux je fuirai quelquefois,
Et j'irai, gémissant d'un douloureux contraste,
Pleurer sur mon bonheur qu'a remplacé le faste.
Ainsi, de mes travaux formant mon seul plaisir,
L'étude aura toujours mes instants de loisir;
Ces instants, courts peut-être et du moins sans nuage,
D'un bonheur qui n'est plus me rendront seuls l'image.

Mais mon pouvoir s'ébranle; un courtisan pervers,
Comblé de mes bienfaits, médite mes revers;
Sur mon front lentement s'entasse la tempête...
L'éclair brille... la foudre éclate sur ma tête,

Je tombe, les méchants peuvent braver ma loi,
Le grand homme a passé, je ne suis plus que moi.
Fuyons donc, regagnons notre humble solitude.
Il me reste mon âme, il me reste l'étude.
L'étude! Ah! ce nom seul me devrait consoler,
Si la perte d'un rang avait pu m'accabler!
Je revois mon foyer, mon bocage tranquille,
Mon aimable Tibulle et mon tendre Virgile;
Là, d'un monde frivole éloigné pour jamais,
J'aime à me retrouver dans les lieux que j'aimais;
Et si j'entends encor la sombre calomnie
Me poursuivre abattu, sûre d'être impunie,
Je pardonne aux méchants d'avoir cru me trahir,
Je les méprise trop pour vouloir les haïr;
Et, sans craindre le sort ni la vicissitude,
Paisible, je m'endors dans le sein de l'étude.

L'étude sut aussi soulager tes douleurs,
Toi, qui, fuyant les murs de ta patrie en pleurs,
Banni par les romains pour avoir sauvé Rome,
Dans ton illustre exil restas toujours grand homme,
Cicéron! on te vit, évoquant les héros,
Dans Sparte avec orgueil gémir sur leurs tombeaux,
On te vit demander aux ruines d'Athène
Les restes éloquents de son grand Démosthène,
Et partout, imitant et pleurant tes rivaux,
Oublier tes revers dans d'utiles travaux.
Je suivrai ton exemple; à l'abri du tumulte
C'est la mère des arts qui recevra mon culte;
Et, lorsque pour toujours il faudra m'assoupir,
Je veux voir dans ses bras fuir mon dernier soupir.

Que son pouvoir est doux! c'est toi que j'en atteste,
Victime des bourreaux que la France déteste!

Quand, despotes sujets, tes lâches ennemis,
T'imputaient des forfaits qu'eux seuls avaient commis,
Et, n'ayant que ta gloire et leurs crimes pour titres,
Du destin de leur maître osaient se croire arbitres,
Tu te rendis plus grand de ta propre grandeur
Que tu le fus jamais aux jours de ta splendeur;
O Louis, entouré de cent monstres sinistres,
Des fureurs d'un vil peuple exécrables ministres,
Ta raison eût suffi pour t'instruire à mourir,
Mais l'étude fit plus et t'apprit à souffrir.
L'étude dissipa de ton cœur les alarmes,
Et, même en tes cachots, te fit goûter des charmes.

Ton fils t'accompagnait; ah! qu'il fut doux pour toi
De rester toujours père en cessant d'être roi!
Qu'il te fut doux d'orner son âme noble et tendre
Des vertus qu'il aimait en aimant à t'entendre,
Et de former ce fils, né pour verser des pleurs,
A chérir ces français qui causaient ses malheurs!
Grand roi! l'étude alors te fut doublement chère :
Elle instruisait ton fils et charmait ta misère.
Souvent on le voyait, sur tes genoux assis,
De Tacite en pleurant écouter les récits;
S'exercer, jeune encore, aux devoirs d'un monarque,
En lisant ces héros qui vivent dans Plutarque,
Et, respectant dans toi leurs communes vertus,
Croire admirer son père en admirant Titus.
Ah! si de ses bourreaux la barbare constance
N'eût par de longs tourments miné son existence,
Faisant aimer sa gloire à nos yeux éblouis,
Digne en tout de son père... il eût été Louis!...
Mais hélas! vais-je donc, dans mon sombre délire,
En des accords de deuil faire frémir ma lyre?
Ces maux sont trop cruels pour les peindre en mes vers,
Je dois chanter l'étude et non pas nos revers.

Étude! tous les lieux parlent de ta puissance;
Fénelon exilé sourit à ta présence;
Là, noblement vaincu, toujours roi dans les fers,
François te doit l'oubli des maux qu'il a soufferts;
Et, de nos jours encor, quand un peuple en démence
Repoussait ses bienfaits et bravait sa clémence,
Un sage... Ah! qui pourrait dire tant de grandeur?
Je me tais, son éloge est gravé dans mon cœur.
Soudain les sons lointains de l'altière trompette
Sont venus me troubler au sein de ma retraite;
D'une tonnante voix l'impitoyable Mars
Appelle les guerriers qui volent aux hasards;
Et moi, je vole aussi défendre ma patrie,
Et ceux qui m'ont perdu par leur lâche industrie;
Je vais mourir pour eux. Ah! s'ils furent ingrats,
Puis-je mieux m'en venger qu'en ne m'en vengeant pas?

Adieu donc, des forêts dômes touffus et sombres,
Adieu, ruisseau bruyant qui coule sous leurs ombres,
Adieu, modeste asile, adieu, lieux que j'aimais.
Je vous fuis, je vous fuis... peut-être pour jamais!
C'en est fait; aux combats le fier clairon m'appelle.
Étude, sois toujours ma compagne fidèle,
Suis-moi dans les dangers, suis-moi dans les combats,
Apprends-moi quels guerriers doit imiter mon bras;
Loin de moi le tyran qui, ravageant la terre,
Croit égaler les dieux et n'a que leur tonnerre!
J'admire les guerriers, mais je hais les bourreaux.
Étude, à mon esprit montre de vrais héros,
Qui ne dédaignent pas d'être ce que nous sommes,
Et qui ne soient héros que parce qu'ils sont hommes.
J'aime mieux tes vertus, malheureux Darius,
Que la sombre valeur du cruel Marius;

Mon cœur n'est point épris d'une vaine fumée,
Il cherche la grandeur et non la renommée.

Étude, aux champs de Mars si tu guides mes pas,
Que tu dois dans les camps m'offrir encor d'appas!
Quand le guerrier, dormant entre les bras des songes,
Entouré de malheurs, goûte d'heureux mensonges,
Qu'il me plaît, dans ton sein, de rêver le repos,
Le repos, que la gloire éloigne des drapeaux!
Qu'il me plaît, oubliant Bellone et les alarmes,
De veiller avec toi, de savourer tes charmes!
Tantôt, tenant en main le peintre des Césars,
Je suis Agricola dans l'horreur des hasards;
Tantôt, j'entends la voix de Cicéron qui tonne,
Sa force me subjugue et sa grandeur m'étonne;
Vainqueur par ta défaite, immortel par ta mort,
Heureux Léonidas, je jalouse ton sort;
Et toi, Henri, mon cœur offre à ton hécatombe
Des pleurs, tout vrai français en arrose ta tombe.
Des pleurs... Ah! malheureux! expieront-ils jamais
Le crime qui ravit un héros aux français?...
Fuyez, tristes pensers, fuyez loin de mon âme!
Tibulle, dans mes sens viens répandre ta flamme,
Accours, embrase-moi du feu de tes amours,
Au milieu des périls donne-moi de beaux jours;
Et toi, poëte heureux qui célébras Énée,
Retrace à mes regards sa noble destinée;
Dis-moi quel prix les dieux réservent aux guerriers,
Et cache-moi la mort sous d'immortels lauriers.

Sois mon modèle, ô toi qui, brave autant que sage,
Dans les camps à l'étude offris un pur hommage;
On te voyait aussi, cherchant un doux repos,
Des siècles écoulés méditer les héros.

C'est par là que tu sus, formant ton âme auguste,
Expier dans l'exil le beau surnom de juste;
Et bravant le courroux d'uu destin ennemi,
Nourrir par des revers ton courage affermi.

Ainsi coulent pour moi ces instants pleins de charmes
Que mon cœur pour l'étude arrache au dieu des armes.
Étude! hélas! comment les malheureux mortels
Peuvent-ils dédaigner tes fortunés autels?
Insensés! poursuivant de brillantes chimères,
Comme elles pensent-ils tes douceurs éphémères?
Ont-ils donc oublié qu'en des temps de malheurs
Tu sus toujours du sage alléger les douleurs?

L'un, vieux de voluptés, effronté sybarite,
Des faveurs de Laïs tire tout son mérite;
Sultan efféminé, de plaisirs en plaisirs
Il traîne avec orgueil ses fastueux désirs;
Un jour des vanités dont tout son cœur s'enivre
Il connaîtra le prix, un jour il voudra vivre;
Il saura, mais trop tard, sombre et rongé d'ennui,
Que l'astre du bonheur n'a point brillé pour lui,
Et seul au sein des cours, regardant en arrière,
Ne verra que la honte au bout de sa carrière!

Cet autre, à l'intérêt sacrifiant l'honneur,
Dans un infâme lieu croit trouver le bonheur;
De ses aïeux obscurs dédaignant l'héritage,
Il perdit la vertu, le seul bien du vrai sage;
Il voulut s'enrichir, et, plus vil que son or,
S'efforça chaque jour d'accroître son trésor;
Dès lors il resta sourd au cri de l'infortune,
Il ne fut plus pour lui qu'une plainte importune;

Et maintenant que l'âge arrive à pas pesants
Dans d'éternels soucis il traîne ses vieux ans;
Hélas! les biens trompeurs dont son âme est avide
Dans son cœur desséché n'ont laissé que le vide;
Il attend le bonheur, mais l'implacable mort,
Avant qu'il l'ait atteint, aura fini son sort.
Celui-ci, que le ciel sous le chaume a fait naître,
Pour voler aux honneurs rampe aux genoux d'un maître;
Cet autre encor... mais quoi! vais-je donc, dans mes vers,
D'un siècle dépravé décrire les travers?
J'aurais plutôt compté ces légers grains de grêle
Qui frappent en tombant la grappe encor nouvelle,
Ou ces rocs en éclats et ces débris brûlants
Que l'effroyable Hécla chasse loin de ses flancs.

Étude! ces mortels, s'ils t'avaient su connaître,
Seraient plus vertueux et plus heureux peut-être;
Peut-être! Ah! qu'ai-je dit? est-il quelque bonheur
Que ne goûte celui qui t'a livré son cœur?
Le sort le poursuit-il? tes soins dans sa souffrance
D'un avenir plus doux le font jouir d'avance,
Et, sur son âme aigrie exerçant leur pouvoir,
Lui donnent le bonheur en lui donnant l'espoir;
Gémit-il sous le poids de la grandeur suprême?
Loin du bruit des cités tu le rends à lui-même;
Est-il pauvre? tu sais alléger ses travaux;
Est-il riche? en ton sein il trouve le repos;
Vit-il dans les combats? grâce à toi, d'un front calme,
S'il le faut, du trépas il cueillera la palme;
Enfin, en quel état, en quel lieu qu'il soit né,
Qu'il connaisse tes biens, son sort est fortuné.

Ah! dans l'éclat des cours, dans le fracas des armes,
Si ton commerce heureux nous offre tant de charmes,

Combien d'autres douceurs ne nous promet-il pas,
Sous un toit ignoré des regards d'ici-bas?
Puissé-je donc passer mon innocente vie
Loin de ce tourbillon où l'âme est asservie!
Loin de ce luxe vain, de ce faste imposteur,
Appâts trop dangereux d'un monde séducteur!
Puissé-je dans le fond de cette solitude,
Voir s'enfuir mes instants embellis par l'étude!
Voilà mes seuls désirs! Ah! qu'ils soient satisfaits,
Grands dieux! et je mourrai content de vos bienfaits.

Non, mon cœur n'est point fait pour ces honneurs frivoles,
Des mortels abusés périssables idoles;
Le ciel ne m'a créé que pour l'obscurité ;
C'est sous un chaume obscur qu'est la sécurité;
C'est là qu'exempt de maux, exempt d'inquiétude,
Je parerai de fleurs les autels de l'étude;
Oui, sage déité, lorsque la main du temps
Sur ma tête blanchie entassera les ans,
Brûlant encor pour toi sous les glaces de l'âge,
Je ne cesserai point de t'offrir mon hommage;
Je verrai sans regret s'éclipser mes beaux jours,
Tes plaisirs sérieux me tiendront lieu d'amours.
Ici, loin des grandeurs, loin du fracas du monde,
Je coulerai ma vie en une paix profonde.
Ce toit, mon seul abri contre un siècle de fer,
Ce toit voit mon printemps, il verra mon hiver;
Mes deux auteurs chéris, et Tibulle et Virgile,
Sans cesse peupleront mon solitaire asile,
Et si, parfois, comme eux j'ose élever mes chants,
Ce sera pour vanter tes biens purs et touchants,
Étude! et, renfermé dans sa douce retraite,
Ton amant quelquefois deviendra ton poëte.

DISCOURS

SUR LES AVANTAGES DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Agmine partito fulgent, paribusque magistris.

VIRGILE.

Je ris quand chaque soir de l'école voisine
Sort et s'échappe en foule une troupe enfantine,
Quand j'entends sur le seuil le sévère mentor
Dont les derniers avis les poursuivent encor :
« Hâtez-vous, il est tard, vos mères vous attendent!... »
Inutiles clameurs que les vents seuls entendent!
Il rentre. Alors la bande, avec des cris aigus,
Se sépare, oubliant les ordres de l'argus.
Les uns courent sans peur, pendant qu'il fait un somme,
Simuler des assauts sur le foin du bonhomme;
D'autres, jusqu'en leurs nids surprennent les oiseaux
Qui le soir le charmaient, errant sous ses berceaux,
Ou, se glissant sans bruit, vont voir avec mystère,
S'ils ont laissé des noix au clos du presbytère.
Sans doute vous blâmez tous ces jeux dont je ris.
Mais Montaigne, en songeant qu'il naquit dans Paris,
Vantait son air impur, la fange de ses rues,
Montaigne aimait Paris jusque dans ses verrues ;

J'ai passé par l'enfance, et cet âge chéri
Plaît, même en ses écarts, à mon cœur attendri.
Je ne sais, mais pour moi sa naïve ignorance
Couvre encor ses défauts d'un voile d'innocence;
Le lierre des rochers déguise le contour,
Et tout paraît charmant aux premiers feux du jour.
Age enchanteur où l'âme, étrangère à l'envie,
Se prépare en riant aux douleurs de la vie,
Prend son penchant pour guide, et, simple en ses transports,
Fait le bien sans orgueil et le mal sans remords!

Oh! si le sort aveugle, à tous mes vœux propice,
M'eût permis d'être heureux au gré de mon caprice,
Horace, ton ruisseau, ton champ, ton petit bois *,
Ne m'auraient point suffi pour être égal aux rois;
J'aurais encor voulu, près de mon toit agreste,
Ouvrir aux fils du pauvre une école modeste,
Et, parmi ces enfants tous soumis à ma loi,
J'aurais rêvé des jours qui ne sont plus pour moi.
Enfants, rassurez-vous; mon front n'est point sévère,
Je veux surtout qu'on m'aime et peu qu'on me révère;
Je n'aurais pas été ce magister jaloux,
Pédant gonflé de morgue et bouffi de courroux,
Qui semble, en ses sermons toujours tristes et graves,
Le Vieux de la Montagne instruisant ses esclaves.
La peur préside seule à ses vaines leçons,
Il gronde sur un mot, punit sur des soupçons,
Et souvent, à mentir vous contraignant d'avance,
Détruit votre candeur et non votre ignorance.
Loin de moi ce vieux fou, despote triomphant,
Qui ne se souvient plus qu'il fut jadis enfant,

* Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum sylvæ super his foret, etc.
(Horace, sat. vi, liv. 2.)

Et, foulant sous son joug la jeunesse asservie,
Flétrit d'un souffle impur les roses de la vie!
Enfants, vous en riez; mais vos pleurs chaque soir
Par leur trace récente attestent son pouvoir.
Pour moi, j'aurais voulu, troupe aimable et joyeuse,
Vous faire un doux plaisir d'une étude ennuyeuse,
J'aurais, d'un nouvel art empruntant le secours,
Su rendre vos travaux moins tristes et plus courts;
Je vous aurais laissé le soin de vous instruire,
Et ma classe eût offert l'image d'un empire.
Roi, j'aurais dispensé les rangs et les emplois,
J'aurais dit à chacun : cherche à fixer mon choix,
Parmi tes compagnons hâte-toi de paraître,
Sois d'abord leur vainqueur, tu deviendras leur maître.

Alors j'aurais pu voir tous ces jeunes rivaux
Disputer sous mes yeux de zèle et de travaux.
Fier d'un titre conquis, tantôt le plus habile
Guide des moins savants la phalange docile;
Et tantôt l'ignorant, par un juste retour,
Grâce à lui, prend sa place et l'instruit à son tour.

Ainsi ce roi fameux, vengeur des scandinaves,
Don Quichotte du nord et neveu des Gustaves,
Qui troubla la Vistule, épouvanta Revel,
Et, grâce au vieux Voltaire, est sûr d'être immortel,
Charle, au plus grand des czars, son rival dans l'histoire,
A force de le vaincre, enseigna la victoire.

Répondez, mes amis; il doit vous être doux
D'avoir pour seuls mentors des enfants comme vous;
Leur âge, leur humeur, leurs plaisirs sont les vôtres;
Et ces vainqueurs d'un jour, demain vaincus par d'autres,

Sont, tour à tour parés de modestes rubans,
Vos égaux dans vos jeux, vos maîtres sur les bancs.
Muets, les yeux fixés sur vos heureux émules,
Vous n'êtes point distraits par la peur des férules;
Jamais un fouet vengeur, effrayant vos esprits,
Ne vous fait oublier ce qu'ils vous ont appris;
J'écoute mal un sot qui veut que je le craigne,
Et je sais beaucoup mieux ce qu'un ami m'enseigne.

Ainsi, charmante Églé, par toi souvent instruit,
De tes douces leçons je recueille le fruit;
Tantôt, quand le printemps rend aux bosquets leurs ombres,
Nous parcourons tous deux tes jardins déjà sombres;
Là, botaniste aimable, en me montrant tes fleurs,
Tu m'apprends leurs vertus, leur race, leurs couleurs,
Et mon cœur, attentif à tes leçons si chères,
Retient surtout les noms des fleurs que tu préfères;
Tantôt, domptant d'un mot mon orgueil aux abois,
Ta main d'un fil léger embarrasse mes doigts,
Tu m'apprends à parer la gaze transparente
De ces dessins, tracés par l'aiguille savante,
Et souvent tu souris, quand j'ai, tant bien que mal,
Enrichi d'un feston ton voile virginal.
Mais aussi quelquefois, si la mélancolie
Remplace dans ton cœur l'attrayante folie,
Tu t'assieds près de moi sous des bocages verts,
Et ton tendre regard me demande des vers.
Alors, ô mon Églé, si je saisis ma lyre,
Mon ardeur te transporte et ma verve t'inspire;
Tu chantes, et j'admire, à mon tour étonné,
Un talent qui me manque et que je t'ai donné.

O force de l'exemple, invincible magie!
Voyez ce czar, fameux par sa mâle énergie,

Pierre, pour éclairer ses peuples ignorants,
Descendre à leur niveau, se mêler dans leurs rangs.
D'abord, peu soucieux de sa grandeur suprême,
Dans les arts qu'il leur montre il s'est instruit lui-même ;
On l'a vu, tour à tour despote et charpentier,
En sortant d'un palais entrer dans un chantier,
Boire avec un marin, serrer la main des princes,
Et des arts de l'Europe enrichir ses provinces.
Jaloux de tant de rois dominateurs des mers,
Le czar avec douleur a vu ses ports déserts;
Il lui faut des vaisseaux ; lui-même, il les commence,
Et sur un frêle esquif fonde une flotte immense*.
Il ne peut, méprisé des autres potentats,
D'un rempart de guerriers entourer ses états;
Ses kalmoucks, ses baskirs, phalanges voyageuses,
Ne quittent qu'à regret leurs cavernes fangeuses,
Et, marchant en désordre et sans chefs et sans lois,
Fuiraient au seul aspect d'un grenadier hongrois.
Le czar veut se créer une invincible armée,
Ce grand projet domine en son âme enflammée,
Rien ne lui coûte, et, loin des pompes de sa cour,
Pour former ses soldats, le czar se fait tambour.
C'est ainsi que, chassant l'ignorance endurcie,
L'exemple d'un seul homme éveilla la Russie.

Le dirai-je ? à Canton, fameux par son savoir,
Un chinois de l'exemple a connu le pouvoir.
Ce sage, méprisant tous nos arts inutiles,
De la mode et du goût colifichets futiles,
Crut devoir réserver aux plus augustes mains
L'art, dédaigné chez nous, qui nourrit les humains.
Dès qu'un prince nouveau va monter sur le trône,

* On voit encore à Saint-Pétersbourg le bateau que Pierre le Grand construisit, aidé du baron Lefort, et qui fut le premier navire de la marine russe.

Le sénat le conduit aux bords du fleuve Jaune ;
Là, pressant deux taureaux d'un royal aiguillon,
L'empereur dans la terre ouvre un large sillon,
Et, sous les yeux ravis de la foule accourue,
Unit d'un nœud sacré le sceptre et la charrue.

Mais, du bon Yorick* imitant les écarts,
Vais-je chanter la Chine et l'empire des czars?
Oh non ! reviens, ma muse, admirer mon école.
Là, j'ai mis de Jésus le sublime symbole,
J'ai rempli ses désirs, car sa touchante loi
Dit : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi. »
Au-dessous est ma table et plus loin sont placées
De mes jeunes sujets les banquettes pressées ;
Ces cartes, ces tableaux dont les murs sont couverts,
Portent des premiers mots les mélanges divers,
Et l'enfant, qui les voit, aisément s'initie
Aux arts que nous légua l'antique Phénicie.
Mais l'instant est venu ; tu vas voir sous tes yeux,
Au temple de l'étude entrer l'essaim joyeux.
Leur chef marche à leur tête en marquant la cadence,
Et chacun sur son banc vient s'asseoir en silence.
Tout se tait ; mais bientôt leur voix s'élève en chœur,
Leur douce voix demande à ce Dieu protecteur,
Qui parmi les vertus compte l'humble espérance,
De longs jours pour le roi, de beaux jours pour la France.
La prière a cessé ; chacun avec ardeur
Recommence un travail qu'il quitta sans tiédeur ;
D'abord le maître dicte, et leur main exercée
Sur l'ardoise fragile a transcrit sa pensée.
Le plus faible au combat provoque les plus forts ;
Souvent son jeune chef, couronnant ses efforts,

* On connaît ce personnage sous le nom duquel Sterne s'est peint dans ses romans.

Compare les essais, sourit et lui désigne
Le rang plus glorieux dont il s'est rendu digne.
Mon tour vient ; je dispense, en mon dernier coup d'œil,
Le blâme avec regret, l'éloge avec orgueil.

On se lève... entends-tu la crécelle sonore
A de nouveaux combats les appeler encore?
Regarde. Ils vont s'apprendre, en d'aimables leçons,
Ces signes variés qui peignent tous les sons.
Au milieu d'eux se place, en sa chaire mobile,
Leur Aristarque, armé de son sceptre fragile ;
Vois-les, près d'un tableau, sans dégoûts, sans ennuis,
Corrigés l'un par l'autre, et l'un par l'autre instruits ;
Vois de quel air chacun, bouillant d'impatience,
Quand son rival s'égare, étale sa science ;
Ce soir il s'ornera d'un ruban bien acquis,
Et son regard dira : c'est moi qui l'ai conquis.

Êtres intéressants, meilleurs que nous ne sommes,
Enfants, pourquoi faut-il que vous deveniez hommes ?
Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez, comme nous,
Esclaves ou tyrans, enviés ou jaloux ?
Vous qui, les yeux fixés sur un gros caractère,
L'imitez vainement sur l'arène légère,
Et voyez chaque fois, malgré vos soins nouveaux,
Le cylindre fatal effacer vos travaux,
Ce triste passe-temps, mes enfants, c'est la vie.
Un jour, vers le bonheur tournant un œil d'envie,
Vous ferez comme moi, sur ce modèle heureux,
Bien des projets charmants, bien des plans généreux ;
Et puis viendra le sort dont la main inquiète
Détruira dans un jour votre ébauche imparfaite.
Croissez pourtant, croissez ! que l'ardeur des succès
Vous montre de bonne heure à devenir français.

Enfants, instruisez-vous; le savoir vous honore.
L'art que je vous enseigne est peu de chose encore;
Mais pour dissiper l'ombre il suffit d'un éclair,
Et le sable grossier peut dérouiller le fer.
Apprenez à penser; votre noble industrie,
Des dons que je vous fais doit compte à la patrie;
Ah! faites-lui puiser, séchant ses pleurs sanglants,
La paix dans vos vertus, la gloire en vos talents.

Écoutez : autrefois les nations rivales
Disaient : « Dans les beaux-arts la France est sans égales;
Mais seules, nous brûlons de ce feu créateur
Des secrets d'Uranie immortel inventeur;
Fust, Newton, n'étaient point de ces têtes légères... »
Savez-vous, mes amis, comment ont fait nos frères?
L'un sut, d'un air subtil, gonfler le vaste sein
D'un globe, compagnon de son hardi dessein;
Et dans le ciel ouvert planant avec audace,
Conquit, titan nouveau, l'empire de l'espace;
Et quand l'Europe encor, de jeu frivole et vain
Osa, dans son dépit, taxer cet art divin,
La France, en attendant que l'avenir prononce,
Aux plaines de Fleurus confia sa réponse.

Un autre, à la vapeur ouvrant d'étroits canaux,
Comprima ses élans dans d'énormes fourneaux,
Et, fixant à leurs flancs deux orbes tutélaires,
Fit marcher sur les flots nos flottantes galères.
Grâce à lui, les vaisseaux, changés en chars mouvants,
Peuvent fuir les écueils et se jouer des vents.
Sans doute à ce bel art, qui brave les tempêtes,
Le commerce devra de nouvelles conquêtes;
Pour le rendre parfait nos savants vont s'unir;
Et peut-être on verra, dans les temps à venir,

Voguer dans l'air, courir sur les mers écumantes,
Nos bataillons volants et nos flottes fumantes.

Imitez, mes amis, dans vos futurs essais,
Ces exemples fameux, vengeurs du nom français.
Il en est parmi vous, puis-je ne le pas croire!
Qu'un jour tourmentera le démon de la gloire,
Qui, nourris dans l'échoppe ou sortis des hameaux,
A nos anciens lauriers joindront quelques rameaux,
Éclairciront leur astre entouré de ténèbres,
Et, s'ils sont nés obscurs, sauront mourir célèbres.
Les uns, chantant des rois les tragiques revers,
Du grand Corneille éteint nous rendront les beaux vers;
Les autres, d'un bras sûr, géants de nos tribunes,
Pousseront loin de nous le char des infortunes,
Guideront nos guerriers; ou protégeant les lys,
Pour nos Henris nouveaux seront d'autres Sullys.
Pour moi, qui, le premier, dans votre âme ingénue
Éveillai des talents l'étincelle inconnue,
En frémissant pour vous des caprices du sort,
D'un regard étonné je suivrai votre essor;
Et, tandis que vos nefs braveront le naufrage,
Moi, dans mon humble asile, à l'abri de l'orage,
J'irai de mes aïeux retrouver les cercueils,
Sans avoir fui le port ni tenté les écueils.

Ainsi, sans le savoir, quand la poule fidèle
Couve l'œuf étranger de l'humide sarcelle;
Tendre mère, elle tremble, alors qu'à peine éclos,
Ses poussins chancelants s'élancent dans les flots;
Triste, elle suit de l'œil leur troupe inattentive,
S'alarme, les admire et reste sur la rive.

INSTITUTION DU JURY EN FRANCE

DIALOGUE ENTRE VOLTAIRE ET MALESHERBES

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES, LE 21 AVRIL 1794

Sic de cara manes patria portenta ferebant.

Silius Italicus.

VOLTAIRE.

Salut, nouveau venu des rives de la Seine.
De loin, en te voyant, j'ai cru voir La Fontaine.
En entrant dans ces lieux, n'es-tu pas étonné
D'y voir un vieux pécheur que tu croyais damné?
Va, sans compter Socrate, ami, plus d'un pauvre homme
Respire ici le frais, lorsqu'on le brûle à Rome.
Dis-moi donc — car depuis qu'ici-bas arrivé
Je me suis convaincu que j'étais bien sauvé,
Les doctes entretiens d'Horace et de Virgile
Ne m'ont pas trop appris ce qu'on fait à la ville, —
Paris est-il encor, comme en mes derniers jours,
Le centre des plaisirs, des arts et des amours?
Parmi nos gazetiers voit-on le goût renaître?

Crébillon sur la scène est-il toujours mon maître?
As-tu soupé parfois chez nos seigneurs brillants,
Du talent sans appui protecteurs bienveillants?
Que fait surtout, que fait ce roi, si jeune encore,
Dont mes regards mourants ont salué l'aurore?
Sa belle épouse?...

MALESHERBES.

Arrête! ô ciel! ignores-tu?...

VOLTAIRE.

J'ignore tout. Pourquoi ce visage abattu?
Dis? seras-tu muet comme ces tristes ombres,
Qui viennent chaque jour peupler nos bosquets sombres,
Et dont la foule, errante en ces vertes forêts,
Se tait quand j'interroge et fuis quand je parais?
Quelque autre Pythagore, imposteur insipide,
Prêche-t-il donc là-haut un silence stupide?
Ou d'un destin cruel le souvenir affreux
Jusqu'aux champs de l'oubli suit-il ces malheureux?

MALESHERBES.

Voltaire, il est des maux, hélas! tu dois m'en croire,
Dont la mort ne peut même effacer la mémoire.
Pardonne à ma douleur! j'ai vu, dans mon hiver,
Traîner à l'échafaud tout ce qui m'était cher;
La tombe a dévoré mon gendre et ma famille,
Et moi, je n'ai pu même y précéder ma fille.

VOLTAIRE.

Juste ciel, que dis-tu? Vieillard, quel est ton nom?

MALESHERBES.

Malesherbes.

VOLTAIRE.

Qu'entends-je? O moderne Zénon,

Toi qui sus au bon sens soumettant la puissance,
En allégeant nos fers, réprimer la licence,
Vrai sage, ami du peuple et mentor de ton roi,
Quel horrible malheur a donc pesé sur toi?

MALESHERBES.

Hélas! nous pleurons tous les mêmes infortunes.
Voltaire, à tout français mes douleurs sont communes.
Oh! que tu fus heureux, toi qui t'es endormi
Avant de voir les temps où la France a gémi!
La mort n'est point venue à ton lit funéraire
Les mains teintes du sang d'une épouse ou d'un frère;
Tes regards expirants n'ont pas vu dans Paris
Des jours pareils à ceux que ta muse a décrits.
Sur ces paisibles bords, les ombres apparues
Ne t'ont point dit le sang ruisselant dans les rues,
Les cadavres fumants rangés en longs amas,
La fille à son vieux père enviant le trépas,
Les cris des meurtriers, leur fureur, leur délire,
Et le prêtre à l'autel recevant le martyre.
Ta cendre reposait, quand des brigands sans lois
Fouillaient dans les tombeaux pour y chercher des rois!
Tu frémis; ce seul mot te dit assez peut-être
Qu'au pays des Bayard des Cromwell ont pu naître.
Oui, grand homme, ce prince... excuse mes sanglots,
Ce prince... un jour a vu couronner leurs complots,
Un jour! et l'on n'a plus trouvé que dans l'histoire
Ce vieux trône, chargé de dix siècles de gloire.

VOLTAIRE.

Lamoignon, je frissonne à ces sombres tableaux.
D'un peuple déchaîné qui peut calmer les flots?
O roi, l'amour du monde en vos jeunes années,
La hache a donc déjà tranché vos destinées!
Qu'aviez-vous fait? Votre âme, ah! devait-ce être en vain?
Voulait voir des enfants dans les fils de Calvin;

Vous aviez, des prisons chassant la violence,
Aux supplices du crime arraché l'innocence;
Vos trésors généreux se fermaient aux impôts;
Et le double univers respectait vos drapeaux;
Le prix de vos bienfaits fut donc, ô barbarie!
L'honneur sanglant de suivre et Charles et Marie.
Et moi, je m'éteignais près de sa jeune cour,
Comme un flambeau qui meurt aux rayons d'un beau jour,
Sans voir, parmi les fleurs, l'encens, les chants de fête,
Le fer de Damoclès suspendu sur sa tête.
Mais, dis, qui put causer ces tragiques horreurs?
Quel monstre a des bourreaux éveillé les fureurs?

MALESHERBES.

O Voltaire, pardon! leur culte t'en accuse.
Sur leurs autels déserts ils ont placé ta muse.
Ils ont dit : « Ce grand homme a révélé nos droits.
En défendant le peuple, il proscrivait les rois.
En riant des erreurs qui berçaient nos ancêtres,
Ne réprouvait-il pas et les grands et les prêtres? »
Que te dirai-je enfin? de ton âme de feu,
Leur athéisme aveugle a voulu bannir Dieu.
Ils t'ont proclamé chef de leur secte farouche;
Ton nom aux cris de mort s'est mêlé dans leur bouche.
De ton horrible gloire ils t'auraient fait rougir.
Contre Henri lui-même on les a vus rugir.
Et, foulant sans pudeur son image abattue,
Sur ces débris sacrés promener ta statue.

VOLTAIRE.

Voilà donc mon destin! adieu, rêves trompeurs!
La gloire, le front ceint de brillantes vapeurs,
Pure comme l'éclat de la voûte étoilée,
En vain berçait encor mon ombre consolée.
Qu'ai-je fait? Ces talents qui causaient mon orgueil
N'ont causé que des pleurs à ma patrie en deuil.

Je suivais en riant ma muse vagabonde.
Chapelain, me disais-je, a-t-il créé la Fronde *?
Il m'était réservé de démentir mes vers;
Et ma folle sagesse a troublé l'univers.
O Spinosa, du moins heureux dans tes systèmes,
Nul sophiste à ta voix ne prêta ses blasphèmes.
Vous qui m'avez fait dieu, tigres, dont la fureur
M'offre en tribut du sang, vous me faites horreur!
En vantant mes écrits, traînez-vous dans la boue;
Allez, je vous maudis et je les désavoue!

MALESHERBES.

N'achève pas. Respecte, en ton bouillant courroux,
Ces travaux immortels, que nous admirons tous.
Va, loin de t'accuser, ton pays doit te plaindre.
Eh! croira-t-il jamais que celui qui sut peindre
La grandeur de Henri, la Ligue et ses fureurs,
Voltaire, ait provoqué nos sanglantes erreurs?
Quand ta voix de Clément maudit la main perfide,
Préparais-tu déjà le jour du régicide?
Traçais-tu des forfaits dont la terre a frémi,
Pour voir renaître encor la Saint-Barthélemy?
Défenseur des Sirven, des Calas, des La Barre,
Dis-moi, des échafauds es-tu le dieu barbare?
Oh non! ta gloire est pure, et rien ne peut souiller
L'éclat dont tes vertus la font encor briller.
Toi, qu'on voyait, du fruit de tes fécondes veilles,
Nourrir avec respect la nièce des Corneilles;
Qui, dans l'heureux séjour que tes soins ont peuplé,
Offrais au pauvre un champ, un toit à l'exilé;
Et montrais, grand sans faste et simple avec courage,
Las Casas à la cour et Penn dans ton village;
Dans des temps moins pervers, Voltaire, tes écrits

* Chapelain n'a point fait la guerre de la Fronde.

(VOLTAIRE.)

N'auraient fait tort qu'aux sots, qui les ont mal compris.
Tu savais, en voilant la vérité sévère,
Que son flambeau parfois brûle autant qu'il éclaire.
Des fous l'ont ignoré; mais, dis, oserait-on
Imputer au soleil l'erreur de Phaéton?
Va, si des factieux exaltent ton génie,
Leur admiration en vain te calomnie.
Eh! n'abusaient-ils pas des noms les plus sacrés?
N'a-t-on pas entendu ces jongleurs exécrés,
Souillant le mot d'honneur dans leur bouche flétrie,
En décimant la France invoquer la patrie?

Écoute. Quand Paris eut vu, dans ses remparts,
Couler le sang des rois et le sang des césars;
L'hydre tourna sa rage, encor mal assouvie,
Sur ces grands, si brillants aux beaux jours de ta vie.
La plupart ne sont plus. Livrés à des bourreaux,
Le fer les a punis d'être fils des héros;
D'autres, seuls, déguisés, ont fui notre rivage,
Laissant à leurs enfants la mort pour héritage.
Chaque jour dans Paris passent d'énormes chars,
Entraînant au trépas guerriers, vierges, vieillards;
Hélas! sur l'échafaud, même à sa dernière heure,
Chacun d'eux tremble encor pour l'ami qui le pleure.
D'effroyables arrêts, par des brigands dictés,
Encombrent les prisons, dépeuplent les cités,
Et l'instrument de mort, horriblement mobile,
Pour vider les cachots erre de ville en ville.
Dis, sais-tu de quel nom les monstres satisfaits
Parent ce tribunal, tout souillé de forfaits?
Ils l'appellent Jury. — Cette amère ironie
Te peint leur impudeur mieux que leur tyrannie.
Hélas! attendiez-vous cet hommage insultant,
Vous qui dans d'heureux jours passés comme un instant,
Voyiez dans le Jury l'ancre de l'Espérance,
Et d'un code sublime enrichissiez la France?

VOLTAIRE.

Eh quoi! que pouvaient-ils espérer des français?
Ce peuple ingrat et vain, bizarre en ses excès,
S'il trouve une étincelle, allume un incendie;
Il imite aujourd'hui, demain il parodie.
Où trouver dans ces cœurs, dépravés ou bouillants,
Des jurés, à la fois fermes et bienveillants?
Que l'anglais à son gré, flegmatique insulaire,
Célèbre les bienfaits d'un code populaire;
Le français turbulent, pour obéir aux lois,
Veut qu'un juge insensible interprète leur voix.
Le lait, du jeune enfant nourriture féconde,
Le lait n'est qu'un poison pour la vipère immonde.
Tel serait le jury, pour ce peuple pervers,
Farouche, s'il est libre, humble et gai dans les fers.

MALESHERBES.

Non, tu ne penses pas ce que dit ta colère.
O peuple généreux, méconnu par Voltaire,
Venez, apprenez-lui combien, dans vos revers,
Votre noble attitude étonna l'univers.
Dans ce Conseil fougueux où l'audace insolente
Imposait des forfaits à la foule tremblante,
Les poignards, de Louis dictant le triste sort,
Ont contraint la faiblesse à prononcer sa mort;
Mais si, pour révoquer l'arrêt de son supplice,
Nous avions pu du peuple implorer la justice,
Si mes nobles amis par des cris menaçants
N'eussent vu l'anarchie étouffer leurs accents,
Si... mais les vains sanglots que j'ai seul fait entendre,
N'ont permis qu'à mes pleurs, hélas! de le défendre...
Mon roi vivrait; la France eût prouvé dans un jour
Qu'il avait pu tout perdre, excepté son amour.
Un tel jour n'a pas lui; tout Paris en silence
Sembla du roi-martyr être la tombe immense;

L'honneur voulut mourir sous le trône détruit;
Et ce fut dans les camps que la gloire s'enfuit.
Oh! quels cris a jetés notre armée intrépide,
Quand elle a reconnu cette tête livide!
Chacun voulait périr, à combattre empressé,
Pour se laver d'un sang qu'il n'avait pas versé.
Va, ce peuple est bien grand, plus que l'anglais peut-être;
S'il n'est pas libre encore, il est digne de l'être.

Ce fut mon seul regret, de ne pas voir ces temps
Où vers d'autres climats fuiront les noirs autans,
Quand la France, sur l'onde enfin levant sa tête,
Pareille au dieu des mers, calmera la tempête.
Alors, sur les débris de nos antiques lois,
Plus fort de tous les coups qu'il reçut tant de fois,
Le jury renaîtra; rien ne pourra l'atteindre,
Et les tyrans surpris n'oseront plus l'enfreindre.
Tel cet arbre fameux, qui, depuis deux mille ans*,
Du volcan de Catane ombrage en paix les flancs,
Dans la lave féconde enfonçant ses racines,
Croît plus vaste et plus fier au milieu des ruines.
Ah! combien de bienfaits promet à nos neveux
Ce code protecteur, qu'appellent tous mes vœux!
Thémis ne verra plus siéger dans son enceinte
Ces automates sourds à l'humanité sainte,
Dans une sphère étroite enfermés avec soin,
A qui la loi disait : Tu n'iras pas plus loin;
Qu'on voyait, sans songer aux mœurs de leur victime,
Calculer l'innocence et mesurer le crime,
Balancer les soupçons, supputer les témoins,
Frappant pour un de plus, sauvant pour un de moins.
Loin ces juges glacés, dont la raison s'indigne!

* Le grand châtaignier de l'Etna, dont parlent Pline et Spallanzani, qui peut couvrir de ses rameaux une compagnie de cent hommes à cheval.

Suis-moi, car de tes yeux un tel spectacle est digne :
Vois sur ce tribunal ces douze citoyens,
De la simple équité respectables soutiens.
Le sort les a choisis; magistrats éphémères,
Demain ils grossiront la foule de leurs frères;
Aussi, d'un titre auguste aujourd'hui revêtus,
La loi n'est point leur guide, ils n'ont que leurs vertus;
Leur âme les inspire, et ce conseil suprême
N'est de ses jugements comptable qu'à Dieu même.
D'un mortel comme eux tous le sort est dans leur main;
Chacun le plaint d'avance. Eh! sait-il si demain
Il ne descendra pas, grâce à la calomnie,
De la chaise curule au banc d'ignominie?
Regarde. Car bientôt paraîtra devant eux
L'innocence tranquille ou le crime hideux.

Souvent languit au fond d'un cachot solitaire
Un innocent, chargé d'une honte étrangère ;
Son jour vient, et l'espoir dans son cœur n'a pas lui.
Hélas! un sort cruel disposa contre lui
Ces preuves, ces hasards, ce demi-jour funeste,
Où l'œil croit voir le crime et deviner le reste.
Écoute ; un bruit s'élève au sein des spectateurs,
Tout un peuple se presse au-devant des licteurs...
C'est lui. Ne lis-tu pas, dans son maintien modeste,
L'éclatant désaveu d'un crime qu'il déteste?
On l'accuse; il rougit, noblement ingénu,
Non d'être dévoilé, mais d'être méconnu.
Son œil chargé de pleurs, lentement se promène
Sur les flots aveuglés d'une foule inhumaine;
Il frémit; mais ses sens bientôt sont rassurés;
La pitié brille encor sur le front des jurés.
Aussi, s'il est en butte à l'erreur, à l'envie,
Aux yeux des magistrats il déroule sa vie :
« Voilà ce que j'étais, voyez ce que je suis... »

Et ses juges déjà deviennent ses appuis.
Le peuple ému d'abord, admirant sa constance,
Craint bientôt plus que lui la terrible sentence.
Quand le vengeur public, calme et sans s'émouvoir,
A rempli contre lui son sévère devoir,
Il se lève; il n'oppose, aux faits qu'on lui présente,
Que des jours toujours purs et son âme innocente.
Il a pour seuls témoins ses titres les plus doux;
Fils, il parle à des fils, époux, à des époux;
Sa voix mâle repousse un forfait qu'il abhorre,
Et le cœur des jurés le défend mieux encore.
Enfin l'heure est venue. En son cachot rentré,
Il attend son arrêt, de gardes entouré.
Moment cruel! il tremble, il perd son assurance,
Et, près d'atteindre au but, renonce à l'espérance;
Il roule en son esprit ces témoins imposteurs,
Ces hasards spécieux, et pourtant si menteurs!
Il voit le char affreux, qui traverse en silence
Ces jardins fortunés, où coula son enfance;
Il songe à son vieux père, à son épouse... Hélas!
Son sort rappellera le destin des Calas;
Il ira, convaincu d'un crime imaginaire,
Réveiller par sa mort les mânes de Voltaire...
Mais on l'appelle; il rentre en ce temple imposant
Où Dieu seul avec lui sait qu'il est innocent.
Le jury s'est assis, et son chef vénérable,
Seul debout, le front nu, tient l'arrêt redoutable;
Le vieillard, sur son cœur posant ses faibles mains,
S'incline aux pieds de Dieu, qui juge les humains;
Il lit... Ciel! le captif écoute, et croit à peine;
Pâle, il jette aux jurés une vue incertaine;
Le peuple les bénit, il tombe à leurs genoux.
La loi l'eût condamné, les vertus l'ont absous.

Toutefois des jurés l'état craint l'indulgence.

Aussi, quand un forfait réclame sa vengeance,
Thémis, cachant son glaive à leurs yeux attendris,
Sans effrayer leurs cœurs, s'adresse à leurs esprits.
Le crime est devant eux ; leur âme incorruptible
Enfante avec douleur la vérité terrible;
Un juge alors condamne, et, fidèle à leur voix,
Le glaive va loin d'eux exécuter les lois.
Jury, code immortel! noble magistrature,
Qu'admire la raison, qu'approuve la nature!
Oh! qu'il fut juste et grand, le premier qui voulut
Que l'homme à ses égaux pût devoir son salut
Et que du crime, armé d'audace et d'assurance,
L'instinct de la vertu distinguât l'innocence!
Jury! nais pour la France, et vers la liberté
Marque les premiers pas d'un peuple transporté.

Hélas! si, dans ces jours de meurtre et d'anarchie
Où le fer s'arrêta sur ma tête blanchie,
Au lieu de ces bourreaux, craints de Paris tremblant,
Qui levaient sur la hache un subside sanglant,
Thémis dans son palais eût convoqué des sages,
A l'or, à la menace opposant leurs courages,
Tu vivrais, ô ma fille!... et je verrais encor
Ce sourire charmant que m'enleva ta mort!
Vous vivriez aussi, princesse infortunée *,
A ce titre, avec nous, sur l'échafaud traînée!
Oh! combien d'orphelins croîtraient, enfants heureux,
Sur ce sein maternel, qui ne bat plus pour eux!
Le jour ne verrait plus la machine des crimes,
Minotaure sanglant, attendre des victimes,
Et, dressée aux regards des peuples irrités,
De sa tête fumante effrayer les cités.

* La princesse Lubomirski, dame polonaise, fut traînée à la mort à vingt-trois ans, sur la même charrette que M. de Malesherbes, parce qu'elle était princesse.

Oui, des tyrans vaincus enchaînant la furie,
Un vrai jury, Voltaire, eût sauvé la patrie.

VOLTAIRE.

Ah! souviens-toi surtout, rival de Messala,
En vantant le jury, qu'un jury t'immola.
Le sort doit seul nommer ces juges tutélaires;
Choisis par des tyrans, ils ont fait vos misères.
Crains encor que la loi, répandant la terreur,
Ne punisse en forfait la faiblesse ou l'erreur,
Et, des jurés surpris révoltant la clémence,
Ne les force à frémir de leur propre sentence.
Ainsi, souvent dans Londre, aux regards du jury,
Paraît un malheureux, que la faim a maigri;
Il est trop vrai, sa main, par le besoin contrainte,
D'un vil bon de la banque a contrefait l'empreinte...
Il ira, sous son poids courbant un croc de fer,
De sa mort convulsive amuser Westminster.

Hélas! dans tous les temps, barbare et méprisable,
L'homme s'est fait un jeu des jours de son semblable.

A Sparte, où la licence et le vol enhardis
Étaient punis au jour et dans l'ombre applaudis,
Un pied plus long que l'autre, une épaule inégale
Dictaient d'un faible enfant la sentence fatale;
Ésope fut heureux de naître phrygien;
Et Luxembourg là-bas n'eût été bon à rien.
Entre au camp des romains; vois l'armée en alarmes,
Et ce consul sévère, insensible à leurs larmes.
Regarde. C'est son fils, qu'un licteur inhumain
Lie à l'affreux poteau d'une tremblante main.
C'en est fait; ce beau front a roulé sur la terre...
Hélas! il a vaincu sans l'aveu de son père!

La femme aux champs du nord*, comme aux bords du levant,
Suit mort un vieux mari qu'elle abhorra vivant.
Plus loin, sont des gaulois, pieusement perfides,
Livrant des étrangers au fer de leurs druides;
Ou le huron, tuant, pour s'en débarrasser,
Son père qui radote et ne sait plus chasser.
Et quand on vit régner, grâce aux progrès de l'homme,
Le sabre dans Byzance et la crosse dans Rome,
Si Mustapha bâillait, pour charmer ses loisirs,
Il faisait au divan étrangler ses visirs,
Ou sur quelque santon qui demandait l'aumône
Au métier de bourreau s'exerçait en personne.

Dans Lisbonne, au fracas des cloches, du tambour,
Prêtres, clercs, cardinaux s'assemblaient un beau jour;
Puis, près des vils suppôts du tribunal inique
Qu'à défaut de Satan dut fonder Dominique,
S'avançaient à pas lents, couverts de manteaux gris,
Vingt damnés, qu'exhortaient des moines bien nourris,
Et qui, tous, sans trop croire à la grâce infinie,
Allaient, cent pas plus loin, cuire en cérémonie.
Souvent tout leur forfait, d'eux-mêmes inconnu,
Était d'attendre encore un Dieu déjà venu.

France, des maux pareils jadis t'ont déchirée...
Mais voilons de Noé la nudité sacrée.
Puisses-tu seulement, respectant deux grands rois,
Oublier si Louis a rappelé François**;
Apprendre, quels que soient leur culte et leurs mystères,

* On sait que les scythes et les indiens avaient la même coutume.
** L'estrapade et les dragonnades.

Qu'enfants d'un même Dieu, les hommes sont tous frères,
Et voir, grâce au jury, protecteur de tes droits,
Le crime seul trembler en présence des lois!
Alors, s'il reparaît, éteins à son aurore
L'astre des factions, qui t'épouvante encore;
Bannis ces écrivains que rien ne peut calmer,
Qui n'ont su que détruire en voulant réformer;
Impose au talent même un utile silence.
Va, souvent le bonheur n'est que dans l'ignorance.

MALESHERBES.

Voltaire, que dis-tu? par amour de la paix,
Veux-tu sur tous les yeux étendre un voile épais?
Veux-tu rendre à nos fils les censures, les bulles,
De la Sorbonne en feu les foudres ridicules,
Et tout cet appareil de pouvoir monacal,
Que Fénelon craignait, et dont riait Pascal?
Des troubles, comme toi, je hais les vils apôtres,
Renversant un abus pour en créer mille autres,
Charlatans effrontés, parés de faux clinquants,
Fougueux, parfois subtils, mais jamais éloquents.
Ne les redoute plus; une fois détrompée,
La France, de leurs cris ne sera plus frappée.
Je verrais sans effroi le torrent inonder
Des champs que son limon peut encor féconder.
Grand Dieu! quand le génie, ouvrant ses larges ailes,
Atteint déjà peut-être à des routes nouvelles,
On irait l'arrêter, de peur que ses élans
N'éveillent quelques sots, jaloux ou turbulents!
On verrait tout se taire, ainsi qu'aux bords du Tibre,
Et la pensée aux fers, quand l'homme se dit libre!
Non, rien de la raison ne doit gêner l'essor.
Ta pensée, ô Bias, était ton seul trésor.

Mais dès qu'un écrivain, dans un coupable zèle,

Aux lois, à ses devoirs paraîtrait infidèle,
Je voudrais, pour punir ses funestes écarts,
Convoquer les savants, les favoris des arts,
Et voir, sans que du moins sa gloire en fût ternie,
Le jury des talents condamner le génie.
Ou si, pour tout briser, des esprits pleins d'ardeur
Osaient du droit d'écrire abuser sans pudeur;
Si, profanant les lois, le culte et la morale,
Leurs pamphlets en tous lieux colportaient le scandale;
J'assemblerais encore un jury vénéré,
Défenseur des vertus, par elles éclairé;
Et les méchants verraient flétrir leurs vils ouvrages
Et par la voix du peuple et par l'arrêt des sages.

VOLTAIRE.

Lamoignon, ta prudence a trouvé le seul frein
Qui puisse en ses écarts borner l'esprit humain.
A de justes arrêts nul ne trouve à redire.
Le peuple ne rit point quand il n'a point à rire;
Et la raison est là, qui dit à ces mortels,
Qui, brûlés pour un livre, obtinrent des autels:
« Crois-moi, méchant rêveur qu'on a daigné poursuivre,
« Tes écrits seraient morts, si l'on t'eût laissé vivre. »

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

REVENDICATION DE « GIL BLAS »

PAR LES ESPAGNOLS

REVENDICATION DE *GIL BLAS*

PAR LES ESPAGNOLS

Un savant ex-jésuite, appelé Jean Isla, déguisé sous le nom de dom Joaquin Frédéric Issalps, est celui qui a réclamé pour ses compatriotes la propriété de *Gil Blas*. Il a pris la peine de traduire le livre et de le publier, à Madrid même, avec ce titre : *les Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne et adoptées en France par M. Le Sage; restituées à leur patrie et à leur langue naturelle par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation. Avec permission. Madrid, de l'imprimerie de Manuel Gonzalès*, 1787, 4 vol. petit in-4°.

Comment cet ex-jésuite peut-il établir ce qu'il dit avec tant d'assurance dans le titre de son ouvrage sur le vol qu'il prétend que Le Sage a fait à l'Espagne? A cet égard, il faut entendre l'explication détaillée contenue dans une préface où l'auteur espagnol a rassemblé toutes ses preuves.

Je crois devoir donner ici ce prologue de dom Issalps ou bien du père Jean Isla, parce que c'est un juste hommage rendu au livre de Le Sage, dans tous les cas possibles. En effet, de deux choses l'une : ou la revendication des espagnols est bien fondée, ou elle ne l'est pas. Or, quoi qu'il en puisse être, on verra quelle estime les espagnols eux-mêmes font de ce beau roman, et ce qu'en pense le jésuite

qui l'a traduit exprès pour le restituer, comme il le dit, à sa patrie.

Cette préface est un peu longue et peut-être un peu trop dans le goût espagnol; mais c'est un procès littéraire que nous voulons faire juger; il faut connaître les moyens et lire le factum de la partie adverse. Voici donc les raisonnements du très révérend père Isla, que nous nous bornerons à éclaircir et à combattre par un petit nombre de notes.

CONVERSATION PRÉLIMINAIRE

COMMUNÉMENT APPELÉE PROLOGUE

ET DÉDICATOIRE EN MÊME TEMPS

A CEUX QUI VOUDRAIENT ME LIRE

Seigneur lecteur... Ne soyez pas surpris de cette qualification!... Il est sûr que, dans presque tous les prologues, il est d'usage de tutoyer le lecteur; il n'est pas moins vrai que, quoique j'aie respecté l'habitude dans telle ou telle bagatelle que j'ai donnée au public, je n'ai pas observé celle-là, ce qui pourrait paraître le fruit d'une mauvaise éducation. Je suis maintenant repentant et je promets de me corriger, mais sans répondre de ma persévérance...

Quelque mauvais que soit un livre, il peut avoir des lecteurs de toutes les classes, auxquels conviennent des qualifications très différentes, savoir : les *tu*, les *vous*, les *Révérences*, les *Paternités*, les *Illustrissimes*, les *Excellences*, les *Altesses*, les *Majestés;* enfin, il n'y a pas jusqu'aux *Saintetés* et aux *Béatitudes* qui ne puissent le lire. Ne serait-ce pas une irrévérence et une audace intolérable que de converser avec de si hauts personnages en les traitant de tu à toi, et en leur parlant le chapeau sur la tête? « Dans quelle gamelle avons-nous mangé ensemble? » me demanderaient-ils, ou (ce qui serait encore pis) ils ordonneraient à quelque laquais de m'assommer sous le bâton, et peut-être ils n'auraient pas tort.

Par quel moyen éviter une rusticité si grossière? Il n'en est point d'autre que celui qui est admis chez toutes les nations policées. Chaque fois que l'on a besoin de parler par écrit avec des personnes de classes différentes, on tire un certain nombre d'exemplaires uniformes du même imprimé, et, quand on arrive au titre de celui,

avec qui l'on parle, on écrit seulement un V, qui est la lettre initiale de toutes les dénominations respectueuses, afin que chacun s'applique celle qui lui convient.

Cela posé, toutes les fois que dans ce prologue, parlant avec le lecteur, de quelque rang qu'il soit, je le qualifierai de V... il se donnera à lui-même le titre qui lui appartient, et ne pourra se plaindre de ce qu'on ne lui rend pas ce qui lui est dû.

Mais si, dans tout prologue, il serait à désirer que l'on introduisît cette bienséance, dans un prologue dédicatoire ce serait une espèce de folie de ne pas la pratiquer.

Pour moi, ne cherchant dans ce travail, *presque machinal*, d'autres Mécènes que mes lecteurs, je vois clairement quelle mauvaise grâce il y aurait à implorer leur protection et leur bienveillance en leur manquant de respect. Ainsi, seigneur lecteur, mon respectable maître, que V... ne craigne pas que je la traite comme un manant ; je l'estime trop, je la vénère trop, et elle m'est trop nécessaire pour que je m'expose à mériter sa disgrâce, quand j'implore sa faveur, dont j'ai si grand besoin.

Auteurs, traducteurs, ou (ce qui est souvent la même chose) copistes, nous ne devons craindre d'autres ennemis que nos propres lecteurs; si nous méritons leur protection et leur satisfaction, nous ne devons pas donner un zeste de tout le reste qui ne nous lit pas. Que les premiers nous défendent d'eux-mêmes, et que les seconds aboient tant qu'ils voudront! Nous serons avec eux comme le mâtin, qui, quand certains roquets dressent la tête pour japper après lui,

Lève la patte, pisse, et poursuit son chemin *.

Joignez à cela que les livres ne s'écrivent que pour être lus, et que, par leur nature même, ils semblent être uniquement dédiés aux lecteurs. Les mettre sous la protection de quelqu'un qui peut-être ne les lira pas (comme font plusieurs grands personnages), c'est tirer les choses de leur état naturel : cela revient à faire un présent à quelqu'un qui tantôt, pour montrer qu'il nous sait gré de notre bonne volonté, paie le présent plus cher qu'il ne vaut, et tantôt le jette à la figure de celui qui l'envoie ou le partage entre ses laquais.

* *Alzan la pata, los mean,*
Y prosiguen su camino.

Ce chien, la *gamelle* et le *zeste* que l'on a vus plus haut, présentent un échantillon des proverbes familiers que les écrivains espagnols peuvent risquer sans conséquence, parce que ces proverbes sont bien accueillis dans leur langue; ils ne seraient peut-être pas reçus de même en France.

Il y a encore un autre avantage, tant pour l'écrivain que pour le Mécène, à dédier ses ouvrages aux lecteurs. Comme l'auteur ne les connaît pas, il évite les mensonges et les flatteries dont sont ordinairement gonflées les dédicaces; car, ignorant l'histoire de chaque particulier, il est dispensé de faire leur éloge, et les lecteurs d'un jugement solide et d'un goût délicat n'ont pas la confusion de se voir loués en face. On sait que rien n'embarrasse plus un homme mûr et de bon sens que de se voir donner de l'encens par le visage, et, comme on dit, à sa barbe :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

Un superbe coursier, prompt à s'effaroucher,
Regimbe, et se défend quand on veut le toucher.

Horace, sat., 1, liv. II.

Cela établi, seigneur lecteur, mon vénérable maître, que V... donne conclusion à la dédicace, et commençons tête à tête la conversation préliminaire qui se nomme vulgairement prologue. Je soupçonne que V... aura quelques questions à me faire; ainsi j'entre en matière, parce que je suis prêt à la servir et à la satisfaire de tout mon pouvoir.

V... demandera (je crois l'entendre) pour quelle raison, ou avec quel fondement il est dit sur le titre de cet ouvrage que les aventures de Gil Blas furent « adoptées » par M. Le Sage, en lui ôtant l'honneur d'être leur père, légitime ou naturel? Quoi donc! ce monsieur ne le fut-il pas certainement?

Qu'est-ce que le seigneur lecteur appelle *certainement?* Dans les productions métaphysiques de l'entendement, il y a presque autant de doutes, s'il n'y en a pas plus, que dans les productions physiques et matérielles du corps. Dans celles-ci, l'on sait, ou l'on peut savoir avec certitude la mère qui les enfanta; mais jamais l'on ne peut savoir avec la même assurance le père qui les engendra. Pour arrêter les inconvénients que ces doutes pourraient produire, la loi établit la fameuse décision : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* Mais, comme il n'y a point de mariage qui légitime les productions de l'esprit, nous ne sommes pas obligés de croire que celui-là est leur véritable père qui se vante de l'être au commencement de l'ouvrage, excepté seulement pour les livres sacrés. La corneille qui se revêt des plumes d'autrui est une pure fable; il n'y a que les voleurs et les plagiaires qui soient les véritables corneilles.

J'en conviens (répondra peut-être V...), mais je voudrais savoir sur quel fondement vous assimilez notre bon M. Le Sage à une corneille? Sur le plus solide et le plus grave qu'il soit possible de présenter pour asseoir de prudentes conjectures. Ses concitoyens,

ses panégyristes mêmes, l'avouent modestement et le prouvent par des faits qui paraissent concluants. Les auteurs impartiaux et modérés du *Dictionnaire historique et portatif*, qui formaient une compagnie ou association de littérateurs de Paris *, tous hommes mûrs et retirés du grand monde, qui n'appartenaient à aucun corps régulier, ecclésiastique, politique ou académique, et par conséquent étaient exempts de tout esprit de corps ou de parti, disent, dans leur idiome naturel, quand ils viennent à traiter de M. Alain René Le Sage, dans l'édition d'Amsterdam de 1771, tome IV, page 145 :

« Alain-René Le Sage, poëte français, né à Rhuys en Bretagne, l'an 1677 **, mourut en 1747 à Boulogne-sur-Mer. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite l'espagnol et goûta beaucoup les auteurs de cette langue, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu beaucoup de succès. Ses principaux écrits dans ce genre sont : 1° *Gusman d'Alfarache*, en deux volumes in-12; ouvrage dans lequel l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole, qui y domine; 2° *le Bachelier de Salamanque*, en deux volumes in-12; roman bien écrit et semé d'une critique utile des mœurs du siècle; 3° *Gil Blas de Santillane;* on y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses, mais quelquefois prolixes. Il y a du choix, de l'élégance, dans les expressions, et assez de netteté dans les récits; 4° *Nouvelles aventures de Dòn Quichotte*, en deux volumes in-12; ce nouveau Don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables; 5° *le Diable boiteux,* deux volumes in-12; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs; 6° Mélanges amusants des saillies d'esprit et des traits historiques les plus frappants; ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais. Cet auteur avait peu d'invention; mais il avait de l'esprit, du goût, et l'art d'embellir les idées des autres et de se les rendre propres. »

Ce qui, étant fidèlement rendu en espagnol, signifie *** :

« Alain-René Le Sage, poëte français, naquit à Rhuys en Bretagne

* Cette société prétendue de tant de gens de lettres était bornée, comme l'on sait, à un seul et unique auteur, le laborieux dom Chaudon. Mais le jésuite espagnol a pu, d'après le titre, croire qu'il avait affaire à une compagnie.

** C'est une erreur du biographe; Le Sage était né à Sarzeau, petite ville dans la presqu'île de Rhuys, le 8 mai 1668, suivant les recherches exactes de M. Audiffred, qui a rédigé avec soin l'article de Le Sage dans la *Biographie universelle*.

*** On met ici la traduction littérale de la traduction espagnole, au risque de se répéter. Il importe, en effet, de faire remarquer les adroites infidélités

l'an 1677, et mourut en 1747, à Boulogne en France. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite la langue espagnole, qui lui plut tant, qu'il publia beaucoup de traductions, ou pour mieux dire, des imitations de l'espagnol. Ses principaux écrits dans ce genre furent : 1° *Gusman d'Alfarache,* en deux tomes in-12; ouvrage dans lequel l'auteur introduit le sérieux parmi le frivole, qui y domine; 2° *le Bachelier de Salamanque*, en deux tomes in-12; nouvelle bien écrite et semée d'une critique utile des mœurs du siècle; 3° *Gil Blas de Santillane,* où l'on rencontre des peintures très fidèles et très vives des coutumes des hommes, des choses ingénieuses et divertissantes, des réflexions pleines de jugement, quoique quelquefois prolixes. Le style, sans cesser d'être naturel, est élégant et correct. La narration est coulante, nette et facile; 4° *Nouvelles aventures de Don Quichotte,* en deux tomes in-12; il s'en faut de beaucoup que ce nouveau Don Quichotte atteigne le premier; 5° *le Diable boiteux,* deux tomes in-12; ouvrage où l'on rencontre quelques traits qui servent à divertir et à instruire; 6° Mélanges de matières amusantes et ingénieuses, et d'histoires curieuses; collection où il y a du bien et du mal, comme en toute espèce de collections. Cet auteur avait peu d'invention, mais il était doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un grand talent, celui d'orner les idées ou les conceptions des autres, en se rendant propres les pensées d'autrui. »

Voilà ce que disent les auteurs du *Dictionnaire historique portatif* à l'article de M. Le Sage. Et puisque les compatriotes et les panégyristes de M. Alain *, hommes d'ailleurs d'une très grande impartialité et d'une critiqne très délicate, comptent *Gil Blas de Santillane* parmi les traductions ou imitations de la langue espagnole, dans

que le jésuite espagnol a cru pouvoir se permettre, parlant à ses compatriotes, qui pour la plupart ne savent pas le français. En comparant la traduction, soi-disant fidèle, de dom Issalps avec l'original français, on sentira par quel intérêt cet auteur dissimule les éloges accordés aux ouvrages qu'il laisse à Le Sage, et grossit ceux qu'il prodigue à *Gil Blas ;* on n'a souligné que ce qu'il souligne lui-même; en sorte que les additions qu'il fait au paragraphe du *Dictionnaire historique portatif,* étant soulignées par lui comme très importantes, ressortent également dans la version; c'est ainsi que D. Issalps a souligné l'expression *gran talenta,* grand talent, dont il se moque ensuite avec d'autant plus de grâce qu'elle n'est pas dans l'article original. Il en est de même de plusieurs autres fraudes de l'auteur espagnol, qui paraissent au grand jour dans notre version, plus scrupuleuse que la sienne.

* Alain n'est qu'un nom de baptême, et ne peut désigner Le Sage que par un trait de raillerie assez peu convenablo; cependant on sait que Voltaire se plaisait quelquefois à désigner Corneille, Racine et Despréaux, en ne leur donnant que leurs prénoms de Pierre, Jean et Nicolas.

lesquelles il exerça le *grand talent* de se rendre propres les pensées d'autrui, avais-je besoin de plus de fondement pour plumer la corneille française, et rendre aux espagnols *Gil Blas* en son poil et plume originaires?

Mais, si l'on veut savoir de moi quel espagnol fut le véritable père de ce fils, et d'où et comment la pauvre créature vint tomber entre les mains du français, je ne le pourrais dire avec toute la certitude que je désirerais. J'ai seulement pu vérifier que ledit M. Le Sage fut plusieurs années en Espagne, les uns disent comme secrétaire, les autres comme ami ou commensal d'un ambassadeur de France *; que son goût pour notre langue, et le plaisir que lui faisaient les ouvrages gracieux, satiriques et moraux qu'on y avait publiés peu auparavant, les uns anonymes, les autres avec les noms des véritables auteurs, l'engagèrent à faire connaissance avec les uns et les autres. Il eut une étroite amitié avec un certain Abogado, andalous, qui lui donna le fameux songe politique qui commence ainsi: *Pasaba yo et Bocalini por estudio ó por recreo,* satire furieuse du ministère d'Espagne; ce même Abogado confia à M. Le Sage le manuscrit de la nouvelle de *Gil Blas* (autre satire plus douce, plus agréable et plus intelligible du gouvernement des grands seigneurs que l'on vit successivement à la tête du ministère), pour qu'il la traduisît en francais, la fit imprimer à Paris et publier comme née dans ce royaume; car, sous le gouvernement alors existant de l'Espagne, on n'aurait pu l'y faire paraître sans que la vie de l'imprimeur et de tous ceux qui auraient coopéré à sa publication ne fût en danger. Il y a encore une autre raison de grand poids pour croire que Le Sage ne fut pas l'auteur de cette agréable fiction. Quiconque la lira sera persuadé qu'elle fut écrite sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, dont les ministres et les favoris y sont maltraités. M. Le Sage, né en 1677, temps où Philippe IV était déjà mort, ne pouvait venir en Espagne, ni comme secrétaire ni comme commensal d'un ambassadeur français vers la fin de ce siècle ou le commencement du suivant (alors le *Gil Blas* espagnol courait déjà secrètement dans les mains de quelques curieux, comme un écrit anonyme et d'un auteur inconnu), mais Le Sage pouvait après coup s'engouer assez de nos romans pour les imiter ou traduire en son langage. On peut croire qu'il en agit ainsi avec *Gil Blas,* lui faisant dire en lettres moulées et en français ce qu'il avait dit aupa-

* Il n'y a aucune apparence que Le Sage ait été en Espagne; il est vrai seulement que l'abbé de Lyonne, amateur distingué de la langue espagnole, et qui fut constamment un des bienfaiteurs de Le Sage, lui apprit cette langue, lui rendit familiers les bons écrivains castillans et les lui fit goûter. (*La vie de Le Sage,* à la tête de la collection de ses Œuvres choisies, en 1783.)

ravant en manuscrit et en castillan *. Voilà tout ce que j'ai pu vérifier sur ce sujet, sans pourtant avoir, pour le prouver, des renseignements suffisants ou des témoignages respectables pour en faire foi. Ce qu'il me semble de cette relation, c'est *che si non sia vero, al meno è bene trovato.* Et ainsi, seigneur lecteur de mon âme, mon très estimé Mécène, V... pourra croire celui qui lui semblera le meilleur.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans le IIIe et le IVe volume, on parle avec trop peu de respect de deux grands seigneurs que l'on nomme **, et sur lesquels on donne des détails caustiques, malgré tout le respect dû à leurs personnes, ne fût-ce que pour leur haute naissance. Je ne me dissimule pas que beaucoup d'historiens, même nationaux, ne les traitent pas avec plus de ménagements ; mais, comme il ne faut pas suivre de tels exemples, je n'en respecterai pas l'autorité. C'est pourquoi, dans ma traduction, je déguiserai les titres et les rangs de ces personnages, sans manquer à la vérité. Ceux qui sont instruits dans l'histoire les sauront, quoique je veuille les leur cacher ; je ne veux pas les dire à ceux qui les ignorent.

Je vois, seigneur lecteur, que V... n'est cependant pas tout à fait persuadée que l'écrivain français ne soit pas le véritable père de *Gil Blas*, parce qu'elle dira : Si l'auteur de ce roman était espagnol, il n'est pas vraisemblable que, habile et instruit dans la géographie et dans la carte d'Espagne comme tout son ouvrage l'annonce, il soit tombé dans l'énorme erreur que Gil Blas et son fidèle Scipion, étant partis de Madrid pour les Asturies, dormirent la première nuit à Alcala et la seconde à Ségovie. Les muletiers, même les plus ignorants de l'Espagne, savent qu'Alcala, par rapport à Madrid, est à la partie opposée des Asturies et de Ségovie. Joignez à cela que d'Alcali à Ségovie il y a pour le moins vingt leguas *** avec une grande gorge à passer. Il n'est pas vraisemblable que l'on trouvât en Espagne un muletier ou encore moins un voiturier assez peu soigneux de ses mules pour vouloir les exposer à la fatigue de faire en un jour un chemin qre l'on peut difficilement achever en deux. D'où il suit qu'en aucun manuscrit espagnol, aussi bien pensé surtout que le manuscrit en question, l'écrivain français n'a pu prendre une erreur aussi

* Mais, si cela est vrai, s'il y a un *Gil Blas* manuscrit castillan composé par Abogado, pourquoi ne pas le publier avec toutes les preuves d'authenticité convenables et requises en pareil cas? Pourquoi un espagnol s'impose-t-il plutôt la tâche singulière de traduire notre *Gil Blas,* au lieu de nous donner le sien? Il ne semble pas qu'il y ait de réponse satisfaisante à ces questions bien simples.

** Le duc de Lerme et le comte d'Olivarès.

*** La legua vaut environ deux lieues de France.

grave et aussi démesurée, et que par conséquent le roman de *Gil Blas* lui doit son origine *.

Mais, seigneur et très vénérable lecteur, V... en conviendra, M. Alain-René n'a-t-il pas très bien pu commettre cette erreur avec l'intention de mieux cacher son vol? V... pense-t-elle que Cacus seul, le dieu tutélaire des larrons, eut l'habileté d'inventer certains artifices qui détournassent les scrutateurs curieux de ses vols ingénieux et délicats? Non, seigneur; cette habileté, tous les coupeurs de bourses, tous les plagiaires de livres l'ont possédée à un degré plus ou moins élevé. Maintenant, puisque ce M. Le Sage est si vanté *pour ce grand talent de se rendre propres les pensées d'autrui*, que V... considère s'il n'aurait pas celui de laisser adroitement tomber telle et telle énorme erreur pour mieux cacher son jeu et mieux couvrir son vol.

Mais enfin pourquoi nous fatiguer? A quoi bon tourmenter la sibylle quand l'oracle est si clair? Pour quelle nécessité prouver que le *Gil Blas de Santillane* fut originairement espagnol, quand les compatriotes et les panégyristes mêmes du copiste l'avouent? Ne comptent-ils pas *Gil Blas* parmi les *traductions* ou *imitations* de l'espagnol, dans lesquelles s'exerça M. Le Sage? Ne disent-ils pas que ses principaux ouvrages dans ce genre furent *Guzman d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque, Gil Blas de Santillane* **, etc., etc.? N'ajoutent-ils pas immédiatement que cet écrivain *avait peu d'invention*, mais qu'il était doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un grand talent, etc., etc.? Que me fallait-il donc de plus pour le regarder comme un espagnol francisé, lui ôter son pur masque, lui enlever ses imperfections, et lui faire parler son langage propre, élégant, primitif et naturel?

Je vois pourtant que V... n'est pas bien satisfaite et a encore quelque réplique ou quelque question à me faire. Si celui qui a fait cette restitution est un vieillard prudent ou sévère (comme il le dit lui-même), qui n'est pas endurant quand il s'agit de se moquer de sa nation, comment un homme de son âge a-t-il pu perdre son temps

* Il en serait de même d'un grand nombre d'anachronismes dont *Gil Blas* est rempli. Ces fautes furent reprochées à Le Sage dans l'origine. Il convint de ces fautes dans un avis du troisième volume et promit de les corriger. Mais, en voulant les réformer, il en fit de nouvelles. Voyez, à cet égard, l'histoire de Don Pompeyo de Castro, chapitre VII du livre III, où Le Sage a substitué Varsovie à Lisbonne et le prince de Radzivil au duc d'Almeyda.

** D. Chaudon a suivi une prévention commune, et s'est trop appuyé sans doute sur une assertion de Voltaire, quand il a englobé *Gil Blas* dans le nombre des livres que Le Sage avait ou traduits ou imités de l'espagnol. L'assertion même de Voltaire, qui voulait retrouver *Gil Blas* dans le *Marcos de Obregon* d'Espinel, serait contradictoire avec l'existence d'un *Gil Blas* espagnol, que l'on cite, il est vrai, mais qu'on ne produit pas.

à un ouvrage demi-bouffon, en se donnant une fatigue qui paraît très étrangère à ses années et peut-être même à ses autres occupations particulières, auxquelles il pouvait associer des travaux plus sérieux, plus utiles et non moins agréables? Allons doucement; cette réplique, cette question touche certaine corde; il y a plusieurs parties à lier, il faut les saisir toutes.

En premier lieu, par cela même que je suis vieux, prudent, grave, et très attaché à ma nation, je ne pouvais ni ne devais souffrir qu'un français, quel qu'il fût, vînt, avec ses mains lavées ou à laver, s'efforcer de nous persuader qu'un asturien natif (comme on l'assure) de Pajarès avait été engendré, conçu et enfanté de l'autre côté des Pyrénées, en supposant que M. Le Sage lui ait donné le jour, ni plus ni moins que de la façon dont Jupiter le donna, à ce qu'on prétend, à Minerve.

En second lieu, l'ouvrage n'a rien de demi-bouffon, quoiqu'il soit écrit avec assez de sel et une certaine quantité de poivre long. Le *ridentem dicere verum quid vetat**? est reçu par tous les gens de goût et ne s'appelle pas bouffonnerie, mais bonne plaisanterie et enjouement. *Castigat ridendo mores* a été dit, il y a bien des siècles, à propos d'un des ouvrages les plus instructifs et les plus piquants que nous ait laissés l'antiquité. *Quien tuvó retuvó, y dexó para la vejez,* dit notre adage, qui en somme revient à celui-ci :

> Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
> Testa diù.
>
> Horat., Epist. 1, 2.

> Le vase qui d'abord d'une pure liqueur
> A rempli son argile encor vierge et nouvelle
> A son premier parfum reste longtemps fidèle.
>
> P. Le Brun.

Pourquoi appelle-t-on demi-bouffon un ouvrage plein « de peintures très vives, de réflexions non moins pleines de jugement, et dont la narration est coulante, nette et facile », comme aussi de temps en temps enjouée, sans jamais être bouffonne! Un ouvrage de ce caractère n'a rien de bouffon et ne doit pas paraître mauvais, même à un Mathusalem, fût-il à la dernière année de sa longue vie.

Soit (reprendra de nouveau V...), mais se dévouer à un travail aussi machinal que celui d'une traduction! un homme qui pouvait attendre de son âge et de ses occupations des travaux plus sérieux, plus utiles, et non moins agréables, c'est vraiment dommage, *e fà*

* Ne peut-on en riant dire la vérité?

Horace, sat. 1, liv. I.

moltà pietà. Mille remerciements de la faveur que me fait V... en attendant tant de moi; mais, quand je serais tel que V... se figure que je suis, me trouvant comme je me trouve, privé de santé, sans tête, sans mémoire, sans livres et accablé de soucis, je ne puis m'occuper que de ce mécanisme pour tuer le temps, me distraire un peu de mes maux et servir mon pays le peu que je le puis.

Le roman de *Gil Blas* est très judicieux, très instructif, et en même temps d'un grand intérêt, à cause des innombrables événements qui s'y enclavent le plus simplement, le plus conséquemment et le plus naturellement du monde. Les mœurs des hommes y sont peintes avec toute la vivacité et la justesse possible; elles donnent lieu aux réflexions les plus solides, les plus conformes à l'honnêteté naturelle et à la morale évangélique. Si par hasard il s'y glisse quelques aventures galantes, elles se traitent avec toute la décence et toute la bienséance que l'on peut désirer d'une plume exercée et circonspecte; car l'on doit observer que les aventures de cette espèce sont décrites de manière à inspirer le désir de les fuir en en montrant la punition.

Mais, monsieur, toute cette morale est fondée sur des faits fabuleux, puisque le héros même du roman est fabuleux. Eh! qu'importe que les faits soient imaginaires et fabuleux, pourvu qu'ils ressemblent à la vérité et que la morale en soit solide, pure et partout conforme à ce que recommandent la religion et la raison? Les fables de Phèdre et d'Ésope sont-elles, par hasard, plus que des fables? Malgré cela, qui a nié que ces paroles et ces actions des plantes et des animaux aient enseigné beaucoup de choses aux hommes? Le très savant Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, un des hommes les plus sages qu'ait eus la France, écrivit un livre sur l'origine des romans et des nouvelles. Il n'y a qu'à le lire, dit un critique *, et qui que ce soit demeurera convaincu non seulement de leur antiquité et de l'usage que l'on a fait des fictions romanesques, mais encore de leur utilité, comme de celle d'une école de morale beaucoup plus efficace que les leçons d'aucun maître.

Le même critique prétend (et les raisons sur lesquelles il s'appuie ne sont en vérité pas faibles) que la lecture des romans bien écrits est plus utile, au moins pour les particuliers, que celle de l'histoire. Dans celle-ci, l'on n'apprend tout au plus que ce qui s'est fait, et encore cela fort rarement, car il y a très peu d'écrivains qui, soit par passion, soit par esprit de parti, soit par esprit national, ne défigurent les faits véritables, en donnant pour tels les événements les plus altérés et souvent les plus contraires; mais, dans les romans

* Abogado Constantini, *Lettres critiques*, t. II, p. 32 (note de D. Issalps). Nous ne connaissons pas Abogado Constantini, ni ses *Lettres critiques*.

on enseigne ce qu'il faut faire, en avouant hautement que les modèles que l'on propose n'ont point existé. Parmi les historiens, il n'en est pas ordinairement de plus trompeurs que ceux qui vantent le plus leur fidélité : *Nulli jactantiùs fidem suam obligant, quamqui maximè violant* *, a dit l'un d'eux, très accrédité parmi les modernes; mais les romanciers entrent en matière en avouant que tout ce qu'ils disent est fictif, quoique si semblable à ce que l'on voit et à ce que l'on éprouve, que la fiction même conduit par la main à l'illusion et amène insensiblement le précepte. La lecture de l'histoire ne sert communément qu'à charger la mémoire d'une foule d'événements incertains et passés, pour faire étalage d'une puérile et pédantesque érudition, soit dans les conversations particulières, soit dans les écrits publics; mais la lecture des romans, outre qu'elle sert à l'amusement par la variété et la confusion des aventures supposées, dirige principalement à la connaissance pratique du monde, à la découverte de ses écueils et à la manière de s'y conduire discrètement, chrétiennement et prudemment.

Les romans, les fables et les paraboles se ressemblent beaucoup par le but qu'ils se proposent; il n'est autre que d'apprendre aux hommes à être hommes. Ces trois genres d'ouvrages ne diffèrent qu'en ce que les premiers sont longs et amusants; les seconds, courts et agréables; les troisièmes, tantôt longs, tantôt courts; tous trois d'ailleurs sont moraux.

Ceux qui doutent de l'existence de Job regardent son livre comme une longue parabole et comme un roman court, mais plein de bons préceptes. Le petit nombre de gens qui pensent de même de l'histoire de Tobie y voient un roman supérieur et précieux, un tissu des hasards les plus singuliers, qui tous inspirent les plus hautes maximes de la religion, l'idée la plus élevée de Dieu et les principes les plus propres à graver dans l'âme les obligations de la société humaine. Aucune de ces deux opinions ne peut se soutenir catholiquement; mais elles existent. Les deux paraboles, l'une de Nathan à David après son adultère avec Bethsabée, et l'autre adressée au même monarque quand il eut résolu d'ôter la vie à Absalon, pour le punir du fratricide qu'il avait commis sur Ammon, ces deux paraboles, dis-je, sont comme deux petites nouvelles; le première tendant à ce que le monarque se repentît de son adultère; la seconde à ce qu'il rendît son amour et ne donnât pas la mort au fils fratricide; cette parabole fut forgée par son capitaine Joab.

Ainsi, les paraboles n'étant que de très courts romans réduits à un seul événement entièrement supposé et imaginaire, et les romans n'étant que de longues paraboles entremêlées de diverses aventures

* Fam. de Estrada, dans la préface de son histoire *De Bello Belgico*. (Note de D. Issalps.)

fictives, quoique très semblables à celles que nous voyons tous les jours, afin que la monstruosité réelle de nos véritables personnages soit palpable dans la monstrueuse déraison des personnages imaginaires, ce genre d'écrits ne peut faire dégénérer aucune plume, pourvu qu'ils soient traités avec toute la décence, la discrétion et le jugement nécessaires.

Et en effet, quels livres sont plus profitables que ceux qui divertissent en instruisant, et transportent en enseignant, parce qu'ils ont l'art de déguiser le pédantisme ennuyeux de la leçon sous le masque d'un conte fait à plaisir et fabriqué à dessein! Tels sont les romans bien écrits et les nouvelles travaillées avec jugement, choix et méthode. Aucun bon connaisseur n'a refusé ce mérite au roman de *Gil Blas* qu'adopta M. Le Sage. Loin de là, il y a des critiques d'un goût exquis qui, dans son genre, ne le jugent pas inférieur au célèbre *Télémaque* de l'incomparable seigneur Fénelon de Salignac*.

J'ai dit exprès, le roman de *Gil Blas* « qu'adopta » M. Le Sage, parce qu'il ne traduisit en français que quatre petits tomes in-12, et termina son agréable nouvelle au double mariage de Gil Blas avec doña Dorothée, fille de don Juan de Juntella, et de don Juan de Juntella avec Séraphine, fille de Scipion et filleule de Gil Blas. Ces quatre volumes sont précisément ceux qui ont mérité les plus grands éloges de critiques de bon nez, dont plusieurs allaient jusqu'à le comparer au prince des romans que composa le célèbre et très discret archevêque de Cambrai.

Tel est, seigneur lecteur, l'ouvrage que je présente à V... comme lecteur et que je lui dédie comme protecteur. Que V... me lise avec bonté, et si elle veut savoir comment je me nomme, maintenant va le lui dire,

Son plus dévoué serviteur,

D. Joaquin Frederico Issalps.

Après ce plaidoyer en forme de prologue, réfuté, ce me semble, par le petit nombre de notes que nous y avons jointes, nous croyons bien qu'aucun français ne pensera que l'ex-jésuite ait pu prouver sa thèse. Il se fonde sur l'existence d'un texte original. Il aurait fallu constater et publier en espagnol ce prétendu texte, plutôt que de traduire le *Gil Blas* de Le Sage. Il n'y aurait pas eu moyen de réfuter cet argument.

* On ne saurait faire un éloge plus complet et plus fort des bons romans, en général, et spécialement de Gil Blas. Ce morceau devient précieux, quand on songe que c'est l'ouvrage d'un jésuite.

Mais le raisonnement échoue quand il bat en brèche un préjugé national; on assure que le jésuite a gagné son procès au jugement des espagnols, dont le patriotisme considère aujourd'hui *Gil Blas* comme un pendant de *Don Quichotte* et un fruit du même terroir.

Quand même il serait aussi vrai que cela paraît improbable que Le Sage aurait pris l'idée de cet adorable roman dans un manuscrit espagnol, il n'a pas pu y dérober ce style vif et naturel, ces caractères peints de couleurs si vives, ces scènes et ces dialogues si piquants et si dramatiques, ces anecdotes de Paris dont il transporte habilement le théâtre à Tolède, à Grenade, à Madrid, et cette foule de détails qui ne peuvent certainement appartenir qu'à lui. A chaque page, on voit l'esprit, le ton, les mœurs, les aventures, le miroir exact de Paris, tel qu'il était dans le moment où Le Sage écrivait; le costume des personnages est tout ce qu'ils ont d'espagnol; le reste est purement français. Il serait impossible qu'un auteur audacieux eût ainsi deviné, dès 1635, ce qui ne s'est passé en France que vers 1715 et 1725.

Il y a des traits historiques des règnes de Philippe III et de Philippe IV intercalés dans ce roman; mais ces détails étaient connus, et Le Sage a pu les puiser dans un grand nombre d'écrivains, en les appropriant au dessein qu'il se proposait; on ne lui aurait pas permis de personnifier les grands de la cour de Versailles ni les premiers commis des ministres d'alors, on lui abandonna ceux des rois espagnols de la branche d'Autriche, éteinte en 1700, et dont la réputation ne tenait au cœur à personne. Le Sage alors fut à son aise pour peindre la corruption, la vénalité, la bassesse de tous les entours du pouvoir, et les vices des princes, cultivés à l'envi par ceux qui les approchent, et cette dégradation d'une autorité mal réglée qui descend du roi au ministre, de ce ministre à ses commis, de ces commis à leurs laquais, de ces laquais à des courtisanes.

Quant aux détails topographiques et aux descriptions des

lieux, ce serait là qu'un espagnol se serait arrêté, se serait étendu avec le plus de complaisance. Il y aurait eu tant de choses à dire sur Séville, Valence, Grenade et Madrid! et sur les antiquités de toutes les villes d'Espagne! et sur les beautés naturelles des campagnes fertiles de cette riche péninsule! Mais c'est la partie la plus faible des travaux de Le Sage. Il ne l'a qu'effleurée; ce n'était pas là son objet.

Ces observations me paraissent très importantes, et j'ai vu de bons juges qui en ont été frappés; ils ont relu *Gil Blas* exprès pour s'assurer si le goût de terroir que l'écrivain y fait sentir est vraiment celui de l'Espagne, ou s'il n'indique pas plutôt le cru naturel de la France; ces connaisseurs impartiaux ont été de l'avis qu'on ne peut s'arrêter au soupçon que *Gil Blas* soit volé à l'Espagne, et que c'est à Paris qu'il aura désormais son certificat d'origine.

Ce n'est pas un petit éloge pour un livre comme *Gil Blas* que ce conflit entre deux peuples qui se disputent à l'envi la gloire de l'avoir vu naître, et qui donnent également pour motif péremptoire de leur prétention, que chacun des deux peuples trouve dans cet ouvrage la fidélité scrupuleuse du coloris national. Cette controverse est unique; on n'en trouverait pas un autre exemple dans les fastes de la république des lettres.

XXX

DINERS CHEZ ÉDON

Cependant Victor suivait toujours, ainsi qu'Eugène, les cours de philosophie, de physique et de mathématiques élémentaires au collége Louis-le-Grand.

Le professeur de mathématiques, M. Guillard, était si facile et sa laideur sympathique avait quelque chose de si paternel que les élèves l'appelaient *le père Guillard*. Il était fort distrait, et avait l'innocente manie de retrousser sa robe, comme s'il traversait un ruisseau; il la retroussait pour aller de sa chaire au tableau. Il avait un nez à facettes qui faisait rire les élèves et dont il convenait. Un jour qu'un élève ne pouvait pas parvenir à comprendre le polyèdre, il lui dit : — Regardez mon nez.

La philosophie était professée par un M. Maugras qui, comme M. Larivière et M. Cordier, avait été dans les ordres. Trouvant qu'il avait assez porté la robe comme prêtre, il s'en dispensait comme professeur. Son costume pourtant restait grave; il était toujours en redingote boutonnée jusqu'au menton et en cravate blanche. La petite vérole, dont sa figure blême était criblée, lui servait à trouver qu'il ressemblait à Mirabeau, dont il réussissait à imiter le geste et l'attitude mieux que l'éloquence. Son enseignement concluait au matérialisme. Sa classe était beaucoup moins nombreuse que celle du père Guillard, et il prouvait sa philosophie autrement que par son titre en expliquant la théorie des *sensations* aux banquettes.

La gloire académique n'empêche pas la puérilité. M. Mau-

gras était frappé et reconnaissant de l'attention profonde avec laquelle Victor prenait des notes pendant qu'il parlait; c'est que Victor s'était imposé la loi de commencer toutes les lignes de chaque page par la même lettre, *a* ou *d* ou une autre, ce qui exigeait une attention soutenue; il fallait espacer ou serrer les mots pour que la lettre voulue tombât juste. Victor ne se laissait pas distraire de ce soin important, et était cité comme modèle d'application. Malheureusement, M. Maugras l'interrogeait quelquefois, et s'apercevait qu'il n'avait rien entendu de ce qu'il avait si bien écouté.

M. Maugras n'en garda pas moins une certaine estime pour cet auditeur machinal, mais excellent extérieurement; quand vint l'époque du concours général, il l'y envoya :

— Je compte sur vous. Quand on a eu une mention à l'académie, c'est bien le moins qu'on ait un prix à l'université.

L'université fut plus difficile que l'académie; Victor n'eut rien du tout. Le sujet allait pourtant à son imagination; c'était la démonstration de l'existence de Dieu.

Il fut plus heureux en physique, où il eut un sixième accessit. Contrairement à la philosophie, la physique l'avait vivement intéressé. Le professeur, M. Thillaye, enseignait en action; sa première leçon avait été une leçon de billard, les carambolages et les bandes avaient expliqué d'une façon amusante et palpable les angles d'incidence et de réflexion et l'élasticité des corps sphériques. Il faisait aussi un cours à l'école de médecine, où il avait un cabinet plus beau et mieux outillé qu'au collége. Il y mena un jour ses élèves de Louis-le-Grand pour leur démontrer je ne sais plus quel phénomène de la vision, et les fit tous regarder dans une longue-vue.

— Voyons, dit-il à Victor, si avec la longue-vue vous lirez ce qui est écrit là-bas.

Victor, sans mettre l'œil à l'instrument, lut :

CHANTIER DU CARDINAL LEMOINE

— Ma foi, dit le professeur stupéfait, la longue-vue, c'est la vôtre.

Le sujet du concours de physique, *la théorie de la rosée*, fut donné par un personnage à l'air froid, au menton accusé et hautain, que Victor n'avait jamais vu, et qui était Cuvier.

Les vacances furent une fête perpétuelle pour Victor, dont la mention fut célébrée par tous les amis de sa mère. Abel, qui, n'ayant plus d'avenir comme militaire depuis la chute de Joseph, avait mis bas ses épaulettes et son épée, et se tournait du côté des affaires, avait son logement à lui, où il recevait nombreuse compagnie. Un de ses amis éblouit Victor; ce Gilé, l'imprimeur, dont j'ai déjà dit un mot; il était remarquable par sa tenue correcte et riche. Son habit, en queue de morue et couleur olive, ce qui était la grande élégance du moment, était constellé de boutons de métal jusque sur les épaules; les modérés de la mode avaient la taille de leur habit au milieu du dos, Gilé l'avait à la nuque; son chapeau, renversé sur l'oreille droite, laissait bouffer à gauche une grosse touffe de cheveux boursouflés par la frisure. Son pantalon, rayé d'une large bande, qui semblait le galon de son grade dans le régiment du dandysme, l'étranglait au genou et, s'évasant par le bas, lui faisait des pieds d'éléphant.

On conçoit l'admiration où ces splendeurs jetèrent Victor, qui ne put se retenir de regarder avec mélancolie ses pauvres hardes de pension. Il en vint à hasarder devant sa mère le vœu timide d'un habit à queue de morue. Mais Mme Hugo, si commode aux volontés de ses enfants en ce qui touchait leurs aspirations morales, prit mal cette velléité de toilette et l'invita sévèrement à se rappeler que les hommes valaient par l'intelligence et non par l'habit.

Abel avait un certain nombre d'amis qui faisaient de la littérature et avec lesquels Victor et Eugène se lièrent plus intimement; il s'ensuivit un groupe qui voulut se resserrer; un dîner fut organisé, le premier de chaque mois, chez un restaurateur de la rue de l'Ancienne-Comédie, Édon. Ce banquet, qui coûtait deux francs par tête, vin compris, compensait l'insuffisance du menu par une poésie variée. Au dessert, chacun était tenu de montrer un échantillon de ce qu'il avait fait dans le mois. Ces adolescents prenaient la chose au sérieux, et ce n'étaient pas les couplets bachi-

ques qui réussissaient le plus. Victor y lut une fois *le Dernier barde,* une autre fois *l'Achéménide* de Virgile, une autre fois la traduction d'une satire d'Horace.

Le seul nuage de ce banquet éblouissant était le moment où le garçon faisait le tour de la table demandant à chacun les quarante sous. Le premier auquel il s'adressait n'était pas embarrassé ; il mettait sans la moindre gêne la main à son gousset, et tout à coup s'étonnait d'avoir oublié sa bourse. Mais tous ne pouvaient pas avoir oublié leur bourse précisément le même jour, et les autres ne savaient comment répondre. Alors Abel, qui était le Rothschild de la bande, souriait.

— Allons, disait-il, je vais être magnifique à bon marché.

Et il payait pour tous ceux qui n'avaient pas d'argent.

La rentrée des classes n'interrompit pas le *Banquet littéraire*. Victor était libre de sortir quand il voulait et d'emmener Eugène, qui, d'ailleurs, capricieux et bizarre par instants, refusait souvent d'y aller et s'enfermait à la pension.

Victor, lui, n'y manquait jamais.

Un jour, l'un des dîneurs eut une idée.

— Savez-vous ce que nous devrions faire? demanda-t-il.

— Quoi?

— Nous devrions faire un livre collectif. Nous nous réunissons dans un dîner, réunissons-nous dans un roman.

— Explique-toi.

Rien de plus simple. Nous supposerons, par exemple, que des officiers, la veille d'une bataille, se racontent leurs histoires pour tuer le temps en attendant qu'ils tuent le monde ou que le monde les tue; cela nous donnera l'unité, et nous aurons la variété par nos manières différentes. Nous publierons la chose sans nom d'auteur, et le public sera délicieusement surpris de trouver dans un seul livre toutes les espèces de talent.

— Bravo! cria la table enthousiasmée.

Le plan fut adopté. On convint de la dimension que devait avoir chaque histoire, car il ne fallait pas que l'ouvrage entier dépassât deux volumes in-octavo pour n'être pas d'une vente trop lourde. Du reste, chacun fut libre de son

sujet. Au moment de se séparer, Abel résuma ce qui avait été décidé.

— Et maintenant, ajouta-t-il, il ne va pas s'agir de se croiser les bras. Pour nous forcer au travail, il serait bon de fixer une époque où nous devrions avoir fini. Voyons, combien de temps nous donnons-nous ?

— Quinze jours, dit Victor.

Les autres le regardèrent pour voir s'il parlait sérieusement. Mais il était à l'âge où l'on ne doute de rien. Il répéta :

— Eh bien, oui, quinze jours.

— Quinze jours pour faire un roman! dit Malitourne, pour le trouver et pour l'écrire ! c'est de l'enfantillage.

— J'aurai fini dans quinze jours, insista Victor.

— Allons donc!

— Je parie.

— Eh bien, un dîner pour tous.

— Un dîner pour tous, soit.

Le 15 au matin, tous les convives du *Banquet littéraire* reçurent un mot de Victor les avertissant qu'il avait terminé sa nouvelle, et que ceux qui voudraient l'entendre n'avaient qu'à se trouver le soir à huit heures chez Gilé.

Tous y coururent, et Victor lut *Bug-Jargal.*

Malitourne avoua qu'il avait perdu. Les autres, d'une seule voix, déclarèrent que cela valait mieux qu'un dîner et qu'ils en devaient chacun un.

Abel s'exécuta le premier, — et le dernier. Les autres manquèrent d'argent pour suivre son exemple, et de temps pour faire leur part du livre, et les nouvelles s'arrêtèrent à celle de Victor comme les dîners à celui d'Abel.

OEUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

LE PREMIER BUG-JARGAL

BUG-JARGAL

EXTRAIT D'UN OUVRAGE INÉDIT INTITULÉ

LES CONTES SOUS LA TENTE

—

Quand vint le tour du capitaine Delmar, il ouvrit de grands yeux, et avoua à ces messieurs qu'il ne connaissait réellement aucun trait de sa vie qui méritât de fixer leur attention.

— Mais, capitaine, lui dit le lieutenant Henri, vous avez pourtant beaucoup vu le monde, les colonies, l'Égypte, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne... — Ah! capitaine, votre chien boiteux !...

Delmar tressaillit, laissa tomber son cigare, et se retourna brusquement vers l'entrée de sa tente, au moment où un chien énorme accourait en boitant vers lui.

Le chien écrasa en passant le cigare du capitaine; le capitaine n'y fit nulle attention.

Le chien lui lécha les pieds en agitant sa queue, jappa, gambada, puis vint se coucher devant lui. Le capitaine, ému, oppressé, le caressait machinalement de la main gauche, en détachant de l'autre la mentonnière de son casque, et répétait de temps en temps : Te voilà, Rask! te voilà!

Enfin, il s'écria : — Mais qui donc t'a ramené?

— Avec votre permission, mon capitaine...

Depuis quelques minutes, le sergent Thadée avait soulevé le rideau de la tente, et se tenait debout, le bras droit enveloppé dans sa redingote, les larmes aux yeux, et contemplant en silence le dénouement de l'odyssée. Il hasarda à la fin ces paroles : Avec votre permission, mon capitaine... — Delmar leva les yeux.

— C'est toi, Thad, et comment diable as-tu pu? Pauvre chien! je le croyais dans le camp anglais. Où donc l'as-tu trouvé?...

— Dieu merci! vous m'en voyez, mon capitaine, aussi joyeux que monsieur votre fils quand vous lui faites décliner *cornu*, la corne...

— Mais où l'as-tu trouvé?...

— Je ne l'ai pas trouvé, mon capitaine, j'ai bien été le chercher.

Le capitaine se leva, et tendit la main au sergent; mais la main du sergent resta enveloppée dans sa redingote. Le capitaine n'y prit point garde.

— C'est que... voyez-vous, mon capitaine, depuis que ce pauvre Rask s'est perdu, je me suis bien aperçu, avec votre permission, monsieur, qu'il vous manquait quelque chose. Pour tout vous dire, je crois que le soir où il ne vint pas, comme à l'ordinaire, partager mon pain de munition, peu s'en est fallu que... Mais non, Dieu merci! je n'ai pleuré que deux fois dans ma vie; la première, quand... le jour où... — Et le sergent regardait son maître avec inquiétude. — La seconde, lorsqu'il prit l'idée à ce nigaud de Balthazar de me faire éplucher une botte d'oignons.

— Il me semble, Thadée, s'écria en riant Henri, que vous ne nous dites pas à quelle occasion vous pleurâtes pour la première fois.

— C'est sans doute, mon vieux, quand tu reçus cette croix? demanda avec affection le capitaine continuant à caresser le chien.

— Oh! mon capitaine, si le sergent Thadée a pu pleurer, ce n'a pu être, et vous en conviendrez, monsieur, que le

jour où il a crié *feu !* sur Bug-Jargal, autrement dit Pierrot.

Un nuage se répandit sur les traits de Delmar. Il s'approcha vivement du sergent, et voulut lui serrer la main; mais, malgré un tel excès d'honneur, le vieux Thadée la retint cachée sous sa capote.

— Oui, mon capitaine, continua Thadée en reculant de quelques pas, tandis que Delmar fixait sur lui des regards pleins d'une expression douloureuse, oui, j'ai pleuré cette fois-là. — Aussi, quel homme! comme il était fort, comme il était nerveux, comme sa figure était belle pour un nègre! Et dites, monsieur, quand il arriva tout essoufflé à l'instant même où ses dix camarades étaient là, — vraiment, il avait bien fallu les lier. — C'était moi qui commandais. — Et quand il les détacha lui-même pour reprendre leur place, quoiqu'ils ne le voulussent pas. Mais il fut inflexible... — Oh! quel homme! c'était un vrai Gibraltar. — Et puis, dites, mon capitaine, quand il se tenait là, droit comme Antoine lorsqu'il entra en danse; et son chien, — le même Rask qui est ici, — qui comprit ce qu'on allait lui faire, et qui me sauta à la gorge...

— Ordinairement, Thad, interrompit le capitaine, tu ne laissais pas passer cet endroit de ton récit sans faire quelque caresse à Rask; vois comme il te regarde.

— Ah! c'est que... voyez-vous, mon capitaine, la vieille Malagrida m'a dit que caresser de la main gauche porte malheur.

— Et pourquoi pas de la main droite? demanda Delmar avec surprise, et remarquant pour la première fois la main enveloppée dans la redingote, et la pâleur répandue sur le visage du sergent.

— Avec votre permission, monsieur, c'est que... vous avez déjà un chien boiteux, je crains que vous ne finissiez par avoir un sergent manchot.

Le capitaine s'élança de son siége.

— Comment? quoi? que dis-tu, mon vieux Thadée? manchot!.. Voyons ton bras. — Manchot, grand Dieu!

Delmar tremblait: le sergent déroula lentement son manteau, et offrit aux yeux de son maître son bras enveloppé d'un mouchoir ensanglanté.

— Où diantre?... murmura le capitaine en soulevant le linge avec précaution; mais dis-moi donc, mon ancien...

— Oh! monsieur, la chose est toute simple. Je vous ai dit que j'avais remarqué votre chagrin depuis que ces maudits anglais vous avaient enlevé votre beau chien, ce pauvre Rask, le dogue de Bug... — Enfin, bref, je résolus aujourd'hui, coûte que coûte, de le ramener, afin de souper de bon appétit. C'est pourquoi, après avoir bien brossé votre grand uniforme, parce c'est demain un jour de bataille, je me suis esquivé tout doucement du camp, armé seulement de mon sabre; et j'ai pris à travers les haies pour être plus tôt au camp des anglais. Je n'étais pas encore aux premiers retranchements quand, avec votre permission, monsieur, dans un petit bois sur la gauche, j'ai vu un grand attroupement de soldats rouges; je me suis avancé pour savoir ce que c'était; et, comme ils ne prenaient pas garde à moi, j'ai aperçu au milieu Rask attaché à un arbre, tandis que deux milords, nus jusqu'ici comme des païens, se donnaient sur les os de grands coups de poing, qui faisaient autant de bruit, monsieur, que la grosse caisse du trente-septième. C'étaient deux particuliers anglais, s'il vous plaît, qui se battaient en duel pour votre chien. — Mais voilà Rask qui me voit, et qui donne un tel coup de collier que la corde casse, et que le drôle est, en un clin d'œil, sur mes trousses. Vous pensez bien que toute l'autre bande ne reste pas en arrière. Je m'enfonce dans le bois. Rask me suit. Plusieurs balles sifflent à mes oreilles. Rask aboyait; mais heureusement ils ne pouvaient l'entendre, à cause de leurs cris de *French dog, French dog!* comme si votre chien n'était pas un bon et beau chien de Saint-Domingue. — N'importe! je traverse le hallier, et j'étais près d'en sortir, quand deux rouges se présentent devant moi; mon sabre me débarrasse de l'un, et m'aurait

sans doute débarrassé de l'autre, si la balle de son pistolet ne m'eût... Vous voyez mon bras droit? — N'importe! *French dog* lui est sauté au cou, et je vous réponds qu'il ne l'a pas marchandé. — Aussi pourquoi ce diable d'homme s'acharnait-il après moi comme un pauvre après un séminariste? — Enfin, me voilà, et Rask aussi; mon seul regret, c'est que le bon Dieu n'ait pas voulu m'envoyer plutôt cela à la bataille de demain.

Les traits du vieux sergent se rembrunirent à cette idée.

— Thadée!... cria le capitaine d'un ton irrité; puis il ajouta plus doucement : — Comment as-tu pu, mon vieux, pour un chien?

— Ce n'était pas pour un chien, mon capitaine; c'était pour Rask.

Le visage de Delmar se radoucit entièrement. Le sergent continua :

— Pour Rask, le dogue de Bug...

— Assez! assez! mon vieux Thadée, cria le capitaine, en mettant la main sur ses yeux. — Allons, ajouta-t-il après un court silence, appuie-toi sur moi et viens à l'ambulance.

Thadée obéit après une résistance respectueuse; le chien qui, pendant cette scène, avait à moitié rongé de joie la belle peau d'ours du capitaine, se leva et les suivit tous deux.

Cet épisode avait vivement excité l'attention et la curiosité des joyeux conteurs.

— Je parierais, s'écria le lieutenant Henri, en essuyant sa botte rouge, sur laquelle le chien avait laissé en passant une large tache de boue, je parierais que le capitaine ne donnerait pas la patte cassée de son chien pour les douze paniers de Madère que nous entrevîmes l'autre jour dans le grand fourgon du maréch...

— Chut! chut! dit gaîment Philibert, ce serait un mauvais marché. Les paniers sont à présent vides, j'en sais quelque chose. — Et, ajouta-t-il d'un air sérieux, trente bouteilles décachetées ne valent certainement pas, vous en convien-

drez, lieutenant, la patte de ce pauvre chien, dont on pourrait, après tout, faire une poignée de sonnette.

L'assemblée se mit à rire du ton grave du capitaine en prononçant ces dernières paroles. Alfred, seul, qui n'avait pas ri, prit un air mécontent.

— Je ne vois pas, messieurs, ce qui peut prêter à la raillerie dans ce qui vient de se passer. Ce chien et ce sergent, que j'ai toujours vus auprès de Delmar depuis que je le connais, me semblent plutôt susceptibles de faire naître quelque intérêt. Enfin, cette scène...

Philibert, piqué et du mécontentement d'Alfred et de l'hilarité des autres, l'interrompit :

— Cette scène est très sentimentale; comment donc! un chien retrouvé et un bras cassé!

— Capitaine, vous avez tort, dit Henri, en jetant hors de la tente la bouteille qu'il venait de vider; ce Bug-Jargal, autrement dit Pierrot, pique furieusement ma curiosité.

Philibert, prêt à se fâcher, s'apaisa en remarquant que son verre, qu'il croyait vide, était plein. — Delmar rentra. — Il alla s'asseoir à sa place sans prononcer une parole; son air était pensif, mais son visage était plus calme. Il paraissait si préoccupé, qu'il n'entendait rien de ce qui se disait autour de lui. Rask, qui l'avait suivi, se coucha à ses pieds en le regardant d'un air inquiet.

— Votre verre, capitaine Delmar. Goûtez de celui-ci.

— Comment va Thadée?... dit le capitaine, croyant répondre à la question de Philibert. — Oh! grâce à Dieu, la blessure n'est pas dangereuse, le bras n'est pas cassé.

Le respect involontaire que le capitaine inspirait à tous ses compagnons d'armes contint seul l'éclat de rire prêt à éclore sur les lèvres de Henri.

— Puisque vous n'êtes plus aussi inquiet de Thadée, dit-il, j'espère, mon cher Delmar, que vous voudrez bien remplir votre engagement en nous racontant l'histoire de votre chien boiteux, et de Bug-Jargal, autrement dit Pierrot, ce vrai Gilbraltar.

A cette question, faite d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, Delmar n'aurait rien répondu, si toute la compagnie n'eût joint ses instances à celles du lieutenant.

— Je vais vous satisfaire, messieurs, mais n'attendez que le récit d'une anecdote toute simple, dans laquelle je ne joue qu'un rôle très secondaire. Si l'attachement qui existe entre Thadée, Rask et moi, vous a fait espérer quelque chose d'extraordinaire, je vous préviens que vous vous trompez.

Alors il se fit un grand silence. Philibert vida d'un trait sa gourde d'eau-de-vie, et Henri s'enveloppa de la peau d'ours à demi rongée, pour se garantir du frais de la nuit, tandis qu'Alfred achevait de fredonner l'air de *mataperros*.

Delmar resta un instant rêveur, comme pour rappeler à son souvenir des événements passés depuis longtemps. Enfin, il prit la parole.

— Quoique né en France, j'ai été envoyé de bonne heure à Saint-Domingue, chez un de mes oncles, colon très riche, dont je devais épouser la fille.

Les habitations de mon oncle étaient voisines du fort Galifet, et ses plantations occupaient la majeure partie des plaines de l'Acul. Cette malheureuse position, dont le détail vous semble sans doute offrir peu d'intérêt, a été l'une des premières causes des désastres et de la ruine totale de ma famille.

Huit cents nègres cultivaient les immenses domaines de mon oncle. Je vous avouerai que la malheureuse condition de ces esclaves était encore aggravée par l'insensibilité de leur maître, dont une longue habitude de despotisme absolu avait endurci le cœur. Accoutumé à se voir obéir au premier coup d'œil, la moindre hésitation de la part d'un esclave était punie des plus durs traitements, et souvent l'intercession de ses enfants ne servait qu'à accroître sa colère. Nous étions donc obligés de nous borner à soulager en secret des maux que nous ne pouvions prévenir.

— Comment! mais voilà des phrases, capitaine! Allons, continuez; vous ne laisserez pas passer les malheurs des *ci-devant noirs,* sans quelque lieu commun sur l'humanité.

— Je vous remercie, Henri, de m'épargner un ridicule, dit froidement Delmar.

Il continua:

— Parmi cette foule de malheureux, au milieu desquels je passais souvent des journées entières, j'avais remarqué un jeune nègre pour qui ses compagnons semblaient avoir le plus profond respect. Bien qu'esclave comme eux, il lui suffisait d'un signe pour s'en faire obéir. Ce jeune homme était d'une taille presque gigantesque. Sa figure, où les signes caractéristiques de la race noire étaient moins apparents que sur celle des autres nègres, offrait un mélange de rudesse et de majesté dont on se ferait difficilement l'idée. Ses muscles fortement prononcés, la largeur de ses épaules et la vivacité de ses mouvements annonçaient une force extraordinaire jointe à la plus grande souplesse. Il lui arrivait souvent de faire en un jour l'ouvrage de huit ou dix de ses camarades, pour les soustraire aux châtiments réservés à la négligence ou à la fatigue. Aussi était-il adoré des esclaves, dont le respect, je dirais même l'espèce de culte pour lui, semblait pourtant provenir d'une autre cause. — Ce qui m'étonnait surtout, c'était de le voir aussi doux, aussi humble envers ceux qui se faisaient gloire de lui obéir, que fier et hautain vis-à-vis de nos commandeurs. Il est juste de dire que ces esclaves privilégiés, joignant à la bassesse de leur condition l'insolence de leur autorité, trouvaient un malin plaisir à l'accabler de travail et de vexations. Cependant aucun d'eux n'osa jamais lui imposer des punitions humiliantes. S'il leur arrivait de l'y condamner, vingt nègres se levaient pour les subir à sa place; et lui, immobile, assistait froidement à leur exécution, comme s'ils n'eussent fait que leur devoir. Cet homme singulier était connu dans les cases sous le nom de Pierrot.

Vous pensez bien, messieurs, que je fus longtemps avant de comprendre ce caractère dont je viens de vous retracer quelques traits. Aujourd'hui même, que quinze ans de souvenirs auraient dû effacer celui du nègre, je reconnais que rien d'aussi noble et d'aussi original ne s'est encore offert à moi parmi les hommes.

On m'avait défendu toute communication avec Pierrot. J'avais dix-sept ans quand je lui parlai pour la première fois.

Je me promenais un jour avec mon oncle dans ses vastes possessions. Les esclaves, tremblant en sa présence, redoublaient d'efforts et d'activité. Irascible par habitude, mon oncle était prêt à se fâcher de n'en avoir pas sujet, quand il aperçut tout à coup un noir qui, accablé de lassitude, s'était endormi sous un bosquet de dattiers. Il court à ce malheureux, le réveille rudement, et lui ordonne de se remettre à l'ouvrage. Le nègre effrayé se lève, et découvre en se levant un jeune plant de randia sur lequel il s'était couché par mégarde, et que mon oncle se plaisait à élever. — L'arbuste était perdu. — Le maître, déjà irrité de ce qu'il appelait la paresse de l'esclave, devient furieux à cette vue. Hors de lui, il s'élance sur la hache que le nègre avait laissée à terre, et lève le bras pour l'en frapper. — La hache ne retomba pas. Je n'oublierai jamais ce moment. Une main puissante arrêta la main du colon. Un noir d'une stature colossale lui cria en français : Tue-moi, car je viens de t'offenser ; mais respecte la vie de mon frère qui n'a touché qu'à ton randia. — Ces paroles, loin de faire rougir mon oncle, augmentèrent sa rage. Je ne sais ce qu'il aurait pu faire, si je n'eusse, dès le premier moment, jeté la hache à travers les haies. — Je le suppliai inutilement. Le noir négligent fut puni de la bastonnade, et son défenseur plongé dans les cachots du fort Galifet comme coupable d'avoir porté la main sur un blanc.

Ce nègre était Pierrot. La scène dont j'avais été témoin excita tellement ma curiosité et mon intérêt, que je résolus de le voir et de le servir. Je rêvai aux moyens de lui parler.

Quoique fort jeune, comme neveu de l'un des plus riches colons du Cap, j'étais capitaine des milices de la paroisse de l'Acul. Le fort Galifet était confié à leur garde et à un détachement de dragons jaunes, dont le chef, qui était pour l'ordinaire un sous-officier de cette compagnie, avait le commandement du fort. Il se trouvait justement à cette époque que ce commandant était le fils d'un pauvre colon auquel j'avais eu le bonheur de rendre de très grands services, et qui m'était entièrement dévoué...

— Et qui s'appelait Thadée?

— C'est cela même, mon cher lieutenant. Vous jugez sans peine qu'il ne me fut pas difficile d'obtenir de lui l'entrée du cachot du nègre. J'avais le droit de visiter le fort, comme capitaine des milices. Cependant, pour ne pas inspirer de soupçons à mon oncle, j'eus soin de ne m'y rendre qu'a l'heure où il faisait sa méridienne. Tous les soldats, excepté ceux de garde, étaient endormis. Guidé par Thadée, j'arrivai à la porte du cachot; Thadée l'ouvrit et se retira. J'entrai. — Le noir était assis, car il ne pouvait se tenir debout à cause de sa haute taille. Il n'était pas seul; un dogue énorme se leva en grondant et s'avança vers moi. — Rask! cria le noir. — Le jeune dogue se tut et revint se coucher aux pieds de son maître.

J'étais en uniforme; la lumière que répandait le soupirail dans cet étroit cachot était si faible, que Pierrot ne me reconnut pas.

— Je suis prêt, me dit-il d'un ton calme.

En achevant ces paroles, il se leva à demi. — Je suis prêt, répéta-t-il encore.

— Je croyais, lui dis-je, surpris de la liberté de ses mouvements, je croyais que vous aviez des fers.

Il poussa du pied quelques débris qui résonnèrent.

— Je les ai brisés.

Il y avait dans le ton dont il prononça ces dernières paroles quelque chose qui semblait dire: Je ne suis pas fait pour porter des fers. — Je repris:

— L'on ne m'avait pas dit qu'on vous eût laissé un chien.

— C'est moi qui l'ai fait entrer.

J'étais de plus en plus étonné. La porte du cachot était fermée en dehors d'un triple verrou. Le soupirail avait à peine six pouces de largeur, et était garni de deux barreaux de fer. Il paraît qu'il comprit le sens de mes réflexions; il se leva, détacha sans effort une pierre énorme placée au-dessous du soupirail, enleva les deux barreaux scellés en dehors de cette pierre, et pratiqua ainsi une ouverture où deux hommes auraient facilement pu passer. Cette ouverture donnait de plain-pied sur le bois de dattiers et de cocotiers qui couvre le morne auquel le fort était adossé.

Le chien, voyant l'issue ouverte, crut que son maître voulait qu'il sortît. Il se dressa prêt à partir; un geste du noir le renvoya à sa place.

La surprise me rendait muet. — Le noir me reconnut au grand jour; mais il n'en fit rien paraître.

— Je puis encore vivre deux jours sans manger, dit-il. — Je fis un geste d'horreur. Je remarquai alors la maigreur du prisonnier. Il ajouta:

— Mon chien ne veut manger que de ma main; si je n'avais pu élargir ce trou, le pauvre Rask serait mort de faim. Il vaut mieux que ce soit moi que lui, puisqu'il faut toujours que je meure.

— Non, m'écriai-je, non; vous ne mourrez pas de faim. — Il ne me comprit pas.

— Sans doute, reprit-il en souriant amèrement, j'aurais pu vivre encore deux jours sans manger; mais... — je suis prêt, monsieur l'officier. Aujourd'hui vaut encore mieux que demain. — Ne faites pas de mal à Rask.

Je sentis alors ce que voulait dire son *: Je suis prêt.* Accusé d'un crime capital, il croyait que je venais pour le mener à la mort; et cet homme colossal, quand tous les moyens de fuir lui étaient ouverts, doux et tranquille, répétait à un enfant : *Je suis prêt!*

Henri ne put s'empêcher de murmurer: — Des phrases!

— Delmar, qui s'était arrêté pour reprendre haleine, ne l'entendit pas et continua.

— Ne faites pas de mal à Rask! répéta-t-il encore.

Je ne pus me contenir. — Quoi! lui dis-je, non seulement vous me prenez pour un bourreau, mais vous doutez encore de mon humanité envers un pauvre animal!

Il s'attendrit; sa voix s'altéra.

— Blanc, dit-il en me tendant la main, blanc, pardonne; j'aime mon chien. — Et, ajouta-t-il après un court silence, et les tiens m'ont fait bien du mal!

Je lui serrai la main, je le détrompai. — Ne me connaissiez-vous pas? lui dis-je.

— Je savais que tu étais un blanc, et, pour les blancs, quelque bons qu'ils soient, un noir est si peu de chose! Je ne suis pourtant pas d'un rang inférieur au tien, ajouta-t-il fièrement.

Ma curiosité était vivement excitée; je le pressai de me dire qui il était et ce qu'il avait souffert. Il garda un sombre silence.

Ma démarche l'avait touché; mes offres de service, mes prières vainquirent son indifférence pour la vie. Il sortit et rapporta quelques dattes et une énorme noix de coco. — Puis, il referma l'ouverture et se mit à manger. En conversant avec lui, je remarquai qu'il parlait avec facilité le français et l'espagnol, et ne paraissait pas dénué de connaissances. Cet homme était si étonnant sous tant d'autres rapports, que jusqu'alors la pureté de son langage ne m'avait pas frappé. — J'essayai de nouveau d'en savoir la cause; il se tut. Enfin je le quittai, ordonnant à mon fidèle Thadée d'avoir pour lui tous les égards et tous les soins possibles.

Je le voyais tous les jours à la même heure. Son affaire m'inquiétait; malgré mes prières, mon oncle s'obstinait à le poursuivre. Je ne cachais pas mes craintes à Pierrot; il m'écoutait avec indifférence.

Souvent Rask arrivait tandis que nous étions ensemble,

portant une large feuille de palmier autour de son cou. Le noir la détachait, lisait des caractères inconnus qui y étaient tracés, puis la déchirait. J'étais habitué à ne pas lui faire de questions.

Un jour, j'entrai sans qu'il parût prendre garde à moi. Il tournait le dos à la porte de son cachot et chantonnait, d'un ton mélancolique, l'air espagnol : *Yo que soy contrabandista.* — Quand il eut fini, il se tourna brusquement vers moi et me cria :

— Frère, promets, si jamais tu doutes de moi, d'écarter tes soupçons quand tu m'entendras chanter cet air.

Son regard était pressant ; je lui promis ce qu'il désirait. Il prit l'écorce profonde de la noix qu'il avait cueillie le jour de ma première visite et conservée depuis, la remplit de vin, m'engagea à y porter les lèvres et la vida d'un trait. A compter de ce jour, il ne m'appela plus que : frère.

Cependant je commençais à concevoir quelque espérance. Mon oncle n'était plus aussi irrité. Je lui représentais un jour que Pierrot était le plus vigoureux de ses esclaves, qu'il faisait l'ouvrage de dix autres, et qu'enfin il n'avait voulu qu'empêcher son maître de commettre un crime. Il m'écoutait, et me faisait entendre qu'il ne donnerait pas suite à l'accusation. Je ne disais rien au noir du changement de mon oncle, voulant jouir du plaisir de lui annoncer sa liberté tout entière, si je l'obtenais. Ce qui m'étonnait, c'était de voir que, se croyant dévoué à la mort, il ne profitait d'aucun des moyens de fuir qui étaient en son pouvoir. — Je dois rester, me répondit-il froidement, on penserait que j'ai eu peur.

Mon oncle retira sa plainte. Je courus au fort pour lannoncer à Pierrot.

Thadée, le sachant libre, entra avec moi dans la prison. Il n'y était plus. Rask, qui s'y trouvait seul, vint à moi d'un air caressant ; à son cou était attachée une feuille de palmier ; je la pris et j'y lus ces mots : *Merci ! tu m'as sauvé la vie ; n'oublie pas ta promesse.*

Thadée était encore plus étonné que moi; il ignorait le secret du soupirail, et s'imaginait que le nègre s'était changé en chien. Je lui laissai croire ce qu'il voulut, me contentant d'exiger de lui le silence sur ce qu'il avait vu.

Je voulus emmener Rask. En sortant du fort, il s'enfonça dans les haies voisines et disparut.

Mon oncle fut outré de l'évasion de l'esclave; il ordonna des recherches que rendirent inutiles les événements que je vais raconter.

Trois jours après la singulière fuite de Pierrot, c'était dans la fameuse nuit du 21 au 22 août 1791, je me promenais en rêvant près des batteries de la baie de l'Acul, dont j'étais venu visiter le poste, quand j'aperçus à l'horizon une lueur rougeâtre s'élever et s'étendre du côté des plaines du Limbé. Les soldats et moi l'attribuâmes à quelque incendie accidentel; mais en un moment les flammes devinrent si apparentes, la fumée poussée par les vents grossit et s'épaissit à un tel point, que je repris promptement le chemin du fort pour donner l'alarme et envoyer des secours. En passant près des cases de nos noirs, je fus surpris de l'agitation extraordinaire qui y régnait; la plupart étaient encore éveillés et parlaient avec une extrême vivacité. Je traversai un bosquet de mangliers où se trouvait un amas de haches et de pioches. J'entendis des paroles dont le sens me parut être que les esclaves des plaines du Limbé étaient en pleine révolte, et livraient aux flammes les habitations et les plantations situées de l'autre côté du Cap. Justement inquiet, je fis sur-le-champ mettre sous les armes les milices de l'Acul, et j'ordonnai de surveiller les esclaves. Tout rentra dans le calme.

Cependant les ravages semblaient croître à chaque instant dans le Limbé. On croyait même distinguer le bruit lointain de l'artillerie et des fusillades. Vers les deux heures du matin, ne pouvant me contenir, je laissai à Acul une partie des milices sous les ordres du lieutenant, et,

malgré les défenses de mon oncle et les prières de sa famille, je pris avec le reste le chemin du Cap.

Je n'oublierai jamais l'aspect de cette ville quand j'en approchai. Les flammes qui dévoraient les plantations du Limbé y répandaient une sombre lumière obscurcie par les torrents de fumée que le vent chassait dans les rues. Des tourbillons d'étincelles, formés par les menus débris embrasés des cannes à sucre, et emportés avec violence, comme une neige abondante, sur les toits des maisons et sur les agrès des vaisseaux mouillés dans la rade, menaçaient à chaque instant la ville du Cap d'un incendie non moins déplorable que celui dont ses environs étaient la proie. C'était un spectacle affreux et imposant que de voir, d'un côté, les pâles habitants exposant encore leur vie pour disputer au terrible fléau l'unique toit qui allait leur rester de tant de richesses; tandis que, de l'autre, les navires, redoutant le même sort, et favorisés du moins par ce vent si funeste aux malheureux colons, s'éloignaient à pleines voiles sur une mer teinte des feux sanglants de l'incendie.

Étourdi par le canon des forts, les clameurs des fuyards et le fracas des écroulements, je ne savais de quel côté diriger mes soldats, quand je rencontrai sur la place d'armes le capitaine des dragons jaunes, qui nous servit de guide. Je ne m'arrêterai pas, messieurs, à vous décrire le tableau que nous offrit la plaine incendiée. Assez d'autres ont dépeint les désastres du Cap, et le sourire de Henri m'avertit de ne pas marcher sur leurs traces. Je me contenterai de vous dire que nous trouvâmes les rebelles maîtres du Dondon, du bourg d'Onanaminte et des malheureuses plantations du Limbé. Tout ce que nous pûmes faire, aidés des milices du Quartier-Dauphin, de la compagnie des dragons jaunes et de celle des dragons rouges, se borna à les débusquer de la Petite-Anse, où ils commençaient à s'établir. Ils y laissèrent en partant des traces de leur cruauté; tous les blancs furent massacrés ou mutilés de la manière la plus barbare. Nous jetâmes dans le fort de la Petite-

Anse une garnison assez nombreuse, et, sur les six heures du matin, nous rentrâmes au Cap, noircis par la fumée, accablés de chaleur et de lassitude. — Je m'étais étendu sur mon manteau, au milieu de la place d'armes, espérant y goûter quelque repos, quand je vis un dragon jaune, couvert de sueur et de poussière, accourir vers moi à toutes brides. Je me levai sur-le-champ, et, au peu de paroles entrecoupées qui lui échappèrent, j'appris avec une nouvelle consternation que la révolte avait gagné les plaines de l'Acul et que les noirs assiégeaient le fort Galifet, où s'étaient renfermés les milices et les colons. Il n'y avait pas un moment à perdre. Je fis donner des chevaux à ceux de mes soldats qui voulurent me suivre, et, guidé par le dragon, j'arrivai en vue du fort sur les sept heures. Les domaines de mon oncle étaient dévastés par les flammes comme ceux du Limbé. Le drapeau blanc flottait encore sur le donjon du fort; un moment après, cet édifice fut enveloppé tout entier d'un tourbillon de fumée, qui, en s'éclaircissant, nous le laissa voir surmonté du drapeau rouge. Tout était fini.

Nous redoublâmes de vitesse; nous fûmes bientôt sur le champ du carnage. Les noirs fuyaient à notre approche; mais nous les voyions distinctement, à droite et à gauche, massacrant les blancs et incendiant les habitations. Thadée, couvert de blessures, se présenta devant moi; il me reconnut au milieu du tumulte. — Mon capitaine, me dit-il, votre Pierrot est un sorcier ou au moins un diable; il a pénétré dans le fort, je ne sais par où, et voyez!... Quant à monsieur votre oncle et à sa famille... — En ce moment, un grand noir sortit de derrière une sucrerie enflammée, emportant un vieillard qui criait et se débattait dans ses bras. Le vieillard était mon oncle, le noir était Pierrot. — Misérable! lui criai-je. — Je dirigeai mon pistolet sur lui; un esclave se jeta au-devant de la balle et tomba mort. Pierrot se retourna et me parut proférer quelques paroles, puis il se perdit dans les touffes de cannes embrasées. Un

instant après, un chien énorme passa à sa suite, tenant dans sa gueule un berceau que je reconnus pour celui du dernier fils de mon oncle. Le chien était Rask ; transporté de rage, je déchargeai sur lui mon second pistolet, mais je le manquai.

Cependant, l'incendie continuait ses ravages; les noirs, dont la fumée nous empêchait de distinguer le nombre, paraissaient s'être retirés. Nous fûmes forcés de retourner au Cap.

Je fus agréablement surpris d'y retrouver la famille de mon oncle ; elle devait son salut à l'escorte qu'un nègre lui avait donnée au milieu du carnage. Mon oncle seul et son plus jeune fils manquaient. Je ne doutai pas que Pierrot ne les eût sacrifiés à sa vengeance. Je me ressouvins de mille circonstances dont le mystère me semblait inexpliqué, et j'oubliai totalement ma promesse.

On fortifia le Cap à la hâte. L'insurrection faisait des progrès effrayants; les nègres de Port-au-Prince commençaient à s'agiter; Biassou commandait ceux du Limbé, de Dondon et de l'Acul; Jean-François s'était fait proclamer généralissime des révoltés de la plaine du Maribaron; Bouckmant, célèbre depuis par sa mort tragique, parcourait avec ses brigands les plaines de la Limonade; et enfin les bandes du Morne-Rouge avaient reconnu pour chef un nègre nommé Bug-Jargal. Le caractère de ce dernier, si l'on en croyait les relations, contrastait d'une manière singulière avec la férocité des autres. Tandis que Bouckmant et Biassou inventaient mille genres de mort pour les prisonniers qui tombaient entre leurs mains, Bug-Jargal s'empressait de leur fournir les moyens de quitter l'île. Les premiers contractaient des marchés avec les lanches espagnols qui croisaient autour des côtes pour les laisser s'enrichir des dépouilles des malheureux qu'ils forçaient à fuir ; Bug-Jargal coula à fond plusieurs de ces corsaires. M. Colas de Maigné et huit autres colons distingués furent détachés par ses ordres de la roue où Bouckmant les avait

fait lier. On citait de lui mille autres traits de générosité qu'il serait trop long de vous rapporter.

Je n'entendais plus parler de Pierrot. Les rebelles, commandés par Biassou, continuaient d'inquiéter le Cap; le gouverneur résolut de les repousser dans l'intérieur de l'île. Les milices de l'Acul, du Limbé, d'Onanaminte et de Maribaron, réunies au régiment du Cap et aux redoutables compagnies jaune et rouge, constituaient notre armée active. Les milices du Dondon et du Quartier-Dauphin, renforcées d'un corps de volontaires, sous les ordres du négociant Poncignon, formaient la garnison de la ville.

Le général voulut d'abord se débarrasser de Bug-Jargal, dont la diversion l'alarmait; il envoya contre lui les milices d'Onanaminte et un bataillon du Cap. Ce corps rentra deux jours après complètement battu. Le général s'obstina à vouloir vaincre Bug-Jargal; il fit repartir le même corps avec un renfort de cinquante dragons jaunes et de quatre cents miliciens de Maribaron. Cette seconde armée fut encore plus maltraitée que la première. Thadée, qui était de cette expédition, en conçut un violent dépit, et me jura à son tour qu'il se vengerait de ce Bug-Jargal... —

Une larme roula dans les yeux de Delmar; il croisa les bras sur sa poitrine et parut, durant quelques minutes, plongé dans une rêverie douloureuse; enfin, il reprit :

— La nouvelle arriva que Bug-Jargal avait quitté le Morne-Rouge et dirigeait sa troupe par les montagnes pour se joindre à Biassou. Le général sauta de joie. — Nous les tenons! dit-il en se frottant les mains. — Le lendemain, l'armée coloniale était à une lieue en avant du Cap; les insurgés, à notre approche, abandonnèrent précipitamment Port-Margot et le fort Galifet. Toutes les bandes se replièrent vers les montagnes. Le général était triomphant. Nous poursuivîmes notre marche. Chacun de nous, en passant dans des plaines arides et désolées, cherchait à saluer encore d'un triste regard le lieu où étaient ses champs, ses habitations, ses richesses. Souvent il n'en pouvait reconnaître

la place. Je vous ferai grâce des réflexions. Le soir du troisième jour, nous entrâmes dans les gorges de la Grande-Rivière. On estimait que les noirs étaient à vingt lieues dans les montagnes.

Nous assîmes notre camp sur un mornet qui paraissait leur avoir servi au même usage, à la manière dont il était dépouillé. Cette position n'était pas heureuse, il est vrai que nous étions tranquilles; le mornet était dominé de tous côtés par des rochers à pic couverts d'épaisses forêts. La Grande-Rivière coulait derrière le camp; resserrée entre deux côtes, elle était dans cet endroit étroite et profonde. Ses bords, brusquement inclinés, se hérissaient de touffes de buissons impénétrables à la vue. Souvent même son cours était caché par des guirlandes de lianes qui, s'accrochant aux branches des érables à fleurs rouges semés parmi les buissons, mariaient leurs jets d'une rive à l'autre, et, se croisant de mille manières, formaient sur le fleuve de larges tentes de verdure. L'œil, qui les contemplait du haut des roches voisines, croyait voir des prairies humides encore de rosée. Un bruit sourd, ou quelquefois une sarcelle sauvage, perçant tout à coup ce rideau fleuri, décelaient seuls la présence de l'eau.

Le soleil cessa bientôt de dorer la cime aiguë des monts lointains de la Treille. Peu à peu l'ombre s'étendit sur le camp, et le silence ne fut plus troublé que par les cris de la grue et les pas mesurés des sentinelles.

Tout à coup le redoutable chant d'*Oua-Nassé* se fit entendre sur nos têtes; les palmiers et les cèdres qui couronnaient les rocs s'embrasèrent, et les clartés livides de l'incendie nous montrèrent sur les sommets voisins de nombreuses bandes de mulâtres dont le teint cuivré paraissait rouge à la lueur des flammes. C'étaient ceux de Biassou. Le danger était imminent. Les chefs, s'éveillant en sursaut, coururent rassembler leurs soldats, la trompette sonna l'alarme, et nos lignes se formèrent en tumulte. Mais les noirs, au lieu de profiter du désordre où nous

étions, nous regardaient, immobiles, en chantant *Oua-Nassé*.

Un noir gigantesque parut seul sur le pic le plus élevé au-dessus de la Grande-Rivière. Une plume couleur de feu flottait sur son front, une hache était dans sa main droite, un drapeau rouge dans sa main gauche. Je reconnus Pierrot. Si une carabine se fût trouvée à ma portée, la rage m'aurait peut-être fait commettre une lâcheté. Le noir répéta le refrain d'*Oua-Nassé,* planta son drapeau sur le pic, lança sa hache au milieu de nous et s'engloutit dans les flots du fleuve.

Alors les noirs commencèrent à rouler sur nos colonnes d'énormes quartiers de rochers ; une grêle de balles et de flèches tomba sur le mornet. Nos soldats, furieux de ne pouvoir atteindre les assaillants, expiraient en désespérés, écrasés par les rochers ou percés de flèches. Une horrible confusion régnait dans l'armée. Soudain un bruit affreux parut sortir du milieu de la Grande-Rivière; une scène extraordinaire s'y passait. Les dragons jaunes, horriblement maltraités par les masses que les mulâtres poussaient du haut des montagnes, avaient conçu l'idée de se réfugier, pour y échapper, sous les voûtes flexibles des lianes dont le fleuve était couvert. Thadée avait le premier mis en avant ce moyen, d'ailleurs ingénieux...

— Vous êtes bien bon, mon capitaine...

Il y avait plus d'un quart d'heure que le sergent Thadée, le bras droit en écharpe, s'était glissé, sans être vu de personne, dans un coin de la tente, où ses gestes avaient seuls exprimé la part qu'il prenait au récit de son maître, jusqu'au moment où, ne croyant pas que le respect lui permît de laisser passer un éloge aussi direct sans en remercier le capitaine, il balbutia d'un ton confus : *Vous êtes bien bon, mon capitaine.*

Un éclat de rire général s'éleva. Delmar se retourna et lui cria d'un ton sévère :

— Comment! vous ici, Thadée!... Et votre bras?...

Les traits du vieux soldat se rembrunirent ; il chancela et leva la tête en arrière, comme pour arrêter une larme qui roulait dans ses yeux.

— Je ne croyais pas, dit-il enfin à voix basse, je n'aurais jamais cru que mon capitaine manquât de respect à son vieux sergent jusqu'à lui dire *vous*.

Delmar se leva précipitamment.

— Pardonne, mon vieil ami, pardonne! s'écria-t-il. Je ne sais ce que j'ai dit. Tiens, Thad, me pardonnes-tu?

Les larmes jaillirent des yeux du sergent, malgré lui.

— Voilà la troisième fois, balbutia-t-il ; mais celles-ci sont de joie.

La paix était faite. Un court silence s'ensuivit.

— Mais dis-moi, Thadée, demanda le capitaine doucement, pourquoi as-tu quitté l'ambulance pour venir ici?

— C'est que, avec votre permission, monsieur... j'étais venu pour vous demander, mon capitaine, s'il faudrait mettre demain la housse galonnée à votre cheval de bataille.

Henri se mit à rire. — Vous auriez mieux fait, Thadée, de demander au chirurgien-major s'il faudrait mettre demain deux onces de charpie sur votre bras malade.

— Ou de vous informer, reprit Philibert, si vous pourriez boire un peu de vin pour vous rafraîchir. En attendant, voici de l'eau-de-vie qui ne peut que vous faire du bien ; goûtez-en, mon brave sergent.

Thadée s'avança, fit une révérence respectueuse, s'excusa de prendre le verre de la main gauche, et le vida à la santé de la compagnie. Il s'anima :

— Vous en étiez, mon capitaine, au moment, au moment où... Eh bien, oui, ce fut moi qui proposai d'entrer sous les lianes pour empêcher des chrétiens d'être tués par des pierres. Notre officier qui, ne sachant pas nager, craignait de se noyer, et cela était bien naturel, s'y opposait de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il vît, monsieur, avec votre permission, un gros caillou, qui manqua de l'écraser,

tomber sur la rivière, sans pouvoir s'y enfoncer, à cause des herbes. On me proposa donc de se rendre à mon avis, à condition que j'essaierais le premier de l'exécuter. Je vais ; je descends le long du bord, je saute sous le berceau en me tenant aux branches d'en haut, et, dites, mon capitaine, je me sens tirer par la jambe. Je me débats. Je crie au secours. Je reçois plusieurs coups de sabre. — Et voilà tous les dragons, qui étaient des diables, qui se précipitent pêle-mêle sous les lianes. C'étaient les noirs du Morne-Rouge, qui s'étaient cachés là, sans qu'on s'en doutât, probablement pour nous tomber sur le dos, comme un sac trop chargé, le moment d'après. Cela n'aurait pas été un bon moment pour pêcher. On se battait, on jurait, on criait. — Étant tout nus, ils étaient plus alertes que nous; mais nos coups portaient mieux que les leurs. Nous nagions d'un bras, et nous nous battions de l'autre, comme cela se pratique toujours dans ce cas-là. Ceux qui ne savaient pas nager, dites, mon capitaine, se suspendaient d'une main aux lianes, et les noirs les tiraient par les jambes. Au milieu du tumulte, je vis un grand nègre qui se défendait comme un Belzébuth contre huit ou dix de mes camarades; je nageai là, et je reconnus Pierrot, autrement dit Bug... Mais cela ne doit se découvrir qu'après, n'est-ce pas, monsieur? Je reconnus Pierrot. — Depuis la prise du fort, nous étions brouillés ensemble; je le saisis à la gorge. Il allait se délivrer de moi d'un coup de poignard, quand il me regarda. Alors, au lieu de me tuer, il se rendit. Ce qui fut très malheureux, mon capitaine, car s'il ne s'était pas rendu... Enfin, bref, aussitôt que les nègres le virent pris, ils sautèrent sur nous pour le délivrer. Si bien que les milices allaient aussi entrer dans l'eau pour nous secourir, quand Pierrot, voyant sans doute que les nègres allaient tous être massacrés, dit quelques mots d'un vrai grimoire, puisqu'il les mit tous en fuite. Ils plongèrent et disparurent en un clin d'œil. Cette bataille sous l'eau aurait eu quelque chose d'agréable, si je n'y avais pas perdu un doigt et

mouillé dix cartouches, et si... pauvre homme! mais cela était écrit, mon capitaine. —

Et le sergent, après avoir respectueusement appuyé le revers de sa main gauche sur la grenade de son bonnet de police, l'éleva vers le ciel d'un air inspiré. Delmar paraissait violemment agité.

— Oui, dit-il, oui, tu as raison, mon vieux Thadée, cette nuit-là fut une nuit fatale.

Il serait tombé dans une profonde rêverie, si l'assemblée ne l'eût vivement pressé de continuer. Il poursuivit :

— Tandis que la scène que Thadée vient de décrire...

Thadée triomphant vint se placer derrière le capitaine.

... Tandis que la scène que Thadée vient de décrire se passait derrière le mornet, j'étais parvenu, avec quelques-uns des miens, à grimper, de broussaille en broussaille, sur un pic nommé le pic du Paon, de niveau avec les positions des noirs. Le chemin une fois frayé, le sommet fut bientôt couvert de milices; nous commençâmes une vive fusillade. Les nègres, moins bien armés que nous, ne purent nous riposter aussi chaudement; ils se mirent à se décourager; nous redoublâmes d'acharnement, et bientôt les rocs les plus voisins furent évacués par les rebelles, qui cependant eurent d'abord soin de faire rouler les cadavres de leurs morts sur le reste de l'armée, encore rangée sur le mornet. A l'aide de plusieurs troncs de palmiers que nous abattîmes et liâmes ensemble, nous passâmes sur les pics abandonnés, et une partie de l'armée se trouva ainsi avantageusement postée. Cet aspect ébranla le courage des insurgés. Notre feu se soutenait. Des clameurs lamentables, auxquelles se mêlait le nom de Bug-Jargal, retentirent soudain dans l'armée de Biassou. Une grande épouvante s'y manifesta. Plusieurs noirs du Morne-Rouge parurent sur le roc où flottait le drapeau écarlate; ils se prosternèrent, enlevèrent l'étendard, et se précipitèrent avec lui dans les gouffres de la Grande-Rivière. Cela signifiait clairement que leur chef était mort ou pris.

Notre audace s'en accrut à un tel point, que je résolus de chasser à l'arme blanche les rebelles des rochers qu'ils couvraient encore. Je fis jeter un pont de troncs d'arbres entre notre pic et le roc le plus voisin. Je m'élançai le premier au milieu des nègres. Les miens allaient me suivre, quand l'un des rebelles, d'un coup de hache, fit voler le pont en éclats. Les débris tombèrent dans l'abîme, en battant les rocs avec un bruit épouvantable. Je tournai la tête; en ce moment, je me sentis saisir par six ou sept noirs, qui me désarmèrent.

Je me débattais comme un lion; ils me lièrent avec des cordes d'écorce, sans s'inquiéter des balles que mes gens faisaient pleuvoir autour d'eux. Mon désespoir ne fut adouci que par les cris de victoire, que j'entendis pousser autour de moi un moment après. Je vis bientôt les noirs et les mulâtres gravir pêle-mêle les sommets les plus escarpés, en jetant des clameurs de détresse. Mes gardiens les imitèrent; le plus vigoureux d'entre eux me chargea sur ses épaules, et m'emporta vers les forêts, en sautant de roche en roche avec l'agilité d'un chamois. La lueur des flammes cessa bientôt de le guider; la faible lumière de la lune lui suffit. Il se mit seulement à marcher avec moins de rapidité.

Après avoir traversé des halliers, franchi des torrents, nous arrivâmes dans une vallée située au milieu des montagnes; ce lieu m'était absolument inconnu. Une grande partie des rebelles s'y étaient déjà rassemblés; c'est là qu'était leur camp. Le noir qui m'avait apporté me délia les pieds, et me remit à la garde de quelques-uns de ses camarades qui m'entourèrent. Le jour commença bientôt à paraître. Le noir revint avec des soldats nègres, assez bien armés, qui s'emparèrent de moi. Je crus qu'ils me menaient à la mort, et je me préparai à la subir avec courage. Ils me conduisirent vers une grotte éclairée des premiers feux du soleil levant. Nous entrâmes.

Entre deux haies de soldats mulâtres, j'aperçus un noir

assis sur un trône de baobab, couvert d'un tapis de plumes de perroquet. Son costume était bizarre. Une ceinture magnifique, à laquelle pendait une croix de saint Louis, servait à retenir un caleçon rayé, de toile grossière, qui formait son seul vêtement. Il portait des bottes grises, un chapeau rond, et des épaulettes dont l'une était d'or et l'autre de laine bleue. Un sabre et des pistolets d'une grande richesse étaient auprès de lui. Cet homme était d'une taille moyenne; sa figure ignoble offrait un singulier mélange de finesse et de cruauté. Il me fit approcher, et me considéra quelque temps en silence. Enfin il se mit à ricaner.

— Je suis Biassou, me dit-il.

A ce nom, je frémis intérieurement; mais mon visage resta calme et fier. Je ne répondis rien. Il prit un air moqueur.

— Tu me parais un homme de cœur, dit-il en mauvais français; eh bien! écoute ce que je vais te dire. Es-tu créole?

— Non, je suis français.

Mon assurance lui fit froncer le sourcil.

Il reprit en ricanant :

— Tant mieux! Je vois à ton uniforme que tu es officier. Quel âge as-tu?

— Dix-sept ans?

— Quand les as-tu atteints?

— Le jour où ton compagnon Léogri fut pendu.

La colère contracta ses traits; il se contint.

— Il y a vingt jours que Léogri a été pendu, me dit-il; français, tu lui diras ce soir, de ma part, que tu as vécu vingt et un jours de plus que lui. En attendant, choisis; ou d'être gardé à vue, ou de me donner ta parole que tu te trouveras ce soir, ici, deux heures avant le coucher du soleil, pour porter mon message à Léogri. Tu es français, n'est-ce pas?

Je fus presque reconnaissant de la liberté qu'il ne me laissait quelques heures encore que par un raffinement de

cruauté, pour mieux me faire regretter la vie. Je lui donnai ma parole de faire ce qu'il demandait. Il ordonna de me délier, et de me laisser entièrement libre.

J'errai d'abord dans le camp. Quoique mes réflexions ne fussent pas gaies, je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité des noirs, qui étaient presque tous chargés d'ornements militaires et sacerdotaux, dépouilles de leurs victimes. Il n'était pas rare de voir un hausse-col sous un rabat, ou une épaulette sur une chasuble. Ils étaient dans une inaction inconnue à nos soldats, même retirés sous leurs tentes. La plupart dormaient au grand soleil, la tête près d'un feu ardent; d'autres, encore pleins de leurs anciennes superstitions, appliquaient, sur leurs plaies récentes, des pierres fétiches enveloppées dans des compresses. Leurs cabronets, chargés de butin et de provisions, étaient leurs seuls retranchements en cas d'attaque. Tous me regardaient d'un air menaçant.

Dévoué à une mort certaine, je conçus l'idée de monter sur quelque roche élevée, pour essayer de revoir encore les cimes bleuâtres des mornes voisins des lieux où j'avais passé mon enfance. Je sortis du vallon, et je gravis la première montagne qui s'offrit à moi. Bientôt des massifs de verdure me dérobèrent entièrement la vue du camp. Je m'assis, et mille idées pénibles se succédèrent tumultueusement dans mon esprit. Je ressemblais au voyageur qui, entraîné par une pente irrésistible vers le précipice qui doit l'engloutir, jette encore un dernier regard sur les champs qu'il a parcourus et sur ceux qu'il espérait parcourir.

Une mort, sans doute cruelle, m'attendait; je n'avais plus d'espoir; l'horizon de cette vie que, dans mes rêves, je m'étais tant plu à reculer, se bornait aujourd'hui à quelques heures. Il n'était plus pour moi de présent ni d'avenir; je cherchai une distraction dans les souvenirs des temps plus heureux. Je songeai à Pierrot, à ces jours de jeunesse et d'innocence, où mon cœur s'ouvrait à la douce chaleur de l'amitié; mais l'idée de la trahison de l'esclave fit saigner

ce cœur flétri; aigri par le malheur, je maudis l'ingrat que j'accusais d'en être la cause; la certitude même qu'il était mort ne me calmait pas.

En ce moment, un air connu vint frapper mes oreilles. Je tressaillis en entendant une voix mâle chanter : *Yo que soy contrabandista.* Cette voix, c'était celle de Pierrot. Un dogue vint se rouler à mes pieds, c'était Rask. Je croyais rêver. L'ardeur de la vengeance me transporta; la surprise me rendit immobile. Un taillis épais s'entr'ouvrit, Pierrot parut. Son visage était joyeux, il me tendit les bras. Je me détournai avec horreur. A cette vue, sa tête tomba sur sa poitrine.

— Frère, murmura-t-il à voix basse, frère, dis, as-tu oublié ta promesse?

La colère me rendit la parole.

— Monstre! m'écriai-je, bourreau, assassin de mon oncle, oses-tu m'appeler ton frère? Tiens, ne m'approche pas.

Je portai involontairement la main à mon côté pour y chercher mon épée. Ce mouvement le frappa. Il prit un air ému, mais doux :

— Non, dit-il, non, je n'approcherai pas. Tu es malheureux, je te plains; toi, tu ne me plains pas, quoique je sois plus à plaindre que toi.

Un geste de ma main indiqua le lieu où étaient nos propriétés, nos plantations incendiées. Il comprit ce reproche muet.

Il me regarda d'un air rêveur.

— Oui, tu as beaucoup perdu, mais, crois-moi, j'ai perdu plus que toi.

Je repris avec indignation :

— Oui, j'ai beaucoup perdu; mais dis-moi, qui me l'a fait perdre? qui a saccagé nos maisons, qui a brûlé nos récoltes, qui a massacré nos amis, nos compatriotes?...

— Ce n'est pas moi, ce sont les miens. Écoute; je t'ai dit un jour que les tiens m'avaient fait bien du mal, tu m'as dit que ce n'était pas toi; qu'ai-je fait alors?

Son visage s'éclaircit; il s'attendait à me voir tomber dans ses bras. Je me taisais.

— Puis-je t'appeler frère? demanda-t-il d'un ton ému.

Ma colère reprit toute sa violence. — Ingrat! m'écriai-je, oses-tu bien rappeler ce temps?

De grosses larmes roulèrent dans ses yeux; il m'interrompit.

— Ce n'est pas moi qui suis ingrat.

— Eh bien! parle, repris-je avec fureur, qu'as-tu fait de mon oncle? Où est son fils?

Il garda un moment le silence.

— Oui, tu doutes de moi, dit-il enfin en secouant la tête; j'avais peine à le croire. Tu me prends pour un brigand, pour un assassin, pour un ingrat. — Ton oncle est vivant, son enfant aussi. — Tu ne sais pas pourquoi je venais. — Adieu... Viens, Rask.

Rask se leva. Le noir, avant de me quitter, s'arrêta, et jeta sur moi un regard de douleur et de regret.

Cet homme extraordinaire venait, par ces dernières paroles, d'opérer en moi une révolution; je tremblai de l'avoir jugé trop légèrement, je ne le comprenais pas encore. Tout en lui m'étonnait; je l'avais cru mort, et il était devant moi, brillant de vigueur et de santé. Si mon oncle et son fils étaient vivants, je sentais la force de ces mots : Ce n'est pas moi qui suis ingrat.

Je levai les yeux, il était encore là; son chien nous regardait tous deux d'un air inquiet. Pierrot poussa un long soupir, et fit enfin quelques pas vers le taillis.

— Reste, lui criai-je avec effort, reste.

Il s'arrêta, en me regardant d'un air indécis.

— Reverrai-je mon oncle? lui demandai-je d'une voix faible.

Sa physionomie devint sombre.

— Tu doutes de moi, dit-il, en faisant un mouvement pour se retirer.

— Non, m'écriai-je alors, subjugué par l'ascendant de cet

homme bizarre, non, tu es toujours mon frère, mon ami. — Je ne doute pas de toi, je te remercie d'avoir laissé vivre mon oncle.

Sa figure conserva une expression de rudesse qui me surprit; il paraissait éprouver de violents combats; il avança d'un pas vers moi et recula; il ouvrit la bouche et se tut. — Ce moment fut de courte durée, il se jeta dans mes bras.

— Frère, je me fie à toi.

Il ajouta après une légère pause :

— Tu es bon; mais le malheur t'avait rendu injuste.

— J'ai retrouvé mon ami, lui dis-je, je ne suis plus malheureux.

— Frère, tu l'es encore; bientôt, peut-être, tu ne le seras plus; moi, je le serai toujours.

La joie que les premiers transports de l'amitié avaient fait briller sur son visage s'évanouit. Ses traits prirent une expression de tristesse singulière et énergique.

— Écoute, me dit-il d'un ton froid. Mon père était roi au pays de Gamboa. Des européens vinrent, qui me donnèrent ces connaissances futiles qui t'ont frappé. Leur chef était un capitaine espagnol; il promit à mon père des états plus vastes que les siens et des femmes blanches; mon père le suivit avec sa famille. — Frère, ils nous vendirent.

La poitrine du noir se gonfla, ses yeux étincelaient; il brisa machinalement un jeune papayer qui se trouvait près de lui; puis il continua sans paraître s'adresser à moi.

— Le maître du pays de Gamboa eut un maître, et son fils se courba en esclave sur les sillons de Santo-Domingo. On sépara le jeune lion de son vieux père pour les dompter plus aisément. On enleva la jeune épouse à son époux pour en tirer plus de profit, en les unissant à d'autres. Les petits enfants cherchèrent la mère qui les avait nourris, le père qui les baignait dans les torrents ; ils ne trouvèrent que des tyrans barbares, et couchèrent parmi les chiens. —

Il se tut; ses lèvres remuaient sans qu'il parlât, son regard était fixe et égaré. Il me saisit enfin le bras brusquement.

— Frère, entends-tu? j'ai été vendu à différents maîtres comme une pièce de bétail. Tu te souviens du supplice d'Ogé. Ce jour-là, j'ai revu mon père; écoute; — c'était sur la roue. Ma femme a été prostituée à des blancs; écoute, frère; elle est morte, et m'a demandé vengeance.

Je frémis; il ajouta :

— Les miens me pressaient de les délivrer et de me venger. Rask m'apportait leurs messages. Je ne pouvais les satisfaire, j'étais moi-même dans les prisons de ton oncle. Le jour où tu obtins ma grâce, je partis pour arracher mes enfants des mains d'un maître féroce... J'arrivai. Frère, le dernier des petits-fils du roi de Gamboa venait d'expirer sous les coups d'un blanc. Les autres l'avaient précédé.

Il s'interrompit, et me demanda froidement : — Frère, qu'aurais-tu fait?

Ce déplorable récit m'avait glacé d'horreur; je répondis à sa question par un geste menaçant. Il me comprit, et se mit à sourire tristement; il poursuivit :

— Les esclaves se révoltèrent contre leur maître, et le punirent du meurtre de mes enfants. Ils m'élurent pour chef. Tu sais les malheurs qu'entraîna cette rébellion. J'appris que ceux de ton oncle se préparaient à suivre le même exemple. J'arrivai dans l'Acul la nuit même de l'insurrection. Tu étais absent. Les noirs incendiaient déjà les plantations. Ne pouvant calmer leur fureur, parce qu'ils croyaient me venger en brûlant les propriétés de ton oncle, je voulus au moins sauver ta famille. Je pénétrai dans le fort par l'issue que j'y avais pratiquée, et je confiai tes parents à quelques nègres fidèles, chargés de les escorter jusqu'au Cap. Ton oncle ne put les suivre; il avait couru vers sa maison embrasée pour en tirer le plus jeune de ses fils. Des noirs l'entouraient; ils allaient le tuer. Je me présentai et leur ordonnai de me laisser me venger moi-

même ; ils se retirèrent. Je pris ton oncle dans mes bras, je confiai l'enfant à Rask, — et je les déposai tous deux dans une caverne isolée et connue de moi seul. Frère, voilà mon crime.

Pénétré de remords et de reconnaissance, je voulus me jeter aux pieds de Pierrot; il m'arrêta d'un air offensé.

— Allons, viens, dit-il un moment après, en me prenant la main.

Je lui demandai avec surprise où il voulait me conduire.

— Au camp des blancs, me répondit-il. Nous n'avons pas un moment à perdre : dix têtes répondent de la mienne. Nous pouvons nous hâter, car tu es libre ; nous le devons, car je ne le suis pas.

Ces paroles accrurent mon étonnement; je lui en demandai l'explication.

— N'as-tu pas entendu dire que Bug-Jargal était prisonnier ? demanda-t-il avec impatience.

— Oui, mais qu'as-tu de commun avec Bug-Jargal?

Il parut à son tour étonné.

— Je suis Bug-Jargal, dit-il gravement.

J'étais habitué, pour ainsi dire, à la surprise avec cet homme. Ce n'était pas sans étonnement que je venais de voir un instant auparavant l'esclave Pierrot se transformer en fils du roi de Gamboa ; mon admiration était au comble d'avoir maintenant à reconnaître en lui le redoutable et généreux Bug-Jargal, le chef du Morne-Rouge.

Il parut ne pas s'apercevoir de l'impression qu'avaient produite sur moi ses dernières paroles.

— On m'avait dit, reprit-il, que tu étais prisonnier au camp de Biassou ; j'étais venu pour te délivrer.

— Pourquoi me disais-tu tout à l'heure que tu n'étais pas libre?

Il me regarda comme cherchant à deviner ce qui amenait cette question toute naturelle.

— Écoute, me dit-il. Ce matin, j'étais prisonnier parmi les tiens. J'entendis annoncer dans le camp que Biassou

avait déclaré son intention de faire mourir, avant le coucher du soleil, un jeune captif nommé Delmar. On renforça les gardes autour de moi. J'appris que mon exécution suivrait la tienne. En cas d'évasion, dix de mes camarades répondraient de moi. Tu vois que je suis pressé.

Je le retins encore.

— Tu t'es donc échappé? lui dis-je.

— Et comment serais-je ici? Ne fallait-il pas te sauver? Ne te dois-je pas la vie?

— As-tu parlé à Biassou? lui demandai-je.

Il me montra son chien couché à ses pieds.

— Non. Rask m'a conduit ici. J'ai vu avec joie que tu n'étais pas prisonnier. Suis-moi maintenant. Biassou est perfide; si je lui avais parlé, il t'aurait fait saisir et m'aurait contraint de rester. Ce n'est pas un noir, c'est un mulâtre. Frère, le temps presse.

— Bug-Jargal, lui dis-je en étendant la main vers lui, retourne seul au camp, car je ne puis te suivre.

Il s'arrêta; un étonnement douloureux se peignit sur ses traits.

— Frère, que dis-tu?

— Je suis prisonnier, moi aussi. J'ai juré à Biassou de ne pas fuir; j'ai promis de mourir.

— Tu as promis! dit-il d'un ton sombre. Tu as promis? répéta-t-il en hochant la tête d'un air de doute.

— J'ai promis.

Il était pensif, et ne semblait pas m'entendre. Il me montra un pic dont le sommet dominait sur toute la contrée environnante.

— Frère, vois ce rocher. Quand le signal de ta mort y apparaîtra, le bruit de la mienne ne tardera pas à se faire entendre. Adieu.

Il s'enfonça dans le taillis et disparut avec son chien. Je restai seul. Le sens de ses dernières paroles me semblait inexplicable. Cette entrevue m'avait profondément attendri. Mes sensations étaient singulières comme l'homme qui

venait de me quitter pour toujours. La vie m'était à présent aussi indifférente qu'à lui-même; et l'idée que ma mort entraînerait la sienne m'était insupportable. J'avais un sujet de désespoir de plus, et pourtant je me sentais en quelque sorte consolé. Je demeurai longtemps assis au même endroit, abîmé dans mes réflexions, et confondu de l'admirable générosité de l'esclave.

Cependant le soleil descendait lentement vers l'occident; l'ombre allongée des palmiers m'avertit qu'il était temps de retourner vers Biassou.

Quand j'entrai dans la grotte du chef, il était occupé à faire jouer les ressorts de quelques instruments de torture, dont il était entouré. Au bruit que firent ses gardes en m'introduisant, il se retourna. Ma présence ne parut pas l'étonner.

— Vois-tu?.. dit-il, en me montrant l'appareil horrible qui l'environnait.

Je demeurai calme. Je connaissais sa cruauté, et j'étais déterminé à tout endurer sans pâlir.

— N'est-ce pas, reprit-il en ricanant, n'est-ce pas que Léogri a été bien heureux de n'être que pendu?

Je le regardai sans répondre, avec un froid dédain.

— Ah! ah! dit-il, en poussant du pied les instruments de torture, il me semble que tu te familiarises avec cela. J'en suis fâché; mais je te préviens que je n'ai pas le temps de les essayer sur toi. Cette position est dangereuse; il faut que je la quitte.

Il recommença à ricaner, et me montra du doigt un grand drapeau noir placé dans un coin de la grotte.

— Voici qui doit avertir les tiens du moment où ils pourront donner ton épaulette à ton lieutenant. Tu sens que, dans cet instant-là, je dois être déjà en marche. — Comment as-tu trouvé les environs?

— J'y ai remarqué, répondis-je froidement, assez d'arbres pour y pendre toi et toute ta troupe.

— Eh bien, répliqua-t-il avec un ricanement forcé, il

est un endroit que tu n'as sans doute pas vu, et avec lequel je veux te faire faire connaissance. — Adieu, jeune capitaine; bonsoir à Léogri.

Il fit un geste, me tourna le dos; et ses gardes m'entraînèrent.

Je marchais au milieu d'eux sans faire de résistance; il est vrai qu'elle eût été inutile. Nous montâmes sur la croupe d'un mont situé à l'ouest de la vallée, où nous nous reposâmes un instant. Je jetai un dernier regard sur la mer, que l'on apercevait au loin déjà rouge des feux du couchant, et sur ce soleil que je ne devais plus voir.

Mes guides se levèrent; je les suivis. Nous descendîmes dans une petite vallée dont l'aspect m'eût enchanté dans tout autre instant. Un torrent la traversait dans sa largeur, et communiquait au sol une humidité féconde; on y voyait surtout des platanes à fleur d'érable, d'une force et d'une hauteur extraordinaires; l'odier du Canada y mêlait ses fleurs d'un jaune pâle aux auréoles bleu d'azur dont se charge cette sorte de chèvrefeuille sauvage que les nègres nomment coali; des nappes verdoyantes de lianes dérobaient à la vue les flancs bruns des rochers voisins. Nous marchions le long d'un sentier tracé sur le bord du torrent; je fus surpris de voir ce sentier aboutir brusquement au pied d'un roc à pic, au bas duquel je remarquai une ouverture en forme d'arche, d'où s'échappait le torrent. Un bruit sourd, un vent impétueux, sortaient de cette ouverture. Les nègres prirent sur la gauche, et nous gravîmes le roc en suivant un chemin tortueux et inégal, qui semblait y avoir été creusé par les eaux d'un torrent desséché depuis longtemps.

Une voûte se présenta, à demi bouchée par les ronces et les lianes sauvages qui y croissaient. Un bruit, pareil au premier, se faisait entendre sous cette voûte. Les noirs m'y entraînèrent. Nous avancions dans l'obscurité. Le bruit devenait de plus en plus fort, nous ne nous entendions plus marcher. Je jugeai qu'il devait être produit par une

chute d'eau, je ne me trompais pas. Après dix minutes de marche dans les ténèbres, nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme, formée par la nature dans le centre même de la montagne; la plus grande partie de cette plate-forme demi-circulaire était couverte par le torrent qui jaillissait des veines du mont avec un bruit épouvantable. Sur cette salle souterraine, la voûte formait une sorte de dôme tapissé de lierre d'une couleur jaunâtre. Au milieu du dôme, on apercevait une crevasse, à travers laquelle le jour pénétrait, et dont le bord était couronné d'arbustes verts, dorés en ce moment des rayons du soleil. A l'extrémité nord de la plate-forme, le torrent se perdait avec fracas dans le gouffre, au fond duquel semblait flotter, sans pouvoir y pénétrer, la vague lueur qui descendait de la crevasse.

Le seul objet que l'on pût distinguer dans l'abîme était un vieil arbre, enraciné dans le roc quelques pieds au-dessous du bord, et si dépouillé de verdure, qu'on n'en pouvait reconnaître l'espèce. Cet arbre offrait un phénomène singulier; l'humidité qui imprégnait ses racines l'empêchait de mourir, tandis que la violence de la cataracte le dépouillait successivement de ses branches nouvelles, et le forçait de conserver éternellement les mêmes rameaux.

Les noirs s'arrêtèrent en cet endroit terrible. Je vis qu'il y fallait mourir. Ils commençaient à me lier en silence, avec des cordes qu'ils avaient apportées, quand je crus entendre les aboiements lointains d'un chien; je pris ce bruit pour une illusion causée par le mugissement de la cascade.

Les nègres achevèrent de m'attacher, et m'approchèrent du gouffre qui devait m'engloutir. Je levai les yeux vers la crevasse pour découvrir encore le ciel.

En ce moment, un aboiement plus fort et plus prononcé se fit entendre, la tête énorme de Rask passa par l'ouverture. Je tressaillis. Les noirs, que les aboiements n'avaient

pas frappés, se préparèrent à me lancer au milieu de l'abîme.

— Camarades!... cria une voix tonnante.

Tous se retournèrent. C'était Bug-Jargal.

Il était debout sur le bord de la crevasse; une plume rouge flottait sur sa tête.

— Camarades, répéta-t-il, arrêtez!

Les noirs se prosternèrent. Il continua :

— Je suis Bug-Jargal.

Les noirs frappèrent la terre de leurs fronts, en poussant des cris dont il était difficile de distinguer l'expression.

— Déliez le prisonnier, cria le chef.

En un clin d'œil je fus libre. Le nègre reprit :

— Frères, retournez dire à Biassou que son prisonnier a sauvé la vie à Bug-Jargal, et que Bug-Jargal veut que son prisonnier vive. Allez, et dites à Biassou qu'il se garde de déployer le drapeau noir.

Il jeta sa plume rouge au milieu d'eux. Le chef du détachement s'en empara, et ils sortirent sans proférer une parole.

Je ne vous décrirai pas, messieurs, la situation d'esprit où je me trouvais. Je fixais des yeux humides sur Pierrot, qui, de son côté, me contemplait avec une singulière expression de reconnaissance et de fierté. Je lui sautai au cou. Nous restâmes un moment muets et oppressés.

Enfin, il reprit la parole.

— Écoute, frère; mon exécution, ou celle de mes dix camarades, devait suivre la tienne. — Mais Biassou ne déploiera pas le drapeau noir. Tu vivras; et moi aussi.

La surprise, la joie, m'empêchèrent de lui répondre. Il me tendit la main.

— Frère, es-tu content?

Je recouvrai la parole, je l'embrassai, je le conjurai de vivre désormais auprès de moi, je lui promis de lui faire obtenir un grade dans l'armée coloniale. Il m'interrompit d'un air farouche:

— Frère, je ne te propose pas de t'enrôler parmi les miens.

Il ajouta joyeusement :

— Allons, veux-tu voir ton oncle?

Je lui témoignai combien était grand mon désir de consoler ce pauvre vieillard. Il me prit par la main et me conduisit. Rask nous suivait... —

Ici Delmar s'arrêta, et jeta un sombre regard autour de lui; la sueur coulait à grosses gouttes de son front; il couvrit son visage avec sa main. Rask le regardait d'un air inquiet. — Oui, c'est ainsi que tu me regardais... murmura-t-il. — Un instant après, il se leva violemment agité, et sortit de la tente. Le sergent et le dogue le suivirent.

— Je gagerais, s'écria Germon, que nous approchons de la catastrophe.

Philibert ôta de ses lèvres le goulot de sa bouteille.

— Je serais vraiment fâché qu'il arrivât malheur à Bug-Jargal. C'était un fameux homme! J'aurais voulu, pour douze paniers de porto, voir la noix de coco qu'il vida d'un trait.

Alfred, qui était en train de rêver à un air de guitare, s'interrompit, et pria le major Berval de lui faire raison; il ajouta :

— Ce nègre m'intéresse beaucoup. Seulement je n'ai pas encore osé demander à Delmar s'il savait aussi l'air de la *Hermosa Padilla.*

— Biassou est bien plus remarquable, reprit le major. A la bonne heure! cet homme-là savait ce que c'est qu'un français. Si j'avais été son prisonnier, j'aurais laissé pousser ma moustache, pour qu'il me prêtât quelques piastres dessus, comme la ville de Goa à ce capitaine portugais. Je déclare que mes créanciers sont plus impitoyables que Biassou.

— Major, voilà quatre louis que je vous dois, s'écria Henri, en jetant sa bourse à Berval.

Le major regarda d'un œil attendri son généreux débi-

teur, qui aurait, à plus juste titre, pu se dire son créancier.
— Henri se hâta de poursuivre :

— Quant à moi, ce qui m'amusait le plus pendant le récit de Delmar, c'était de voir son chien boiteux lever la tête chaque fois qu'il prononçait le nom de Bug-Jargal.

— Et en cela, interrompit Philibert, il faisait précisément le contraire de ce que j'ai vu faire aux vieilles dévotes de Celavas, quand le prédicateur prononçait le nom de Jésus. J'entrais dans l'église avec une douzaine de cuirassiers...

Le bruit du fusil du factionnaire avertit que Delmar rentrait. Tout le monde se tut. Il se promena quelque temps les bras croisés, et en silence. Le vieux Thadée, qui s'était rassis dans un coin, l'observait à la dérobée, et s'efforçait de paraître caresser Rask, pour que le capitaine ne s'aperçût pas de son inquiétude.

Delmar reprit enfin :

— ... Rask nous suivait. Le rocher le plus élevé de la vallée n'était plus éclairé par le soleil. Une lueur s'y peignit tout à coup, et passa. Le noir tressaillit ; il me serra fortement la main.

— Écoute, me dit-il.

Un bruit sourd, semblable à la décharge d'une pièce d'artillerie, se fit alors entendre dans les vallées, et se prolongea d'échos en échos.

— C'est le signal, dit le nègre d'une voix sombre. Il reprit :
— C'est un coup de canon, n'est-ce pas?

Je fis un signe de tête affirmatif.

En deux sauts, il fut sur une roche élevée. Je l'y suivis. Il croisa les bras, et se mit à sourire tristement.

— Vois-tu? me dit-il.

Je regardai du côté qu'il m'indiquait, et je vis le pic qu'il m'avait montré le matin, le seul que le soleil éclairât encore, surmonté d'un grand drapeau noir.

Ici, Delmar fit une pause.

— J'ai su depuis que Biassou, pressé de partir, et me

croyant mort, avait fait arborer l'étendard avant le retour du détachement qui avait dû m'exécuter.

Bug-Jargal était toujours là, debout, les bras croisés, et contemplant le lugubre pavillon. Soudain, il se retourna vivement, et fit quelques pas, comme pour descendre du roc. — Dieu ! Dieu ! mes malheureux compagnons ! Il revint à moi. — As-tu entendu le canon? me demanda-t-il. — Je ne répondis point.

— Eh bien ! frère, c'était le signal ; on les conduit maintenant.

Sa tête tomba sur sa poitrine. Il fit quelques pas, et se rapprocha de moi.

— Va voir ton oncle, frère ; Rask te conduira. Il siffla un air indien ; le chien se mit à remuer la queue, et parut vouloir se diriger vers un point de la vallée.

Bug-Jargal me prit la main, et s'efforça de sourire ; mais ce sourire était convulsif.

— Adieu ! me cria-t-il d'une voix forte.

Et il se perdit rapidement dans les touffes d'arbres qui nous entouraient.

Rask, voyant son maître disparaître, s'avança sur le bord du roc, et se mit à secouer la tête avec un hurlement plaintif ; puis il revint à moi, me regarda d'un air inquiet, retourna encore vers l'endroit d'où son maître était parti, et aboya à plusieurs reprises. Je le compris ; je m'élançai vers lui. Alors il partit comme un trait, en suivant les traces de Bug-Jargal. Je l'aurais eu bientôt perdu de vue, quoique je courusse aussi de toutes mes forces, si, de temps en temps, il ne se fût arrêté comme pour me donner le temps de le rejoindre.

Nous traversâmes ainsi plusieurs vallées ; nous franchîmes des collines et des montagnes couvertes d'épaisses forêts. Enfin...

La voix du capitaine s'éteignit ; un sombre désespoir se manifesta sur tous ses traits ; il put à peine articuler ces mots :

— Poursuis, Thad ; car je n'ai pas plus de force qu'une vieille femme.

Le vieux sergent n'était pas moins ému que le capitaine ; il se mit pourtant en devoir de lui obéir.

— Avec votre permission... Puisque vous le désirez, mon capitaine... Il faut vous dire, messieurs, que quoique Bug-Jargal, dit Pierrot, fût un grand nègre, bien doux, bien fort, bien courageux, et le premier brave de la terre, après vous, s'il vous plaît, mon capitaine, je n'en étais pas moins bien animé contre lui ; ce que je ne me pardonnerai jamais, quoique mon capitaine me l'ait pardonné. Si bien que, quand le matin j'entendis prononcer votre mort pour le soir, monsieur, j'entrai dans une furieuse colère contre ce pauvre homme, et ce fut avec un vrai plaisir infernal que je lui annonçai, mon capitaine, qu'il mourrait en même temps que vous ; et qu'il ne s'avisât pas de vouloir s'évader encore, car alors dix des siens mourraient à sa place. De quoi il ne manifesta rien, — sinon qu'une heure après il s'était sauvé.

Delmar fit un geste d'impatience. Thadée reprit :

— Soit ! — Quand on vit le drapeau noir, comme il n'était pas revenu, — ce qui ne nous étonnait pas, avec votre permission, monsieur, — on tira le coup de canon, et je fus chargé de conduire les dix nègres au pied du pilier du Grand-Diable, éloigné du camp d'environ... Enfin, bref ! quand nous fûmes là, vous sentez bien, messieurs, que ce n'était pas pour leur donner la clef des champs ; je les fis lier, comme cela se pratique, et je disposai mes pelotons... — Voilà que je vois arriver de la forêt le grand nègre ! Les bras m'en tombèrent. Il vint à moi tout essoufflé.

— J'arrive à temps, dit-il ; bonjour, Thadée.

Oui, messieurs, il ne dit que cela ; — et il alla délier ses compatriotes. J'étais là, moi, tout stupéfait, comme on dit. Alors, — avec votre permission, mon capitaine, — il se pratiqua un grand combat de générosité entre les noirs et lui, — qui aurait bien dû durer un peu plus longtemps. —

N'importe! oui, je m'en accuse, ce fut moi qui le fis cesser. — Il prit la place des noirs — En ce moment, son grand chien, pauvre Rask!... il arriva, et me sauta à la gorge. — Il aurait bien dû, mon capitaine, s'y tenir un peu plus longtemps. Mais Pierrot fit un signe, et le pauvre dogue me lâcha. — Il ne put pourtant pas empêcher qu'il ne vînt se coucher à ses pieds. — Alors... Je vous croyais mort, mon capitaine... j'étais en colère .. Je criai...

Le sergent étendit la main, regarda le capitaine, mais ne put articuler le mot fatal.

— ... Bug-Jargal tomba. Une balle avait cassé la patte à son chien. Depuis ce temps-là, messieurs, — et le sergent secouait tristement la tête, — depuis ce temps-là, il est boiteux. — J'entendis des gémissements dans le bois voisin. J'y entrai. C'était vous, mon capitaine, une balle vous avait atteint au moment où vous accouriez pour sauver le grand nègre. — Oui, mon capitaine, vous gémissiez ; mais c'était sur lui. — Cependant, messieurs, Bug-Jargal n'était point mort. On le rapporta au camp. Mais il était blessé plus dangereusement que vous, mon capitaine; car vous guérîtes, et lui, lui, il vécut seulement...

Le sergent s'arrêta. Delmar reprit d'une voix sourde et lente :

— Il vécut seulement jusqu'au lendemain.

Thadée baissa la tête.

— Oui. Et il m'avait laissé la vie. Et c'est moi qui l'ai tué!

XXXI

LES VIEUX AMIS SE SÉPARENT

Dans l'année de mathématiques spéciales, Victor fut encore remarqué pour son application par le professeur de la classe du matin, M. Laran. Mais un jour le professeur, qui était un homme mince et long, se leva tout à coup dans sa chaire, se pencha en avant et tendit son cou qui se développa comme une lorgnette ; il vit alors que ce qui occupait si consciencieusement Victor et clouait sans distraction ses yeux sur la table était un volume du *Génie du christianisme,* adroitement dérobé derrière une barricade construite avec son encrier, ses cahiers et sa casquette. Le volume fut confisqué, et l'élève menacé d'expulsion au premier livre autre que de mathématiques. Alors Victor n'eut plus que la ressource de graver avec son canif son nom sur une table, avec date, paraphe et enjolivements.

Son attention était plus sincère à la classe de l'après-midi. Le professeur, M. Lefébure de Fourcy, grand dégingandé dont les épaules en désaccord supportaient une longue figure grêlée, avait la verve et la vie. Il traversait la classe en une enjambée, démontrait comme la foudre, sillonnait le tableau d'éclairs. Cette rapidité fulgurante entraîna Victor, qui se passionna un moment pour les chiffres. Mais, ayant mal suivi les autres cours, sa science avait des lacunes nombreuses qu'il était obligé de combler avec son imagination. Quelquefois il trouvait aux problèmes les plus difficiles des solutions étranges et compliquées.

Cet élève singulier était lui-même un problème pour M. Leféburc de Fourcy, qui était également émerveillé de son invention et de son ignorance.

Parmi les camarades de classe de Victor, il y avait Victor Jacquemin, célèbre depuis. Le futur orientaliste avait une telle aptitude aux sciences qu'il résolvait les questions rien qu'en les écoutant, et qu'il parlait les X et les Y comme sa langue naturelle. Spirituel, dégagé, les cheveux noirs et ébouriffés, il faisait lestement son bagage d'érudition et allait de l'algèbre à la chimie avec l'aisance du voyageur.

Un autre condisciple, Blondel, blond comme son nom, prit Victor en amitié et lui adressa des vers de félicitation sur son succès académique. La vie sépara les deux poëtes. et M. Victor Hugo avait perdu de vue depuis longtemps son camarade Blondel, quand, le jour où il fut reçu à l'académie, le commandant de la compagnie chargé de lui faire les honneurs lui présenta son épée. Cet officier était Blondel, qu'un étrange hasard mettait ainsi aux deux bouts de sa carrière académique et qui lui refaisait avec l'épée le salut qu'il lui avait fait autrefois avec la plume.

Eugène, qui avait laissé modestement l'académie de Paris à son frère et qui s'était contenté d'une académie en province, obtint un prix aux Jeux Floraux de Toulouse avec une ode sur la mort du duc d'Enghien, où son royalisme flétrissait énergiquement l'auteur et les complices du sanglant guet-apens, et prédisait à Murat son châtiment :

> O Murat, la Calabre et ses rochers t'attendent;
> Ses vautours naissants te demandent!

En août 1818, les deux frères quittèrent la pension et revinrent habiter avec leur mère. Mme Hugo ne logeait plus rue du Cherche-Midi; la demi-solde du général ne lui permettait plus le luxe d'un jardin; elle avait un appartement moins coûteux au troisième étage du numéro 18 de la rue des Petits-Augustins. Elle n'avait pu renoncer tout à fait à la verdure; n'ayant plus d'arbres à elle, ses yeux avaient au moins ceux des autres; de ses fenêtres elle voyait les beaux restes de l'ancien jardin La Rochefoucauld.

La maison, contiguë au musée des Petits-Augustins, avait jadis fait partie du couvent que ce musée avait remplacé. La chambre à coucher de Mme Hugo, à plafond voûté, était une portion de la chapelle. Le cabinet qui fut assigné au travail des deux frères donnait sur la cour du musée, tout encombrée de sculptures et de fragments d'architecture. Quand la révolution, qui ne détruisait pas l'inégalité dans la vie pour la tolérer jusque dans la mort, avait restitué les rois à la terre commune, les tombeaux de Saint-Denis avaient été transportés au musée des Petits-Augustins. C'étaient ces sépulcres qu'Eugène et Victor avaient sous les yeux. Louis XVIII n'admit pas que les rois, même morts, fussent avec les autres hommes, et repeupla Saint-Denis. Le musée dut alors restituer à la cathédrale les tombes qu'il avait usurpées. Victor assista avec peine à ce déménagement mortuaire. La tristesse même qui nous quitte laisse son vide après soi.

La vie de Victor eut bientôt un autre intérêt que les concours académiques. Après son dîner, Mme Hugo avait l'habitude d'aller chez Mme Foucher. Quand ses deux fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1819-1820, le portier de l'hôtel Toulouse vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras et derrière eux leur mère, son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvrait un cachemire jaune à palmes.

Mme Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son fauteuil tout prêt, et, sans ôter son châle ni son chapeau, s'asseyait, tirait son ouvrage de son sac et se mettait à ses points. M. Foucher, qui ne passait plus les nuits au ministère de la guerre depuis le renversement de l'empereur, se tenait de l'autre côté de la cheminée, ayant près de lui, sur une étagère, sa tabatière et sa bougie. Entre lui et Mme Hugo autour d'un guéridon, travaillaient à l'aiguille Mme Foucher avec sa fille. Eugène, Victor et Victor Foucher fermaient le cercle.

Les soirées étaient fort silencieuses. La santé du maître de la maison, défaite par ses excès de veilles, se prêtait peu au mouvement et à la conversation; il n'y avait même pas

à lui demander de ses nouvelles, il haïssait qu'on s'occupât de lui, toute attention l'importunait; il était comme honteux d'être malade, il s'effacait dans son coin et dans ses livres. Mme Foucher, pour ne pas le troubler, et par nature, causait peu; Eugène et Victor, aussi disciplinés dans la vie positive qu'ils étaient libres dans la vie intellectuelle, avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Mme Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour regarder pétiller le bois ou pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant: — Monsieur Foucher, voulez-vous une prise? M. Foucher répondait oui ou non, et c'étaient d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée.

Ces soirées si monotones avaient pour Victor une attraction qu'on ne s'expliqua pas dans le commencement. Aussitôt le dîner fini, il était prêt et pressait la lenteur d'Eugène; dans la rue, il avait peine à ne pas devancer sa mère; quand par hasard il ne venait pas à l'hôtel Toulouse, il était triste.

La révolution n'avait pas plus respecté les statues des rois que leurs tombes. La statue de Henri IV avait été renversée en même temps que son cadavre avait été exhumé. Par exception pour ce roi moins impopulaire que les autres, on avait profité de l'exhumation pour mouler son visage. Ce masque de plâtre servit au sculpteur Lemot pour faire la statue équestre du Pont-Neuf. L'énorme bronze sortit de l'atelier, enveloppé d'un voile vert, lourdement traîné par une vingtaine de forts chevaux et escorté d'une multitude de curieux qui grossissait de rue en rue. Un de ces curieux était Victor. Tout alla bien d'abord, et les chevaux suffirent; mais, en arrivant au quai, la montée fut trop rude, ils ne purent en venir à bout; les coups de fouet et les jurements des charretiers furent impuissants; les pauvres bêtes faisaient ce qu'elles pouvaient, mais elles glissaient sur le pavé et tout leur effort s'en alla en éclairs. Alors la foule les détela, et se mettant à leur place, se jetant aux roues, au timon, à l'arrière, partout où il y avait place pour une main, tira, poussa, roula et triompha de

la montée. On suppose bien que Victor n'avait pas été le dernier attelé.

Cette année-là, l'académie de Toulouse proposa un prix de poésie pour le *Rétablissement de la statue de Henri IV*. Ce sujet appartenait à Victor, qui, un peu dégrisé de l'académie de Paris par son échec récent, était attiré par les Jeux Floraux qui avaient gratifié Eugène d'un si beau lis d'argent. Du reste, il pouvait y concourir sans usurpation sur Eugène; les Jeux Floraux n'étaient pas de ces académies avares qui n'ont pour la poésie qu'un seul prix, ils en avaient sept. Il y avait là des palmes à écraser largement le front des deux frères.

Pour les six autres prix, l'académie laissait le choix des sujets à la liberté des concurrents, Victor avait une ode toute prête, *les Vierges de Verdun,* qu'il envoya d'abord. Comme il allait se mettre au *Rétablissement de la statue de Henri IV,* Mme Hugo eut une fluxion de poitrine que le mois de janvier aggrava. Le concours fut oublié, les frères passèrent les jours et les nuits au chevet de leur mère. Un soir, Mme Hugo, qui allait mieux, demanda à Victor s'il avait envoyé sa deuxième ode; il répondit qu'il ne l'avait pas faite et qu'il n'y avait plus à y penser, car, pour arriver à temps, il aurait fallu qu'elle partît le lendemain matin. Mme Hugo témoigna un vif chagrin de cette impossibilité, dont sa maladie était cause, et s'endormit toute triste. Victor, voyant le regret de sa mère, se mit à l'œuvre, et, tout en la veillant, fit son ode qu'elle trouva le matin sur son lit.

Quelques jours après, il reçut cette lettre :

« Toulouse.

« Depuis que nous avons vos odes, monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature. Si l'académie partage mes sentiments, Isaure n'aura pas assez de couronnes pour les deux frères. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les muses ont le secret.

« Agréez, etc.

« SOUMET. »

Les Vierges de Verdun eurent l'amarante d'or et la *Statue de Henri IV* le lis d'or. — Eugène eut des mentions et la gloire d'avoir ses vers imprimés dans le recueil des Jeux Floraux.

Mme Hugo rétablie, on se remit à aller le soir chez Mme Foucher. Mais l'hiver touchait à sa fin. Mme Foucher louait, pour la saison d'été, un pied-à-terre dans la banlieue. L'été de 1819, elle s'en alla camper à Issy. Cette villégiature contraria vivement Victor; il eut beau insinuer qu'Issy n'était pas beaucoup plus loin que les conseils de guerre, qu'il n'y avait que Vaugirard à traverser et qu'on y était; les visites ne purent plus être de tous les jours. Souvent pourtant, quand le temps était beau, Mme Hugo prenait ses deux fils, achetait en route des corbeilles de fruits qu'ils étaient heureux de porter à Issy, et la domestique à laquelle ils les remettaient, se hâtait d'ajouter trois couverts. Les fruits mangés, on allait dans le jardin respirer un peu de fraîcheur, mais quelquefois beaucoup de poussière, parce que le mur du fond, échancré à dessein, était sur la place de bal du village.

A part le dîner d'Issy, Victor n'avait aucune distraction. Mme Hugo, à mesure que l'âge venait à ses deux fils, les tenait avec plus d'autorité; il était temps qu'ils pensassent à leur avenir, ils avaient maintenant à le faire eux-mêmes; ils n'avaient plus à compter sur leur père, ruiné par l'écroulement de l'empire et par la défense de Thionville.

Elle sentait la grave responsabilité qu'elle avait assumée en les encourageant à quitter les mathématiques pour la littérature, et sa conscience, autant que son amour maternel, était engagée à leur succès. Elle avait disposé d'eux contrairement au désir du général, elle les lui avait pris, elle était à la fois leur mère et leur père, elle avait double devoir; elle les gouvernait donc absolument; toutes leurs journées se passaient à travailler; ils ne sortaient jamais sans elle, et c'était touchant de voir ces deux grands garçons, dont l'un allait avoir vingt ans et dont l'autre faisait déjà son bruit dans les journaux, cousus à la robe de leur mère et lui obéissant et restés enfants pour elle.

L'été fini, les soirées muettes recommencèrent à l'hôtel

Toulouse, et Victor en fut enchanté, mais il le montra trop; les parents s'aperçurent de sa joie et en cherchèrent la cause. Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir que son bonheur n'était pas de voir pétiller le feu ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée, et que cela lui était bien égal qu'on ne dît pas un mot, et qu'il était content que M. Foucher eût les yeux baissés sur ses livres et les femmes sur leur ouvrage, parce qu'alors il pouvait regarder tout à son aise mademoiselle Adèle. On reconnut en même temps que mademoiselle Adèle ne s'en fâchait pas. Ils obéissaient à la prophétie qui les avait fiancés dans le néant.

A eux deux, ils avaient à peine trente ans; marier ces enfants eût été une folie. Victor n'avait rien, et Mlle Foucher était tout aussi pauvre. — Séparons-les, dirent les familles; si leur affection persiste, ils sauront bien se retrouver plus tard. — Et les parents cessèrent de se voir.

XXXII

UN MOT DU GÉNÉRAL HUGO

Victor souffrit, mais ne renonça pas. Des deux obstacles qu'on lui opposait, l'un, son âge, s'en irait de soi-même, l'autre, la pauvreté, dépendait de son travail. Il travailla donc, avec un acharnement infatigable. En 1820 encore, il envoya au concours toulousain *Moïse sur le Nil,* qui eut encore un prix. Trois prix le nommaient de droit maître ès jeux floraux, et il fut, à dix-huit ans, académicien de province.

Il ne voyait plus absolument que sa mère. Il voyait moins que jamais son père qui, deux ou trois fois l'an tout au plus, venait passer un jour ou deux à Paris. Dans ces rapides passages, le général ne logeait même pas chez sa femme. Ces perpétuelles séparations n'avaient pas été, on le devine, sans relâcher l'union du ménage; le mari et la femme s'étaient habitués à vivre l'un sans l'autre, et c'était maintenant la volonté qui les séparait autant que la nécessité. Les enfants avaient été forcément du parti de leur mère; ils ne l'avaient jamais quittée, elle ne les avait gênés en rien, elle les avait élevés en plein air, elle leur avait laissé choisir leur avenir, elle était pour eux la liberté et la poésie; au lieu que leur père était pour eux une sorte d'étranger qui ne leur était apparu à Madrid que pour les emprisonner au collége des Nobles, à Paris, que pour les emprisonner à la pension Cordier, et qui les condamnait aux mathématiques à perpétuité. Par toutes ces raisons,

les opinions du père étaient sans action sur celles de ses fils. Lui-même comprenait l'inutilité de lutter quelques heures par an contre une influence de tous les jours et de tous les instants. Il se résignait, et s'en rapportait à l'intelligence de ses enfants lorsqu'ils réfléchiraient. A un de ses voyages, si rares et si courts, il vit Eugène et Victor chez le général Lucotte. Victor ayant exprimé ardemment ses opinions vendéennes, le père, qui l'avait écouté sans l'interrompre, se tourna vers le général Lucotte, et lui dit :

— Laissons faire le temps. L'enfant est de l'opinion de la mère, l'homme sera de l'opinion du père.

XXXIII

UN MOT DE CHATEAUBRIAND

J'ai déjà fait remarquer que Victor, si soumis à sa mère dans les habitudes de la vie et dans sa croyance politique, lui échappait dans les choses de la nature et de l'art, et avait là un goût très personnel. Comme tout ce qui est original, *Atala* avait été fort moquée à son apparition ; les éclats de rire trouvaient encore des échos en 1819, et une parodie, intitulée *Ah! la la!* écrasait à jamais les descriptions du Meschacebé et des forêts vierges en décrivant pendant vingt pages un champ de pommes de terre. Mme Hugo était pour la parodie, Victor fut énergiquement pour *Atala*.

La lecture de Chateaubriand, pour lequel il se passionna, modifia sensiblement ses idées sur un point. Le *Génie du christianisme*, en démontrant la poésie de la religion catholique, avait pris le bon moyen de la persuader aux poëtes. Victor accepta peu à peu cette croyance qui se confondait avec l'architecture des cathédrales et avec les grandes images de la bible, et passa du royalisme voltairien de sa mère au royalisme chrétien de Chateaubriand.

La mort du duc de Berry inspira à Victor une ode qui réussit beaucoup dans le monde royaliste. Louis XVIII en récita plusieurs fois devant ses intimes la strophe qui commence par :

> Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse ;
> Un Bourbon, etc.

M. de Chateaubriand, causant avec un député de la droite, M. Agier, lui parla de l'ode en termes enthousiastes et lui dit que l'auteur était un *enfant sublime.*

M. Agier fit, dans *le Drapeau blanc*, un article sur l'ode et cita le mot de M. de Chateaubriand. Cette parole du grand écrivain fut répétée partout, et Victor entra dans la vraie célébrité.

Il alla remercier M. Agier de son article, mais il n'osa pas affronter la gloire de M. de Chateaubriand, lequel s'étonna de ne pas le voir et le dit à M Agier. Le député vint dire l'étonnement de M. de Chateaubriand à Mme Hugo, qui ne riait plus d'*Atala* depuis qu'*Atala* admirait son fils, et elle ordonna à Victor la visite terrible. Il sentit bien lui-même que, M. de Chateaubriand le demandant, il n'y avait pas à résister, et subit l'honneur qui lui était infligé.

Le lendemain à sept heures du soir, M. Agier vint le prendre. Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il arriva au numéro 27 de la rue Saint-Dominique. Il suivit son guide à travers une cour, au fond de laquelle ils montèrent un perron. M. Agier sonna, un domestique à tablier blanc ouvrit, les introduisit dans l'antichambre, puis dans un grand salon meublé simplement et dont les siéges étaient recouverts de housses grises.

Mme de Chateaubriand, assise sur une causeuse, ne bougea pas. M. de Chateaubriand, adossé à la cheminée, sans se déranger, dit à Victor :

— Monsieur Hugo, je suis enchanté de vous voir. J'ai lu vos vers, ceux que vous avez faits sur la Vendée et ceux que vous venez de faire sur la mort du duc de Berry. Il y a, surtout dans les derniers, des choses qu'aucun poëte de ce temps n'aurait pu écrire. Mes vieilles années et mon expérience me donnent malheureusement le droit d'être franc, et je vous dis sincèrement qu'il y a des passages que j'aime moins; mais ce qui est beau dans vos odes est très beau.

L'éloge n'était pas ménagé; pourtant il y avait, dans l'attitude, dans l'inflexion de voix, dans cette façon de distribuer les places, quelque chose de si souverain, que Victor se sentit plutôt diminué qu'exalté. Il balbutia une réponse embarrassée et eut envie de partir.

Deux amis de la maison, les marquis de Talaru et d'Herbouville, arrivèrent à propos pour détourner l'attention. Il se remit un peu, et put regarder le glorieux écrivain dont il ne connaissait que les livres.

M. de Chateaubriand affectait l'allure militaire; l'homme de plume se souvenait de l'homme d'épée; son cou était roidi par une cravate noire qui dissimulait le col de la chemise; une redingote noire, boutonnée jusqu'au haut, redressait son petit corps voûté. Ce qu'il avait de beau, c'était la tête, en disproportion avec la taille, mais noble et grave. Le nez était d'une ligne ferme et impérieuse, l'œil fier, le sourire charmant, mais ce n'était qu'un éclair et la bouche reprenait vite l'expression sévère et hautaine.

La nuit arriva. On n'apportait pas de lumière. Le maître de la maison laissait tomber la conversation. Victor, gêné d'abord des paroles, l'était maintenant du silence. Il fut ravi quand M. Agier se leva.

M. de Chateaubriand, les voyant partir, invita Victor à revenir le voir et lui dit qu'il le trouverait tous les jours de sept à neuf heures du matin.

Victor retraversa sans s'arrêter l'antichambre et la cour; lorsqu'il fut dans la rue, il respira bruyamment.

— Eh bien, lui dit M. Agier, j'espère que vous êtes content?

— Oui, d'être dehors.

— Comment! s'écria le député. Mais M. de Chateaubriand a été charmant pour vous. Il vous a parlé beaucoup. Vous ne le connaissez pas, il est quelquefois quatre ou cinq heures sans dire mot. Il fait pour vous une véritable exception en vous accordant si vite vos grandes et vos petites entrées. Si vous n'êtes pas satisfait, vous êtes difficile.

Victor ne fut pas convaincu. Il aimait mieux l'auteur des *Martyrs* dans ses livres que dans son salon, et, sans madame Hugo dont la volonté était toute-puissante sur son fils, les relations en fussent restées là.

Par déférence pour sa mère, il reprit un matin le chemin de la rue Saint-Dominique. Le même domestique lui ouvrit. Cette fois M. de Chateaubriand le reçut dans sa chambre. En passant par le salon, il se croisa avec Mme de Chateaubriand qui, malgré l'heure matinale, sortait, et

avait sur la tête un de ces chapeaux à passe étroite de mode alors dans le faubourg Saint-Germain. Victor, qui, à sa première visite, l'avait mal distinguée parce qu'elle était à contre-jour et que le soir tombait déjà, vit alors une grande femme maigre, au visage sec et marqué de petite vérole. Elle ne s'arrêta pas pour ce petit jeune homme; elle daigna cependant lui faire un léger salut de tête.

Quand Victor entra, M. de Chateaubriand, en manches de chemise, un foulard noué sur la tête, assis à une table, tournait le dos à la porte et faisait une revue de papiers. Il se retourna avec empressement.

— Ah! bonjour, monsieur Victor Hugo. Je vous attendais. Asseyez-vous donc. Eh bien, avez-vous travaillé depuis que je vous ai vu? Oui, n'est-ce pas? Avez-vous fait beaucoup de vers?

Victor répondit qu'il en faisait toujours un peu.

— Vous avez bien raison. Les vers! faites des vers! c'est la littérature d'en haut. Vous êtes sur un plateau plus élevé que le mien. Le véritable écrivain, c'est le poëte. Moi aussi j'ai fait des vers, et je me repens de n'avoir pas continué. Mes vers valaient mieux que ma prose. Savez-vous que j'ai écrit une tragédie? Tenez, il faut que je vous en lise une scène... — Pilorge, venez, j'ai besoin de vous.

Un individu, rouge de cheveux, de favoris et de visage, entra.

— Allez me chercher le manuscrit de *Moïse*.

Pilorge était le secrétaire de M. de Chateaubriand, ce qui ne lui constituait pas une sinécure. Sans compter les manuscrits, la correspondance seule lui prenait énormément de temps parce qu'en outre des lettres originales qu'il écrivait et que M. de Chateaubriand signait, il en faisait un double pour un registre où l'illustre écrivain, attentif pour la postérité, conservait précieusement ses moindres billets. Pilorge avait aussi la fonction de classer et de numéroter toutes les lettres reçues à l'hôtel.

Le secrétaire apporta le manuscrit demandé.

L'auteur de *René* lut alors, avec pompe et conviction, un dialogue, puis un chœur imité des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*, qui ne démontrèrent pas à son auditeur qu'il eût raison de préférer ses vers à sa prose. Victor essaya de

trouver cela très beau, et parvint à admirer ce vers du chœur :

Et souvent la douleur s'apaise par des chants,

auquel il s'accrocha comme à une planche de sauvetage.

Le domestique qui lui avait ouvert apporta une immense cuvette remplie d'eau. M. de Chateaubriand dénoua son madras et se mit à ôter ses pantoufles de maroquin vert; Victor allait se retirer, mais il le retint; il continua sans façon de se déshabiller, défit son pantalon de molleton gris, sa chemise, son gilet de flanelle, et entra dans la cuvette, où le domestique le lava et le frictionna. Essuyé et rhabillé, il fit la toilette de ses dents, qui étaient fort belles et pour lesquelles il avait toute une trousse de dentiste. Ragaillardi par son barbotage dans la cuvette, il causa avec entrain, tout en se travaillant la mâchoire, et charma Victor. Il parla de la censure.

— Quel gouvernement! Ce sont des misérables et des imbéciles. La pensée est plus forte qu'eux, et ils se blesseront à la frapper. S'ils ne compromettaient qu'eux! mais ils perdront la monarchie à ce jeu-là.

Victor emporta de cette seconde entrevue une bien meilleure impression que de la première. Il fit pour M. de Chateaubriand l'ode intitulée *le Génie*. Il retourna souvent le voir, mais il lui retrouva rarement la vivacité et l'abandon de sa seconde visite. M. de Chateaubriand était toujours tel qu'il l'avait vu le premier soir, d'une politesse glacée au fond; on se heurtait à un caractère dont rien ne pouvait ployer la roideur ni diminuer la hauteur. on éprouvait plus de respect que de sympathie, on se sentait devant un génie, mais non devant un homme.

Ce ne fut pas sans une joie secrète que Victor apprit que M. de Chateaubriand était nommé ambassadeur à Berlin. Il alla le féliciter et lui dire adieu.

— Comment! adieu? dit l'ambassadeur. Mais vous venez avec moi.

Victor ouvrit de grands yeux.

— Oui, répondit le maître; je vous ai fait attacher à l'ambassade sans vous en demander la permission, et je vous emmène.

Victor le remercia cordialement de sa bonne intention, mais il lui dit qu'il ne pouvait quitter sa mère.

— Est-ce seulement votre mère? demanda M. de Chateaubriand en souriant. Allons, vous êtes libre. Mais je suis fâché que cela ne se puisse pas, c'eût été honorable pour nous deux.

Mme de Chateaubriand entra dans le cabinet de son mari. Elle n'avait jamais paru connaître Victor; il fut donc fort étonné de la voir venir à lui, le sourire aux lèvres.

— Monsieur Hugo, lui dit-elle, je vous tiens et il faut que vous m'aidiez à faire une bonne action. J'ai une infirmerie pour les vieux prêtres pauvres. Cette infirmerie me coûte plus d'argent que je n'en ai; alors j'ai une fabrique de chocolat. Je le vends un peu cher, mais il est excellent. En voulez-vous une livre?

— Madame, dit Victor qui avait sur le cœur les grands airs de Mme de Chateaubriand et qui éprouva le besoin de l'éblouir, j'en veux trois livres.

Mme de Chateaubriand fut éblouie, mais Victor n'eut plus le sou.

Mme de Chateaubriand n'était pas seule charitable. M. de Chateaubriand avait toujours sur la cheminée de son cabinet des piles de pièces de cinq francs; à chaque instant, son domestique entrait, lui remettait des lettres de mendiants, émigrés vrais ou faux, vendéens, chevaliers de Saint-Louis; il prenait à la pile en bougonnant, enveloppait l'argent dans la lettre et envoyait le tout par le domestique.

Mme Sand parle dans l'Histoire de sa vie des nuées de mendiants qui s'abattent sur les écrivains en renom. Cela devient bientôt, si l'on n'y met ordre, une exploitation en règle. Tous s'en mêlent, pauvres, escrocs, malheureux en guenilles ou quêteuses en dentelles, et ne demandent pas toujours, comme Mme de Chateaubriand, avec un sourire. Une quêteuse du faubourg Saint-Germain somma une fois M. Victor Hugo en termes tels, qu'elle s'attira cette réponse :

Voici vos vingt francs, comtesse,
Quoiqu'on puisse, en vérité,
Manquer à la charité
Qui manque à la politesse.

M. de Chateaubriand donnait sans compter, comme il dépensait. L'argent lui ruisselait des mains. Lorsqu'il alla voir à Prague Charles X exilé, l'ex-roi le questionna sur sa fortune.

— Je suis gueux comme un rat, répondit-il, je vis pêle-mêle avec les pauvres de Mme de Chateaubriand.

— Oh! ça ne finira pas comme ça, dit le roi; voyons, Chateaubriand, combien vous faudrait-il pour être riche?

— Sire, vous y perdriez votre temps. Vous me donneriez quatre millions ce matin que je n'aurais pas un patard ce soir.

Le mauvais côté de ce noble mépris de l'argent, c'est que cela mettait le grand écrivain à la merci des prêteurs. L'économie contient l'indépendance et la dignité. Ceux qui lui ouvraient leur bourse se croyaient le droit d'intervenir dans sa politique et quelquefois, le lendemain d'un discours à la chambre ou d'un article de journal, venaient lui faire chez lui des remontrances menaçantes que son orgueil devait tolérer. Les embarras d'argent qui aggravèrent sa vieillesse le forcèrent à vendre d'avance ses *Mémoires d'outre-tombe* et à hypothéquer son cadavre. On lui fit une pension de vingt mille francs par an. Comme il ne mourait pas assez vite et que le marché devenait mauvais, on ne voulut plus lui donner que douze mille francs; il convint qu'il avait tort de tant durer et accepta la diminution.

XXXIV

LA MORT DE LA MÈRE

Depuis sa fluxion de poitrine, Mme Hugo n'était pas très bien portante. Elle attribuait son malaise à son logement. Habituée à l'air, elle respirait mal entre quatre murs. Elle n'y tint pas, et, au commencement de 1821, elle quitta son troisième étage et alla rue Mézières numéro 10, où elle eut un jardin. Elle était si pressée qu'elle ne laissa pas le temps de réparer et de repeindre l'appartement où elle entrait. Une fois entrée, pour aller plus vite, et aussi par économie, elle se mit elle-même à la besogne et y mit ses deux fils. Il était, d'ailleurs, dans ses idées que les hommes apprissent à se suffire en toute occasion. Elle les avait déjà habitués à l'aider dans la teinture des étoffes, où elle s'entendait particulièrement, et ils en auraient remontré aux gens du métier pour passer dans la couleur les lainages et les soieries. De teinturiers, ils devinrent aisément badigeonneurs et colleurs.

Ils redevinrent jardiniers. Le jardin était en mauvais état, il fallut le refaire. C'était le moment, le printemps approchait. Il fallut labourer, bècher, semer, planter, greffer. Leur mère bêchait comme eux, et plus qu'eux; son amour des fleurs l'empêchait de sentir sa fatigue. Un jour qu'elle voulut absolument terminer une plate-bande, elle eut chaud et but un verre d'eau. Presque aussitôt, elle eut le frisson, puis la fièvre. Une seconde fluxion de poitrine se déclara. Les fils repassèrent les nuits; la malade

bien-aimée se tira de la période aiguë, mais les poumons étaient engagés; elle traîna quelques semaines dans une fausse convalescence et reprit le lit à la fin de mai. Malgré cette rechute, le médecin continua d'espérer. Il y eut au milieu de juin un mieux apparent, et les deux frères s'attendirent à une prompte guérison.

Le 27 juin, vers midi, ils étaient tous deux seuls avec leur mère.

— Regarde, dit Eugène à Victor, comme maman est bien! elle ne s'est pas réveillée depuis minuit.

— Oui, dit Victor; elle sera bientôt guérie.

Il s'approcha pour la regarder et l'embrassa au front. Le front était glacé. Elle était morte.

Abel, appelé aussitôt, s'occupa des lugubres détails. Le surlendemain, les trois frères, de rares amis et quelques personnes attirées par la jeune renommée de Victor, conduisirent la morte à l'église Saint-Sulpice, et de là au cimetière Montparnasse.

Les amis emmenèrent les trois fils et essayèrent de les distraire, mais Victor aima mieux pleurer et retourna seul dans la maison vide. Il n'y put rester, sortit et reprit le chemin du cimetière. Quand on ferma les grilles, il erra sur le boulevard, accablé et découragé de vivre. Le besoin de se rattacher à une espérance lui fit prendre en revenant la rue du Cherche-Midi. Il était onze heures du soir, il s'attendait à trouver les conseils de guerre endormis et éteints; la porte était toute grande ouverte, et la cour et les fenêtres pleines de lumières. Il fut heurté par un groupe qui entrait en riant aux éclats. Il voulut continuer sa route, mais il lui fut impossible de faire un pas. Il hésita un instant; puis, tout à coup, poussé par l'amère envie de souffrir, il s'élança dans la cour, monta rapidement le grand escalier, et entra dans une grande pièce déserte où l'on venait de jouer la comédie et dont le théâtre lui fit l'effet d'une autre tombe. Il vit dans une glace son visage, qui avait la pâleur de la mort, et le crêpe de son chapeau qu'il avait gardé sur sa tête. Cette vue le rappela à lui, il s'enfuit précipitamment, et s'enfonça dans un corridor noir, d'où il entendit au-dessus de sa tête les pas de la danse et le bruit des instruments. Il ne put résister à

monter un étage, puis un autre ; il connaissait la maison et alla à une sorte de vasistas qui éclairait d'en haut la salle de bal. Là, seul et dans l'obscurité, il colla ses yeux au carreau et s'enivra désespérément du plaisir des autres. Il vit bientôt celle qu'il cherchait; elle était en robe blanche, coiffée de fleurs, et dansait en souriant.

La rupture des deux familles n'avait pas été moins sensible à Mlle Foucher qu'à Victor. Le père et la mère combattaient la tristesse de leur fille en cherchant pour elle toutes les occasions d'amusement Le 29 juin était la fête de M. Foucher, on en avait fait une petite solennité; on avait organisé un bal et la représentation d'un vaudeville, *Monsieur Guillaume,* où Mlle Adèle faisait la jeune première. La veille du grand jour, M. Foucher reçut le billet de faire part de la mort de son ancienne amie, qu'il n'avait pas revue et dont il n'avait su la maladie que vaguement; il ne pensa qu'à sa fille, qui allait perdre une distraction, et lui cacha la triste nouvelle.

Le lendemain, Mlle Foucher, étourdie et lasse des joies de la veille, se promenait dans le jardin du conseil de guerre. Elle vit entrer Victor, dont la présence et la pâleur lui dirent tout de suite qu'il était arrivé un malheur.

Elle courut à lui : — Qu'y a-t-il donc?

— Ma mère est morte. Je l'ai enterrée hier.

— Et moi, je dansais!

Il vit qu'elle ne savait rien. Ils se mirent à sangloter ensemble, et ce furent leurs fiançailles.

XXXV

LA ROCHE-GUYON

Ceux qui avaient accompagné à l'église le corps de la morte avaient remarqué, en entrant dans la chapelle de la Vierge, un jeune prêtre qui avait entendu l'office avec eux et qui était allé aussi au cimetière jeter sa pelletée de terre sur le cercueil. Ce prêtre pouvait avoir trente ans; ses cheveux soyeux entouraient sa tonsure d'un cercle parfait; son linge et le drap de sa soutane étaient d'une finesse rare chez un prêtre; lui-même avait dans sa personne un grand air de distinction et de race.

C'était le duc de Rohan. A peine marié, sa femme était morte brûlée. De désespoir, il s'était mis dans les ordres, et il était alors sous-diacre au séminaire de Saint-Sulpice.

Quelques jours après, il fit demander à Victor par un ami commun la permission de venir le voir. Victor répondit que c'était à lui d'aller remercier M. de Rohan d'avoir suivi le corps de sa mère. Il alla au séminaire; l'abbé étant en ce moment à la chapelle, on l'introduisit dans sa cellule, qui avait pour tout ameublement une table de bois, un lit de bois et un crucifix de bois. Il fut touché de ce détachement des choses humaines chez un homme du monde qui portait ce nom hautain.

L'abbé accourut et fut d'une simplicité cordiale. Il parla d'abord de la morte avec une sincérité d'émotion qui pénétra le fils. Puis il causa de choses moins tristes, complimenta Victor de ses vers qu'il savait tous, lui prédit la

gloire, dit que, lui, il avait renoncé à tout, qu'il ne voulait être rien dans l'église, que, sans sa mauvaise santé, il se serait fait trappiste, et que toute son ambition était de devenir curé de son village.

Il plut beaucoup à Victor, qui le vit assidûment jusqu'aux vacances du séminaire. Il allait passer les vacances dans son village; il insista fort pour que Victor y vînt avec lui, plutôt que de rester dans la maison où sa mère était morte. Victor ne partit pas avec lui, mais lui promit de le rejoindre.

En effet, un matin du milieu d'août, il monta en diligence avec l'ami commun qui avait été leur intermédiaire, M. Rocher. Le village était la Roche-Guyon. Arrivés au bord de la Seine, M. Rocher héla le bac. Du milieu du fleuve, les deux visiteurs aperçurent leur ami qui agitait son mouchoir sur le balcon du château. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour d'honneur, le jeune séminariste les reçut sur le perron ayant derrière lui une douzaine de petits abbés-majordomes et valets, ce qui commença à déranger les idées de Victor sur l'humilité du duc.

Le châtelain de la Roche-Guyon fut, du reste, aussi amical et aussi expansif que le séminariste de Saint-Sulpice. Le dîner attendait les visiteurs; il y avait une douzaine de convives, presque tous des prêtres. Le duc plaça Victor à sa droite et fut charmant; mais une étiquette princière pesait sur le dîner; les convives traitaient le maître de la maison avec un respect cérémonieux; ils ne l'appelaient que *monseigneur,* excepté un abbé, depuis aumônier de la duchesse de Berry, qui l'appelait *altesse*. Derrière l'altesse se tenait debout, l'épée au côté, la serviette sous le bras, un grand escogriffe. Un mot étonna Victor qui demanda au duc quel était ce personnage.

— C'est le maire de la Roche-Guyon, répondit le duc.

Victor ne crut plus autant que l'ambition du duc fût de devenir curé de la Roche-Guyon.

Après le dîner, on visita le château, tout à fait magnifique et seigneurial. Victor y admira de fort belles peintures, parmi lesquelles le duel de Jarnac et de La Châtaigneraie. Le duc de Rohan prétendait descendre de Jarnac et s'en vantait. Le tableau représentait hardiment l'instant

du duel où Jarnac coupe avec sa dague le jarret de son adversaire.

Une des curiosités du château était un lit de dix pieds de large, en chêne sculpté, tendu de bandes de velours grenat alternées de bandes de tapisserie or et soie au petit point, où avait couché Henri IV.

La chambre du duc ne ressemblait guère à sa cellule; elle étalait toutes les recherches du luxe. Elle ouvrait sur un salon-boudoir dont la table et le piano étaient couverts d'albums de musique sacrée richement reliés, et ayant tous cette inscription en lettres d'or : Sa seigneurie le duc de Rohan-Chabot, duc de Montbazon, duc de Beaumont, prince de Léon, pair de France.

En face du piano, il y avait le portrait du duc par Gérard en grand uniforme de mousquetaire rouge, avec ces mots incrustés dans le bois : S. A. le prince de Léon.

Il était trop tard pour visiter le parc. On causa, puis le duc conduisit Victor dans une vaste et opulente chambre gothique dont les fenêtres regardaient la Seine. Cette chambre avait un mérite plus grand; le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, l'avait habitée.

Le lendemain, Victor, levé avec le jour, s'en alla seul dans le parc, qui se développait sur la colline derrière le château bâti à mi-côte. Les restes de la *Tour de Guy*, le burg primitif, dont le nom avait fait celui du village (la Roche à Guy, puis la Roche-Guyarde, puis la Roche-Guyon), l'attirèrent d'abord. « Il n'en restait plus que la muraille circulaire, qui était très épaisse et revêtue de lierre et de mousse. Les plafonds de ses quatre étages s'étaient successivement écroulés au rez-de-chaussée, où ils formaient un amas énorme de décombres. Un escalier étroit et sans rampe, rompu en plusieurs endroits, tournait en spirale sur la surface intérieure de la muraille au sommet de laquelle il aboutissait. » Cette ruine servit à Victor pour décrire la tour de Vermund le Proscrit dans *Han d'Islande*, dont il s'occupait alors.

Un son de cloche le rappela; il crut que c'était le déjeuner, c'était la messe. La chapelle était sous terre et taillée dans le roc. En s'enfonçant dans la crypte, il entendit un bruit d'harmonica. Il poussa une porte et vit une chapelle

splendidement illuminée. Un Christ de grandeur naturelle cherchait à faire l'illusion complète de la réalité; un jet de vermillon jaillissait de ses plaies, le bois des linges était peint en blanc, le corps en couleur de chair, les yeux étaient d'émail, et la couronne de véritable épine. Derrière ce Christ, une nuée de séraphins en ronde bosse comme ceux de Saint-Roch projetaient des rayons de bois doré. Tous les abbés domestiques étaient là. Le curé de la Roche-Guyon disait la messe, qui était servie par le duc en habit de diacre; mais il était facile de voir que ce n'était pas le diacre qui était le serviteur.

Victor avait dû d'abord rester deux mois, mais il en eut assez après deux jours. Le surlendemain de son arrivée, il écrivait à un ami de Paris : « ... Ces immenses salons dorés, ces vastes terrasses et, par-dessus tout, ces grands laquais obséquieux, me fatiguent. Je n'ai ici d'autre attrait que la colline boisée, les vieilles tours et avant tout la société charmante de cet aimable duc de Rohan, l'un de mes amis les plus chers et les plus dignes d'être noblement aimés. Je le quitte bien vite; mais il est heureux. Quel besoin a-t-il de moi, qui ne le suis pas?... Mme la duchesse de Berry, qui est à Rosny, doit venir visiter ce château dans quelques jours. M. de Rohan voudrait me retenir au moins jusque-là; mais je me défie de sa bienveillance. Je ne veux pas que ma position particulière m'expose à devenir le client d'un homme dont ma situation sociale me permet d'être l'ami. J'aime le duc de Rohan pour lui, pour sa belle âme, pour son noble caractère, mais non pour les services matériels qu'il peut me rendre... »

Il partit, laissant l'ami avec lequel il était venu, et qui essaya vainement de le faire rester en disant que, par ce brusque départ, il affligerait le duc qui l'aimait beaucoup.

— Moi aussi, je l'aime beaucoup, dit Victor; mais je le préfère dans sa cellule ou chez moi.

Entre Rolleboise et Mantes, il y a une côte qu'il monta à pied. Il y fit la rencontre d'une jeune femme qui était aussi descendue de sa voiture et qui, pour mieux voir le paysage, avait grimpé sur un escarpement. Elle semblait embarrassée pour en redescendre, n'ayant avec elle qu'un vieillard qui était assez occupé à ne pas glisser lui-même.

Victor s'avança et offrit sa main qui fut acceptée de bonne grâce. A Rosny, où il s'arrêta pour visiter le château, on lui dit que la duchesse de Berry venait de partir pour la Roche-Guyon avec M. de Meynard et qu'il avait dû se croiser avec elle à la côte. La duchesse de Berry ne s'était pas doutée qu'elle touchait la main qui avait écrit l'ode sur la mort de son mari.

On aime à évoquer ses jeunes souvenirs. En 1835, M. Victor Hugo, voyageant de ce côté, voulut revoir la Roche-Guyon. Le château n'appartenait plus au duc de Rohan, qui l'avait vendu à Mme de Liancourt. La duchesse était hospitalière aux touristes. Un domestique montra complaisamment toutes les pièces et entre autres une chambre « où avait logé Victor Hugo », et qui n'était pas la vraie. Puis il pria l'étranger de vouloir bien écrire son nom sur un registre à cet usage. M. Victor Hugo allait le faire, quand, en feuilletant le registre pour trouver une page blanche, il vit son nom au bas de quelques lignes d'une petite écriture ronde. Désespérant d'imiter assez bien cette écriture et cette signature pour n'être pas soupçonné de faux, il écrivit : *In se magna ruunt*, et signa : *Lucain.*

XXXVI

FRAGMENTS DE LETTRES

Le général Hugo offrit à ses fils de leur faire une pension s'ils voulaient prendre une profession plus régulière et moins aléatoire que la littérature. Victor refusa et se trouva réduit à ses propres ressources. Toute sa fortune consistait en huit cents francs que ses publications lui avaient gagnés. Avec ce modeste capital, il se lança dans l'inconnu.

Sa vie extérieure avait un commencement de notoriété et d'éclat; le monde le recherchait, il était invité partout; je vois, entre autres, une lettre où « M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, et Mme la comtesse de Chabrol prient M. Victor *Hugot*, membre de l'académie des Jeux Floraux, de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux, le samedi 29 décembre, à cinq heures et demie ». Mais, quand il entrait dans cette maison où n'était plus sa mère, il se sentait seul au monde. Il ne put vivre ainsi; il alla chez M. Foucher et lui demanda sa fille.

Il n'avait rien, que son courage et le cœur de celle qu'il demandait. M. et Mme Foucher, par tendresse pour leur fille et par sympathie pour ce jeune homme qui faisait tout seul son avenir et qui acceptait si résolument les chances de la destinée, consentirent au mariage, qu'ils ajournèrent seulement à l'époque où la position de Victor serait un peu plus assurée.

Muni de cette promesse, il se mit au travail avec une

ardeur nouvelle. Journal, odes, roman, théâtre, il fit de tout ou il essaya de tout, Pendant deux ans, il mena une existence active, haletante et fiévreuse, pleine de rêves, d'espérances et d'inquiétudes. Il avait un consentement, mais il lui en fallait un autre, celui de son père; l'obtiendrait-il? Il remit à le demander au moment où il en aurait besoin. Les fragments de lettres suivants donneront une idée de ses occupations et de l'état de son esprit pendant ces deux années :

« ... Rien n'est désespéré, et un petit échec n'abat pas un grand courage. Je ne me dissimule ni les incertitudes ni même les menaces de l'avenir, mais j'ai appris d'une mère forte qu'on peut maîtriser les événements. Bien des gens marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.

« Je travaille ici à des ouvrages purement littéraires qui me donnent la liberté morale en attendant qu'ils me donnent l'indépendance sociale. Les lettres, considérées comme jouissances privées, sont un bonheur dans le bonheur et une consolation dans le malheur. En ce moment même, elles m'arrachent au tourbillon du petit monde d'une petite ville pour me faire un isolement où je puis me livrer tout entier à de tristes et douces affections. Il me semble dans la retraite que je suis près des deux êtres qui rempliront toute ma vie, quoique l'un vive loin de moi et que l'autre ne vive plus. Mon existence matérielle est trop vide et trop abandonnée pour que je ne cherche pas à me créer une existence idéale, peuplée de ceux qui me sont chers. Grâce aux lettres, je le puis. »

Malheureusement, la littérature ne lui était pas toujours une consolation. Sa renommée commençante l'exposait à des attaques déjà violentes. Il n'était pas encore fait aux inimitiés et aux injures, et il n'avait pas pour elles l'indifférence que lui a donnée depuis une longue habitude. Son état général de souffrance le rendait plus sensible à tout et lui exagérait l'importance de ces piqûres.

« ... Tu ne saurais te figurer la multitude d'ennuis qui m'assiégent. Indépendamment de mes chagrins et de mes inquiétudes domestiques, il faut encore me résigner à tous les dégoûts des haines littéraires. Je ne sais quel démon m'a jeté dans une carrière où chaque pas est entravé par quelque inimitié sourde ou quelque basse rivalité. Cela fait pitié et j'en ai honte pour les lettres. Il est insipide de se réveiller chaque matin en butte aux petites attaques d'une tourbe d'ennemis auxquels on n'a jamais rien fait et que pour la plupart on n'a jamais vus. Je voudrais t'inspirer de l'estime pour cette noble et grande profession des lettres; mais je suis forcé de convenir qu'on y fait une étrange étude de toutes les bassesses humaines. C'est en quelque sorte un grand marais dans lequel il faut se plonger, si l'on n'a pas des ailes pour se soutenir au-dessus de la fange. Moi qui n'ai pas les ailes du talent, mais qui me suis isolé par un caractère inflexible, je suis quelquefois tenté de rire de tous les petits torts qu'on cherche à me faire, mais plus souvent, je l'avoue à la honte de ma philosophie, tenté de me fâcher. Tu penseras peut-être, avec une apparence de raison, que, dans les intérêts importants qui m'occupent, je devrais être insensible à de telles misères; mais c'est précisément l'état d'irritabilité où je suis qui me les rend insupportables; ce qui ne ferait que m'importuner si j'étais heureux m'est aujourd'hui odieux; je souffre quand de misérables moucherons viennent se poser sur mes plaies. N'en parlons plus, c'est avoir trop de bonté; ils ne valent pas la plume que j'use et le papier que je salis... »

Mais bientôt, il prenait cela d'une façon ferme et fière.

« Je trouve ici à mon retour une petite contrariété littéraire pour m'entretenir dans le métier de patience. Mais je suis aussi insensible aux mauvais offices que sensible aux bons. Il y a par le monde quelques avortons auxquels mon mépris ne suffit pas et qui veulent encore ma haine; ils n'y parviendront pas. »

Puis il réfléchissait et sentait se former en lui cette

pensée d'indulgence universelle dont il a fait plus tard la *Prière pour tous* et tout son théâtre.

« ... Tu ne saurais te figurer dans quelle incroyable bienveillance j'enveloppe tous mes frères d'humanité. Je me suis accoutumé de bonne heure à rechercher dans le mal qu'on me fait le motif qui a poussé un homme à me faire ce mal. Alors ma colère d'un moment se change presque toujours en une longue et profonde compassion. Il m'arrive même assez souvent de trouver un principe louable dans la source d'une mauvaise action. Alors tu conviendras qu'on n'a guère de mérite à se consoler du tort reçu et à le pardonner... »

Il expliquait à celle qui allait être sa femme ce que c'était pour lui que la poésie.

« ... En deux mots, la poésie, c'est l'expression de la vertu. Une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. La poésie ne vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers... »

Et dans une autre lettre :

« ... Les vers seuls ne sont pas de la poésie. La poésie est dans les idées; les idées viennent de l'âme. Les vers ne sont qu'un vêtement élégant sur un beau corps. La poésie peut s'exprimer en prose, elle est seulement plus parfaite sous la grâce et la majesté du vers. C'est la poésie de l'âme qui inspire les nobles sentiments et les nobles actions comme les nobles écrits. Un poëte malhonnête homme est un être dégradé plus bas et plus coupable qu'un malhonnête homme qui n'est pas poëte... »

Il ne voyait pas l'amour moins grandement que la poésie :

« Il y a au dedans de nous un être immatériel, qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être d'une essence plus pure, d'une nature

meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le ciel. L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable, s'il ne lui était permis de choisir parmi toutes les autres âmes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité. Lorsque deux âmes qui se sont ainsi cherchées plus ou moins longtemps dans la foule se sont enfin trouvées, lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles se comprenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot, qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors il s'établit à jamais entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour,* l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme et pour qui les plus grands sacrifices sont les plus doux plaisirs... »

« ... L'amour, dans son acception divine et véritable, élève tous les sentiments au-dessus de la misérable sphère humaine; on est lié à un ange qui nous soulève sans cesse vers le ciel. »

Ses affaires ne s'arrangeaient pas comme il aurait voulu; des promesses sur lesquelles il avait compté ne se réalisaient pas; des obstacles imprévus le rejetaient loin du but qu'il avait cru toucher et le décourageaient. Il écrivait à M. Foucher :

« ... Tout mon avenir est replongé dans le vague. Rien de positif, rien de certain. Je voudrais être sûr de quelque chose, fût-ce du malheur; au moins pourrais-je marcher, sachant où je vais. Dans le moment actuel, il faut que j'attende! La seule qualité que j'ai, l'activité et l'énergie pour agir, est paralysée; les circonstances en revanche me demandent de la *patience,* vertu que je n'ai pas et que je n'aurai probablement jamais... Il est impossible que l'état de stagnation où je suis dure, je ferai tout du moins pour le faire cesser; j'aime encore mieux périr dans un fleuve que de me noyer dans un étang. »

M. Foucher essayait de le calmer :

« ... Je conçois votre état. Louis XIV disait d'un officier pauvre qui préférait la croix de Saint-Louis à une pension : *Il n'est pas dégoûté*. J'en dirais autant d'un jeune homme qui préfère un malheur à une incertitude paralysante que les circonstances placent entre son présent et son avenir. Cependant les choses ne me paraissent pas avoir empiré. Attendons. Les obstacles ne seront pas toujours au-dessus de nos efforts, et, jusqu'à ce que nous puissions nous en rendre maîtres, donnons le change à notre impatience en exploitant le domaine que personne ne peut nous ravir. Travaillons. Votre littérature est un vaste champ, vous y avez semé, faites paraître les fruits. Qu'on les trouve doux ou amers, mûrs ou verts, n'importe... »

Au milieu de tous ces ennuis et de tous ces empêchements, de ces espérances et de ces incertitudes, une chose en lui ne variait pas, c'était la volonté bien arrêtée de n'arriver que par des moyens dignes et qui ne coûtassent rien à sa conscience. Il avait autant besoin de mériter le bonheur que de l'obtenir.

« ... Si pour accélérer l'époque de mon bonheur, je ne fais rien de contraire à mon caractère, ce sera une forte preuve en ma faveur. C'est une cruelle position que celle d'un jeune homme indépendant par ses principes, ses affections et ses désirs, et dépendant par son âge et par sa fortune. Oui, si je sors de cette épreuve pur comme j'y suis entré, je me croirai en droit d'avoir quelque estime pour moi-même. J'ai bien des soucis à fouler sous mes pieds, car il faut travailler à travers tant d'agitations... »

« ... Tous les chemins me sont bons, pourvu qu'on y puisse marcher droit et ferme, sans ramper sur le ventre et sans courber la tête. C'était là ma pensée quand je te disais que j'aimais beaucoup mieux me créer moi-même en travaillant mes moyens d'existence que de les attendre de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune ; et je l'aurais certainement déjà faite par eux si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière... Que reste-t-il à

un jeune homme qui dédaigne de s'avancer par ces voies faciles ? Rien que la conscience de sa force et l'estime de soi-même. Il faut frayer sa carrière noblement et franchement, et marcher aussi vite qu'on le peut sans froisser ni renverser personne, et se reposer du reste sur la justice de Dieu. »

J'extrais encore ces quelques lignes où l'on voit poindre son désir d'être lui, et de ne plus s'en rapporter aveuglément aux idées et aux opinions qu'enfant il a reçues des autres :

« ... Je fais peu de cas, je l'avoue, de l'esprit de convention, des croyances communes, des traditions conventionnelles; c'est que je crois qu'un homme prudent doit tout examiner avec sa raison avant de rien accueillir; s'il se trompe, ce ne sera pas sa faute. »

XXXVII

LAMENNAIS CONFESSEUR DE VICTOR HUGO

C'est alors qu'il écrivit *Han d'Islande*. Je lis dans une de ses lettres : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je n'osais en confier les secrets à aucune créature vivante ; je choisis un confident muet, le papier. Je savais de plus que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre. Je cherchais à déposer quelque part les agitations de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui ne m'apparaissait plus que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Ces deux créatures dominaient le développement d'un événement, moitié d'histoire, moitié d'invention, qui faisait ressortir lui-même une grande conclusion morale, base de la composition. Autour des deux acteurs principaux, je rangeais plusieurs autres personnages, destinés à varier les scènes et à faire mouvoir les rouages de la machine. Ces personnages étaient groupés sur les divers plans suivant

leur degré d'importance. Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels la description suppléait aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes; c'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée et que je voulais tenter dans l'intérêt de notre littérature. Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matériaux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en disposer les masses, à en combiner les détails. J'employai à cette composition tout mon peu de facultés; en sorte que, lorsque j'écrivis la première ligne, je savais déjà la dernière. Je le commençais à peine, quand un affreux malheur vint disperser toutes mes idées et anéantir tous mes projets. J'oubliai cet ouvrage... »

M. de Chateaubriand fut nommé maître ès Jeux Floraux. Ses lettres devaient lui être remises par un académicien; il y en avait six à Paris, dont un était collègue du nouveau maître à la chambre des pairs. On choisit Victor, qui était le plus jeune.

Il était resté en relations de lettres avec M. Alexandre Soumet. Un jour il vit entrer chez lui un homme de quarante ans, beau, sympathique, et dont le sourire montrait de belles dents. C'était M. Soumet qui venait se fixer à Paris. Ce fut un ami tout fait. M. Soumet réalisait l'idéal de ce qu'on entend vulgairement par un visage poétique; de longs cils noirs ombraient ses yeux qu'il levait vers le ciel en parlant; sa bouche avait une expression séraphique; ses cheveux absents étaient remplacés par un toupet auquel il donnait l'effarement de l'inspiration. Il avait du chevalier et du barde, un peu de province, pas mal de Parnasse, et, sous cette fadeur superficielle, beaucoup de droiture, une générosité rare et une solidité à toute épreuve.

Dans la même semaine, Victor eut la visite du duc de Rohan que l'hiver ramenait à Paris et refaisait simple séminariste. Un soir que Victor était allé le voir dans sa cellule, un vieux prêtre décrépit entra. Sa tête, qu'il ne pouvait plus porter, lui tombait sur la poitrine; il marchait tout tremblotant, appuyé sur un bâton qui dépassait de deux pieds son crâne dénudé. Une redingote râpée et une cu-

lotte dont on eût pu compter les fils complétaient un ensemble misérable. Ce vieillard était rayonnant.

— Vous paraissez bien joyeux, lui dit le duc. Il vous est donc arrivé bonheur?

— Oui, dit le vieux. Je touchais, comme vicaire de Saint-Nicolas-du Chardonnet, quatre cent cinquante francs par an; mes appointements viennent d'être réduits à trois cent cinquante. Je remercie Dieu, je n'espérais plus avoir le temps d'être éprouvé, si près de mourir.

Victor regarda l'homme pour voir s'il parlait sérieusement, mais ce moribond n'aurait pas raillé avec la tombe, et Victor vit dans ses yeux qu'il était sincère.

Quelques jours après, le duc, venant chez lui, et le trouvant préoccupé et triste, lui parla du vieux prêtre.

— Voyez, lui dit-il, il est vieux, il est infirme, il est misérable, il n'a qu'une bouchée de pain, on lui en arrache la moitié, et il est radieux! Voilà la religion. Quand vous n'y verriez qu'une philosophie, la meilleure de toutes n'est-elle pas celle qui nous fait heureux du malheur?

— Mais je suis religieux.

— Avez-vous un confesseur?

— Non.

— Il vous en faut un, je m'en charge.

Victor était dans une de ces heures de désespérance où l'on renonce à soi et où l'on se laisse faire. Il lui était, d'ailleurs, indifférent de confesser une vie qui n'avait rien à cacher. Le duc n'eut pas beaucoup de peine à le décider et, pour qu'il ne se ravisât pas, vint le prendre dès le lendemain matin.

Le lendemain donc, Victor allait se mettre à déjeuner de deux œufs à la coque et d'un verre d'eau, le duc entra.

— Ne déjeunez pas, dit-il. Nous déjeunons ensemble chez l'abbé Frayssinous.

L'abbé Frayssinous était cet hiver-là le prédicateur à la mode. Il appelait ses sermons *conférences* et disait *messieurs* au lieu de *mes frères,* et alors l'église Saint-Sulpice était trop petite.

Il demeurait à l'Abbaye-aux-Bois, où il avait une seule pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon. Il attendait ses deux convives et leur

fit partager un déjeuner qui ne différait pas trop de celui que Victor avait laissé chez lui. La concision des mets fut réparée amplement par l'abondance des paroles.

Le prédicateur commença son rôle de directeur de Victor en lui traçant la conduite qu'il devait suivre : la religion ne condamnait pas les gens à la claustration ni au détachement des intérêts terrestres; Dieu ne donnait pas le talent pour l'enfouir, mais au contraire pour l'employer au triomphe de la vérité et à la propagation des bonnes doctrines; un des meilleurs moyens de propager la foi, c'était d'aller dans le monde, d'y répandre la piété par la parole et par l'exemple. Le succès était une force; il fallait donc tout faire pour réussir. Victor ne devait pas s'en tenir à la littérature, il devait aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé comptait sur lui et l'aiderait.

Cette religion mondaine et commode n'était pas celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des jésuites et du mal de M. de Chateaubriand, qu'il traitait de jacobin déguisé et plus dangereux sous son masque.

En sortant, Victor dit au duc de Rohan que l'abbé Frayssinous ressemblait peu au vieux vicaire et que ce ne serait jamais son directeur.

— Vous ne pouvez pourtant pas prendre le premier venu; si vous prenez un bon curé vulgaire, c'est vous qui le dirigerez; il vous faut une intelligence. Voyons, vous voulez un prêtre austère, voulez-vous Lamennais?

— Lamennais, à la bonne heure.

Il fut convenu qu'on irait le lendemain.

Comme Victor rentrait, il trouva M. Soumet dans son escalier.

— Mon cher, dit M. Soumet, je viens vous apprendre que vous dînez aujourd'hui chez Mlle Duchesnois. Cela vous étonne; vous ne la connaissez pas, mais elle vous connaît; elle a la tête remplie de vos vers.

Victor voulut refuser, et dit qu'il n'était pas en humeur d'être un convive bien agréable.

— Raison de plus pour vous distraire. D'ailleurs, je vous ai promis, et, si je ne vous amenais pas, Mlle Duchesnois m'a menacé de me rendre mon rôle.

Il faisait répéter au Théâtre-Français dans ce moment une *Clytemnestre*, dont l'Oreste était Talma.

Victor se laissa entraîner. Les deux amis allèrent frapper à une petite maison de la rue de la Tour-des-Dames. Un escalier tournant éclairé d'une lampe d'albâtre les conduisit à un appartement dont l'ameublement empire, ne pouvant être beau, était riche; ils traversèrent un premier salon et entrèrent dans un second, d'où M. Soumet cria :

— Le voici.

Aussitôt une portière se souleva et une femme parut, décolletée à mi-corps. Elle remercia fort Victor et l'introduisit, en lui parlant de ses odes, dans un boudoir où était une autre actrice, grasse, belle, bien qu'altérée par une petite vérole récente, et non moins décolletée que la maîtresse de la maison, Mlle Leverd.

Une troisième femme dînait, Mme Sophie Gay, dont on représentait ce soir-là même pour la première fois un opéra-comique, *le Maître de chapelle*. Elle complimenta Victor, mais ne s'étonna pas de sa figure de collégien, ayant elle-même, dit-elle, sa fille Delphine, à peine adolescente, qui faisait aussi des odes admirables, et elle proposa une soirée où ces deux enfants de génie diraient des vers tour à tour.

Le dîner fut exquis. Victor était entre Mlle Duchesnois et Mlle Leverd, et songeait par instant à la singularité de sa journée qui avait commencé par un déjeuner entre deux curés et qui finissait par un dîner entre deux actrices.

M. Soumet, méridional et aisément camarade, tutoyait les deux actrices et les appelait par leur nom tout court : Dis donc, Leverd... — T'a-t-on dit, Duchesnois?... Cela choquait beaucoup Victor, qui n'a jamais tutoyé même un acteur ni appelé une actrice autrement que *madame*.

Mme Gay avait apporté une loge pour sa première représentation. On alla donc au *Maître de chapelle*. La loge était de face et avait trois places sur le devant; la tragédienne et la comédienne mirent Victor entre elles. Sa jeune célébrité et surtout son air grave et pudibond les piquèrent au jeu et elles lui firent mille agaceries dont sa sauvagerie fut plus gênée que flattée. Il trouva la pièce longue et n'en aima que le dénouement.

— Eh bien, lui dit M. Soumet, en le reconduisant, j'espère que voilà une bonne soirée! La plus grande tragédienne, la plus vive comédienne et la femme la plus lettrée du temps n'ont eu d'yeux que pour vous. Peste! avec quelle ardeur Duchesnois et Leverd vous demandaient en vous quittant quel jour vous viendriez les voir! Voyons, chez laquelle irez-vous demain?

— Demain, dit Victor, j'irai chez l'abbé de Lamennais.

Ces femmes demi-nues et tutoyées en public étaient d'un autre monde que celui que rêvait sa jeunesse en deuil. Il se réveilla le lendemain plus disposé à la vie sévère et religieuse, et fut content de voir arriver le duc de Rohan. Ils montèrent dans un cabriolet qui se dirigea vers le faubourg Saint-Jacques.

Victor aperçut un grand arbre qui dominait la cour des sourds-muets.

— Voici un arbre, dit-il au duc, qui est une vieille connaissance pour moi. J'ai passé dans ce quartier la meilleure partie de mon enfance. Est-ce que l'abbé de Lamennais loge près d'ici?

— Nous arrivons.

Le cabriolet entra dans le cul-de-sac des Feuillantines. Il s'arrêta devant la grille.

— Comment! s'écria Victor, c'est aux Feuillantines que loge l'abbé de Lamennais!

— Mais oui. Qu'y a-t-il là qui vous étonne?

Victor lui expliqua que c'était précisément aux Feuillantines qu'il avait passé son enfance. Ils entrèrent dans l'appartement qu'avait occupé Mme Hugo. Rien n'y était changé, sinon qu'en cet instant tout y était en désordre; la salle à manger et le salon étaient encombrés de malles et de paquets, parmi lesquels allait et venait un petit homme chétif, bilieux de visage, aux grands beaux yeux inquiets, et dont le nez dissimulait presque le menton. Ce qu'il avait de plus frappant, c'était le contraste de l'expression presque enfantine de sa bouche avec les autres traits de son visage, tourmentés et nerveux.

Ce petit homme était pauvrement vêtu. Il portait une redingote usée de gros drap gris qui laissait voir une chemise de toile bise et une cravate, autrefois de soie noire,

qui était maintenant une ficelle ; le pantalon écourté atteignait à peine la cheville amaigrie et se continuait par des bas bleus déteints ; à chaque pas on entendait sonner le triple rang de clous qui consolidait grossièrement des souliers de paysan.

— Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent.

Il nomma Victor, auquel M. de Lamennais tendit la main.

Victor tombait mal pour se confesser au milieu d'un déménagement. L'abbé Caron, chez qui logeait M. de Lamennais, quittait les Feuillantines, et M. de Lamennais s'en allait le soir. Il donna sa nouvelle adresse et prit rendez-vous.

Victor se confessa, fort sérieusement et avec tous les scrupules des examens de conscience. Son gros péché fut les agaceries que lui avaient faites M[lles] Duchesnois et Leverd. M. de Lamennais, voyant que c'étaient là ses grands crimes, remplaça désormais la confession par une causerie.

TABLE

VICTOR HUGO RACONTÉ

1818-1821

ŒUVRES DE LA PREMIÈRE JEUNESSE

SATIRE

DRAME

CRITIQUE

CONCOURS ACADÉMIQUES

HISTOIRE LITTÉRAIRE

ROMAN

Paris L.-Imp. réunies, 7, r. Saint-Benoît

JUN 15 1971

PQ
2293
H8
18--
t.2

Hugo, Adèle (Foucher)
Victor Hugo raconté

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

